

GEO HISTOIRE

AVRIL-MAI 2016

N° 26

Le nazisme **GEO HISTOIRE**

LE NAZISME

Aux racines
d'une idéologie
dévastatrice

1871-1933

Une pensée
qui a germé bien
avant Hitler

Comment ils
ont embrigadé
les enfants

L'influence
de Wagner,
Gobineau,
Eckart...

Des archéologues
au service
du mensonge

Aktion T4 :
le premier
programme
d'extermination



BEL. 7,50 € - CH. 13 CHF - CAN. 14 CAD - D. 11 € - ESP. 8 € - GR. 8 € - LUX. 7,50 € - ITA. 8 € - Port. cont. 8 € - DOM. Avon. 11 € - MAY. 11 € - Maroc. 8,5 DH - Tunisie. 9,5 TND - Zone CFA. Bateau. 6 000 XAF - Zone CFP. Bateau. 1 000 XPF



ET AUSSI L'INVRAISEMBLABLE HISTOIRE DE LA FAUSSE JEANNE D'ARC

AVEC DU REcul LA PRESSE **MAGAZINE** VOUS DONNE DE **L'AVANCE**



LE 13 AVRIL

RÉVÉLATION DES MAGAZINES LES PLUS TALENTUEUX,
BRILLANTS ET AUDACIEUX DE L'ANNÉE 2016.

PRIX RELAY DES MAGAZINES DE L'ANNÉE.

RELAY

sepm

SYNDICAT
DES ÉDITEURS
DE LA PRESSE
MAGAZINE



LES MAGAZINES
DE L'ANNÉE
2016

L'impensable était pensé



Derek Hudson

Derrière tout génocide, il y a une pensée. Les travaux d'historiens publiés depuis une dizaine d'années sur le nazisme, et que nos journalistes ont exploré pour préparer ce numéro, en apportent une nouvelle preuve. La barbarie nazie ne se résume pas à la figure emblématique d'Hitler, ni à la guerre, qui n'est que son abominable épilogue. Elle trouve des racines profondes et variées, qui remontent loin dans l'histoire de l'Europe, et pas seulement dans celle de l'Allemagne.

Les bourreaux nazis ne pensaient pas, pour une large majorité d'entre eux, faire le mal. Ils effectuaient un travail, un devoir, convaincus qu'ils étaient de protéger ainsi leurs proches et leurs descendants. Tuer un enfant juif n'était pas un crime, mais une tâche nécessaire. Au moment d'appuyer sur la détente du revolver au bord d'une fosse commune ou de lâcher le Zyklon B dans la chambre à gaz, la question du pourquoi ne se posait plus. On exécutait simplement la loi. Au nom du bien.

On comprend que cette mécanique de la mort n'a pas été mise en branle par quelques cerveaux de brutes arrivées au pouvoir via un concours de circonstances. Elle a été précédée et accompagnée d'un corpus théorique construit par des intellectuels éduqués, aux raisonnements structurés. Le terreau sur lequel les idées nazies ont fructifié – la pensée *völkisch* – avait germé et grandi bien longtemps avant qu'Hitler n'en devienne le catalyseur. *Mein Kampf* a été précédé de bien d'autres écrits. Le caporal autrichien n'aurait pas conquis les foules si, derrière ses harangues, ne

figurait pas une conception du monde, ensemencée depuis le milieu du XIX^e siècle et partagée au fil des années par des millions de personnes.

A l'examen de cet univers mental – que les images de la guerre, des camps et des batailles ont tendance à éclipser – la barbarie nazie n'en apparaît que plus effrayante. Car, finalement, on s'aperçoit que les forces idéologiques sur lesquelles elle s'est construite ne sont pas mortes avec Hitler et continuent de porter leur ombre menaçante sur la marche des siècles. L'antisémitisme bien sûr. La haine du progrès et de la modernisation. L'illusion d'un retour salvateur à un passé mythifié, le si célèbre, «c'était mieux avant». La défiance envers la démocratie. La nature comme espace pur, non dévoyé ou pollué par l'œuvre des hommes. La tentation de la sélection génétique et celle de la «mort douce» (la «mort miséricordieuse», disaient les nazis), décidés par un comité d'experts. L'idée que les hommes seraient pris dans un combat vital pour les ressources et les territoires. Et qu'il appartiendrait aux plus forts d'entre eux d'éliminer les plus faibles. Pour le bien de la collectivité.

On qualifie parfois les crimes nazis d'impensables. Ce numéro montre, hélas, qu'ils ont été possibles parce que, justement, ils étaient pensables, et pensés.

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



Le drapeau orné de la croix gammée flotte devant le pavillon de l'Allemagne, à l'Exposition universelle de Paris, en 1937. L'aigle nazi, perché sur le bâtiment édifié par Albert Speer, l'architecte favori d'Hitler, domine les cieux.

S O M M A I R E

- 6 PANORAMA**
Aux racines d'une idéologie
 Culte du chef, obsession du sang pur, attachement viscéral à la terre natale... Au nom du renouveau de la race germanique, le système de pensée nazi mena l'Allemagne au chaos.
- 24 L'ENTRETIEN**
On a longtemps cru que les nazis ne réfléchissaient pas
 Quand assassiner des millions d'individus n'est plus un crime mais une nécessité biologique... L'historien Johann Chapoutot dévoile la terrifiante logique de la pensée nazie.
- 30 LA GENÈSE**
Le nazisme avant Hitler
 L'idéologie nazie n'est pas née du cerveau d'un petit caporal. Depuis 1871, un mouvement mêlant racisme, pangermanisme et esprit de revanche prépara l'arrivée d'un Führer.
- 40 LES INFLUENCES**
Wagner : les fausses notes d'un génie
 Au XIX^e siècle, le compositeur avait mis en scène les légendes germaniques et publié des pamphlets antisémites. Hitler en fera une de ses références.
- 48 FOCUS**
Dietrich Eckart, le mentor du Führer
 En 1919, Hitler rencontre ce poète à la réputation sulfureuse. A ses côtés, il forgera son idéologie.
- 50 LES RIVAUX**
Le combat des chefs
 Dans l'Allemagne traumatisée de 1918, les discours des extrémistes trouvèrent un écho sans précédent.
- 56 LES MYSTÈRES**
Nazis et occultisme : aux sources d'un fantasme
 Magiciens, rituels païens, quête du Saint-Graal... Les affabulations sur le nazisme et l'ésotérisme n'ont jamais eu de limites !
- 62 L'ARCHÉOLOGIE**
Quand les savants du Reich voulaient réécrire le passé
 Dès les années 1920, des scientifiques s'acharnèrent à prouver la supériorité de la «race aryenne».
- 70 L'EMBRIGADEMENT**
Comment ils ont formaté la jeunesse
 Pour asseoir leur Reich de mille ans, les nazis ont sélectionné et mis

au pas des millions d'enfants. Un tri impitoyable pour ceux qui ne répondaient pas à leurs critères.

- 82 FOCUS**
Aktion T4 : la mise à mort des «inutiles»
 Dès 1939, le III^e Reich mène une vaste entreprise d'euthanasie envers les handicapés, qui préfigure l'extermination des juifs trois ans plus tard.
- 84 LES TEXTES**
Mein Kampf ne fut pas leur seule «bible»
 Les nazis se sont inspirés de plusieurs écrits pour bâtir leur doctrine. Retour sur les fondamentaux de la pensée raciste et pangermaniste.
- 92 LA PROPAGANDE**
Un peuple sous hypnose
 Cinéma, radio, défilés... Les nazis utilisèrent tous les moyens pour diffuser leur idéologie. Avec aux commandes, un maître du lavage de cerveau : Joseph Goebbels.
- 106 FOCUS**
Les heures noires d'un philosophe
 Heidegger voulait refonder la philosophie et mettre fin à «l'enjuivement de son peuple». L'engagement du penseur au service des nazis suscite encore la consternation.
- 108 LA RÉSISTANCE**
Ils ont donné l'alerte
 Artiste, intellectuel, politicien, prêtre... Portraits de six résistants allemands qui s'opposèrent au nazisme.
- 114 CHRONOLOGIE**
 Aux origines du nazisme (1871-1918) et l'ascension d'Hitler vers le pouvoir (1919-1933).
- 118 POUR EN SAVOIR PLUS**
 Une sélection de livres sur le nazisme et un musée à Munich pour exorciser le passé.
- LE CAHIER DE L'HISTOIRE**
- 122 RÉCIT**
L'affaire de la fausse Jeanne
 En 1436, cinq ans après le supplice de Jeanne d'Arc, sur le bûcher à Rouen, une rumeur met le pays en émoi : la Pucelle de France serait toujours vivante !
- 130 À LIRE, À VOIR**
 Un livre sur la rivalité de Gaulle-Mitterrand, une histoire du monde en trois volumes...



56

Ce numéro GEO Histoire est vendu seul à 6,90€ ou accompagné du DVD Nazis, un avertissement de l'Histoire, un film de Laurence Rees, pour 4,90 € de plus. Vous pouvez vous procurer ce DVD seul au prix de 4,90 € (frais de port offerts pour les abonnés/2,50 € pour les non-abonnés) en envoyant vos coordonnées complètes sur papier libre accompagnées d'un chèque à l'ordre de GEO à : GEO - 62069 ARRAS Cedex 09. Offre limitée à un exemplaire par foyer, valable en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

En couverture : Cérémonie à Bückeberg, au printemps 1934. Crédit photo : Heinrich Hoffmann/Ullstein Bild.


Abonnement : Ce numéro comporte une carte jetée abonnement pour les kiosques en Suisse, en Belgique et en France, un encart multitières «Welcome Pack» sur les nouveaux abonnés, un encart VPC «Grande Guerre» sur une sélection d'abonnés.





AUX RACINES D'UNE IDEOLOGIE

Culte du chef, obsession
du sang pur, attachement viscéral
à la terre natale... Au nom du
renouveau de la race germanique,
le système de pensée nazi
mena l'Allemagne au chaos.



Dans les gradins du stade olympique de Berlin, en 1936, la foule hypnotisée se lève comme un seul homme pour effectuer le salut nazi. Trois ans seulement après l'accession d'Hitler au pouvoir, la population allemande est sous sa coupe. Mais les racines du nazisme étaient là depuis longtemps.

L'HISTOIRE DES GERMAINS EN HÉRITAGE

Lors de la fête des moissons, en 1933, des jeunes filles blondes en procession déposent des offrandes au pied d'un arbre symbolique. Costumes antiques, guerriers armés de lances, décors rappelant les légendes nordiques... Cette cérémonie doit évoquer le passé des Aryens, une «race pure», selon les nazis, qui vivait en harmonie depuis des temps immémoriaux avec le sol nourricier.

LA TERRE





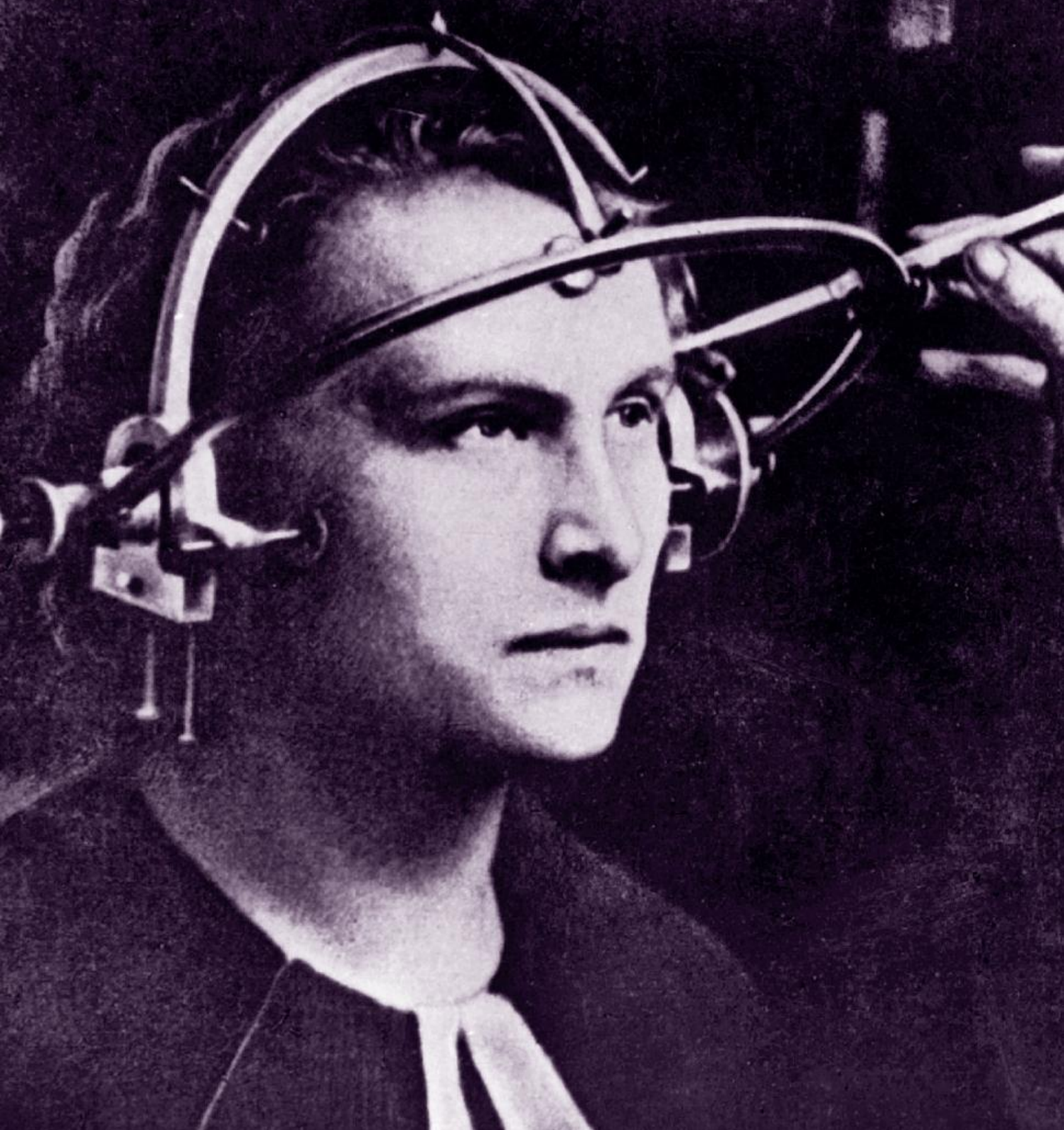


**SE VOUER CORPS
ET ÂME À
SON SEUL FÜHRER**

Ces SA (Sturmabteilung, sections d'assaut, en français) et sympathisants sont regroupés autour d'Adolf Hitler, dans la brasserie Hofbräuhaus, à Munich, le 24 février 1920. Dans la pensée nazie, l'individu compte moins que le groupe soudé autour d'un leader charismatique. Trois ans plus tard, lorsque Hitler l'exigera, ces mêmes hommes tenteront de renverser le gouvernement bavarois par les armes, lors du putsch de 1923.

LE CHEF





**LA «RACE PURE»
DEVENUE
UNE OBSESSION**

L'hérédité était au cœur des préoccupations nazies. S'inspirant des théories des racistes du XIX^e siècle, les SS créèrent des instituts de certification pour appliquer leur politique de sélection. Toute personne qui ne répondait pas à leurs normes pouvait se voir refuser un permis de travail ou de mariage puis, par la suite, être envoyée dans un camp de la mort.

LE SANG





LE CORPS

LE «SURHOMME» POUR MODÈLE DE L'HUMANITÉ

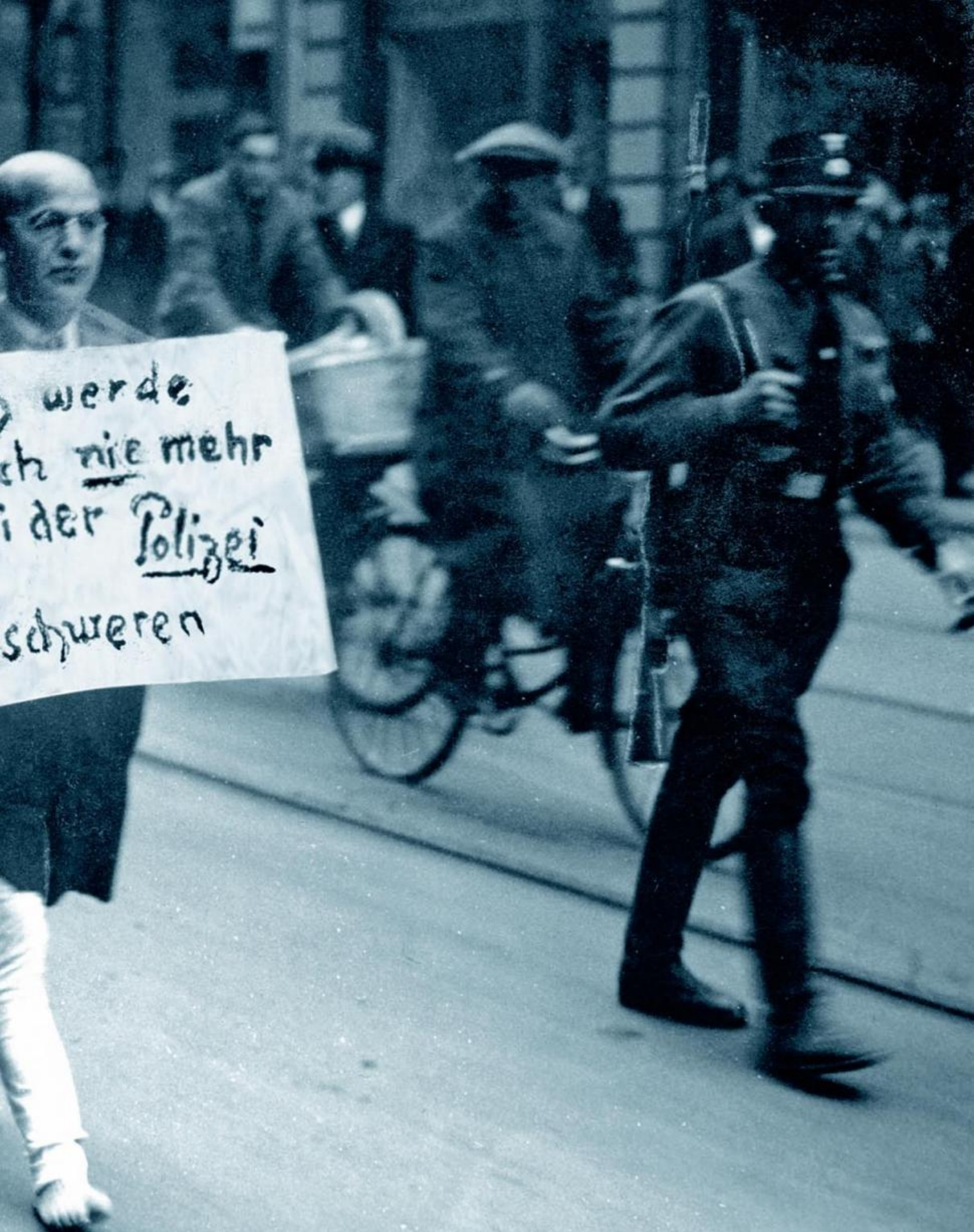
Grands, les épaules larges, les pectoraux sculptés par l'entraînement, ces jeunes sportifs allemands, photographiés en 1938, incarnent un mythe qui perdure dans le pays depuis la fin du XIX^e siècle : celui du «nouvel homme» par opposition au bourgeois décadent. Le corps nazi est magnifié selon les canons de l'esthétique gréco-romaine, seuls capables de traduire, selon eux, la beauté et l'harmonie des Aryens.



LA HAINE

**UN ANTISÉMITISME
VISCÉRAL
ET MEURTIER**

«Je ne me plaindrai plus à la police», lit-on sur la pancarte que Michael Siegel porte autour du cou, dans une rue de Munich, le 10 mars 1933. La veille, cet avocat juif avait protesté contre l'incarcération sans motif d'un de ses clients, juif également. Michael Siegel avait été battu avant d'être humilié publiquement. Après la Grande Guerre, l'antisémitisme devint plus virulent et conduisit à l'extermination de 6 millions de personnes.



werde
ch nie mehr
i der Polizei
schweren





L'INTOLÉRANCE

LA CULTURE CONDAMNÉE AUX FLAMMES DU BÛCHER

Ces étudiants jettent des livres jugés «néfastes à la santé morale de l'Allemagne», dans un gigantesque brasier devant l'opéra de Berlin, le 10 mai 1933. Symptôme de la mise au pas culturelle du pays, cet autodafé fait partir en fumée 20 000 volumes... Cette purge provoqua le départ et l'exil de nombreux intellectuels allemands, comme les écrivains Thomas Mann et Stefan Zweig ou encore le physicien Albert Einstein.



**UNE CROIX
SURGIE DE LA NUIT
DES TEMPS**

Le 1^{er} mai 1933, ces ouvrières berlinoises font sécher des bannières frappées de svastikas. Les premières représentations connues datent de 10 000 ans avant J.-C. Très courant en Inde et en Asie, le svastika fut récupéré par les groupes völkisch (mouvements nationalistes) au début du XX^e siècle. «Symbole du combat pour la victoire de l'Aryen», selon Hitler, il devient l'emblème officiel du parti nazi en 1920.

LA PROPAGANDE







L'EMBRIGADEMENT

UNE JEUNESSE ENRÔLÉE POUR L'AVENIR DU REICH

Cet enfant défile dans l'Allemagne des années 1930. Vêtu d'un uniforme et exécutant le salut hitlérien que lui ont enseigné les adultes, il représente l'avenir de la nation allemande telle que l'imaginaient les nazis. De race aryenne, bien éduqué, il appartient à la première génération que les idéologues raciaux, depuis le XIX^e siècle, souhaitaient façonner à leur guise pour préparer le Reich qui devait durer mille ans.

“ On a longtemps cru que les nazis ne réfléchissaient pas ”

Quand assassiner des millions d'individus n'est plus un crime mais devient une nécessité biologique... Un historien dévoile la terrifiante logique de la pensée nazie.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER, PHOTOS DE PATRICE NORMAND/PICTURE TANK

GEO HISTOIRE : Dans votre essai, *La Loi du sang*, vous appelez à «prendre les écrits nazis au sérieux». Pourquoi, durant des décennies, l'analyse de ces textes a-t-elle rebuté les historiens ?

Johann Chapoutot : Tout d'abord, le contenu n'est pas plaisant... C'est une immersion dans un monde très sombre, très pessimiste et agressif. Mais il y a une autre raison. Jamais un régime politique n'a autant agi et détruit en si peu de temps. Les chiffres sont vertigineux. 60 millions de morts pendant la Seconde Guerre mondiale, la destruction du cœur de l'Europe ; à l'est, on compte 5 000 massacres équivalant à Oradour-sur-Glane, 500 en Grèce... Les historiens se sont donc dit légitimement que ce qui comptait, c'était l'établissement des faits, et qu'après tout, les écrits et discours nazis n'avaient pas d'efficacité pratique. Alors que le nazisme a développé une intelligence qui lui était propre, avec ses valeurs, son éthique et sa vision du monde et de l'Histoire.

Les écrits nazis décrivent l'Histoire comme un «long tunnel de souffrances». La race germanique serait-elle une victime ?

Oui, selon eux, depuis six mille ans. Pour les nazis tout comme les théoriciens de la mouvance nationaliste *völkisch* qui émerge au milieu du XIX^e siècle, l'histoire de l'humanité est indissociable de celle de la lutte des races, et en l'occurrence de l'agression permanente du pauvre peuple indo-germanique, aimable et pacifique, par des ennemis qui veulent sa mort, notamment les juifs. Ce cycle d'agressions aurait débuté avec les guerres médiques, qui opposèrent les Grecs aux Perses au début du V^e siècle avant Jésus-Christ. Ou, selon l'interprétation nazie, l'attaque par l'Orient «enjuivé» de la Grèce germanique...

Les nazis ont souhaité «liquider» l'héritage de 1789. Pourquoi ?

La Révolution française offre le même schéma que les guerres médiques : une révolution menée

par une sous-humanité racialement dégénérée contre l'élite qui gouverne la France à cette époque. Les nazis ne sont d'ailleurs pas originaux. Ils ne font que reprendre la théorie de la «querelle des deux races» qui a cours chez les aristocrates français depuis le XVI^e siècle, avec cette idée de «sang bleu» : les aristocrates seraient issus d'une lignée pure, franque et donc germanique, pour dominer la plèbe gallo-romaine, racialement mélangée. Pour les nazis, il faut donc en finir avec l'influence philosophique de la Révolution. En 1930, le théoricien du nazisme Alfred Rosenberg évoque ainsi «cent cinquante ans d'erreurs».

L'idée étant aussi de se démarquer de Marx qui faisait de 1789 une référence...

Pour les nazis, le communisme marxiste fait partie, comme le christianisme égalitariste et universaliste dans l'Antiquité, ou plus récemment l'humanisme et le libéralisme, de ces doctrines ●●●

Johann Chapoutot

Professeur à la Sorbonne, Johann Chapoutot a consacré ses travaux à l'histoire de la culture nazie. Il est notamment l'auteur de *Le Nazisme et l'Antiquité* (PUF, 2008) et de *La Loi du sang. Penser et agir en nazi* (Gallimard, 2014).







●●● néfastes qui viennent nier la hiérarchie naturelle et la loi du plus fort. La Révolution française marque ainsi l'insurrection de la lie raciale contre l'élite germanique. C'est le face-à-face entre la blonde Charlotte Corday et le basané Marat, aux cheveux crépus, qui est évidemment un être issu de l'aire méditerranéenne... Sans doute un juif ! Les révolutionnaires français auraient nié l'évidence biologique pour affirmer que, eux aussi, avaient des droits, alors qu'ils ne méritaient que d'être dominés. Le problème des nazis, c'est que le message universaliste de la Révolution française s'est répandu dans toute l'Europe, et notamment en Allemagne, avec l'importation du Code civil. Ce n'est donc pas un hasard si Goebbels annonce à la radio le 1^{er} avril 1933 : « Nous avons effacé 1789 de l'Histoire. »

Pourquoi le racisme et l'antisémitisme prennent-ils tant d'ampleur dans l'Allemagne du début du XX^e siècle, alors qu'elle est la nation la plus éduquée du monde ?

Ce n'est pas uniquement un phénomène allemand. Ni le racisme, ni l'antisémitisme, ni l'eugénisme ne sont nés entre Rhin et Memel. Avant la Première Guerre mondiale, l'Allemagne apparaît comme un havre de paix pour les

L'historien Johann Chapoutot (ici, avec notre journaliste) jette un regard inédit sur le phénomène nazi.

juifs, et cela, depuis longtemps. Le royaume de Prusse, depuis le XVII^e siècle, a accueilli tous les opprimés d'Europe : les Huguenots français, les juifs qui fuyaient la persécution catholique en Autriche... Il n'y a, par exemple, jamais eu d'affaire Dreyfus en Allemagne. Quand les juifs de Pologne ou de Russie fuient les pogroms qui se déchaînent à la fin du XIX^e siècle, c'est en Allemagne qu'ils se rendent. Mais tout change en 1918. Pour les Allemands, la défaite est inexplicable. Quand vous avez eu des communiqués de victoire tous les matins et qu'un beau jour, on vous dit que c'est fini, qu'on a perdu, c'est curieux, quand même ! Lorsque vous n'arrivez pas – c'est le cas dans tous les traumatismes sociaux – à donner sens à ce qui se passe, à un bouleversement qui s'opère (que ce soit la peste noire au XIV^e siècle, la Révolution française, la Révolution bolchevique...), vous avez recours à ce que l'historien Léon Poliakov appelle la « causalité diabolique ». Autrement dit, la théorie du complot... Se développe alors après-guerre un antisémitisme virulent avec la légende du « coup de poignard dans le dos ». Les sociaux-démocrates et les communistes, qui ont négocié l'armistice ou qui ont fait la révolution en 1918, ce sont des internationalistes, c'est donc l'anti-Allemagne, ce sont donc des juifs. Les théories racistes des nazis se retrouvent alors en phase avec une société qui cherche un coupable à tout prix.

Le christianisme est-il aussi un ennemi à abattre ?

Effectivement, certains théoriciens de la mouvance völkisch estiment que la race blanche germanique a été dénaturée par l'évangélisation, c'est-à-dire par l'importation dans le Nord de principes religieux issus du Sud, des déserts et de l'Orient. Cela a marqué le début d'un cycle de douleurs pour la race germanique qui, auparavant, toujours selon eux, était libre, vivait nue et n'avait pas conscience du péché. Alors que l'évangélisation a apporté la honte

du corps, la séparation entre les individus, la monogamie, mais aussi le soin obligatoire aux faibles et aux malades. C'est ce christianisme « enjuivé » qu'il faut détruire selon l'extrême droite antichrétienne. Plus généralement, les nazis se méfient du monothéisme et sont plutôt animistes (c'est dans la nature que s'exprime le sacré). Au final, pour eux, il n'y a qu'une seule trinité qui compte : Volk, Blut, Boden (peuple, sang, terre)...

Au sujet de la « terre », d'où vient cette obsession pour les conquêtes ?

Pour les nazis et pour les théoriciens pangermanistes, l'Allemagne doit se confondre avec l'Europe, et en particulier avec l'Europe de l'Est. D'autant que le traité de Versailles a exacerbé cette question de l'expansion nationale : on n'a alors jamais vu autant de germanophones hors du territoire allemand qui perd 15 % de sa superficie en 1918. Par ailleurs, dans le contexte de l'expansion en Afrique et des discours colonialistes tenus par toutes les grandes puissances européennes, les nazis se disent qu'ils n'ont rien à se reprocher. Ils estiment être des colonialistes comme les autres. Et leur Afrique, c'est l'est de l'Europe, une *terra nullius*, une terre qui n'appartient à personne, peuplée de bipèdes slaves qui n'ont pas su la mettre en valeur.

Cet héritage de la pensée völkisch marque-t-il la différence avec d'autres fascismes ?

Sans doute. Contrairement au fascisme italien, il existe ici une ambition beaucoup plus grande, formulée et explicite de conquête territoriale, de colonisation et de sortie de l'Histoire. De son côté, Mussolini veut renouer avec le temps glorieux de la Rome antique et recréer l'empire de l'Antiquité. Il se situe dans une logique de progrès : l'exaltation de la technique, l'idée de l'« homme nouveau ». Les nazis, eux, ne croient pas du tout à l'homme nouveau, contrairement à ce qu'on lit souvent, mais veulent revenir à l'homme germa-

nique des origines, à l'archaïque... Les fascistes italiens sont racistes «comme tout le monde» à l'époque, mais n'en font pas une obsession. Alors que pour les nazis, tout est racial et biologique.

Pourquoi les nazis ne sont-ils pas allés plus loin en détruisant le christianisme ou en instaurant la polygamie ?

Parce qu'entre 1933 et 1945, ils doivent composer avec le réel. Eux-mêmes se considèrent comme une avant-garde qui aurait compris les lois de l'Histoire. Mais ils savent qu'ils ont affaire à des millions d'Allemands qui ne seraient pas assez éclairés. C'est notamment pourquoi la Solution finale, la destruction des juifs d'Europe, doit rester secrète. Himmler, le chef de la SS, le dit à ses officiers : le peuple ne nous comprendrait pas, il n'est pas assez mûr... Par ailleurs, il ne faut pas oublier que les nazis font de la politique. S'il existe effectivement un projet chez les plus extrémistes d'en finir une fois pour toutes avec le christianisme, il ne faut pas occulter que, sur 80 millions d'Allemands, 79 sont chrétiens ou de culture chrétienne. L'Eglise reste une force sociale importante, avec des associations, des communautés de croyants, dont on a encore besoin dans la «croisade» contre le bolchevisme. En ce sens, les catholiques et les protestants sont considérés par les nazis comme leurs «idiots utiles». Quant à la polygamie, là encore, on ne peut pas heurter de front mille cinq cents ans de conception de la matrimonialité. Il existe malgré tout à l'été 1944 un projet pour modifier le Code civil afin d'autoriser les mariages multiples et d'encourager les plus beaux spécimens aryens à procréer. Sauf qu'à la fin du conflit, on a désormais d'autres préoccupations... La construction de l'idéal de société nazi s'inscrit dans une temporalité très longue, d'un «Reich de mille ans» pour reprendre les mots d'Hitler, mais qui nécessite avant tout de gagner la guerre. Pour le reste, on verrait après la victoire.

“ Le III^e Reich entendait liquider l'héritage de la Révolution française ”

Les nazis envisageaient-ils une alternative à leur idéal raciste ?

Non, il n'y a pas de compromis possibles. En 1945, dans son bunker, quand tout est perdu, Hitler signe le Décret de destruction des infrastructures du Reich et ordonne une politique de terre brûlée. Albert Speer, son ministre de l'Armement, lui demande alors ce qu'il adviendra des Allemands. Hitler lui répond : il n'y a pas d'après-guerre, c'est fini. Nous avions promis, prévu et prédit que si nous perdions, ce serait l'apocalypse. La logique de la biologie s'impose, ce sont les plus forts qui l'emportent. Les juifs et les Slaves ont gagné, les Allemands se sont révélés inférieurs et vont tous disparaître. Jusqu'au bout, Hitler est resté fidèle à sa conception de la race et de la civilisation.

A contrario, que se serait-il passé une fois cet idéal nazi instauré ?

A quoi aurait ressemblé la société ?

Il existe dès les années 1930 des plans d'aménagement du territoire et de colonisation pour l'est de l'Europe, de la Pologne jusqu'à l'Oural, et de la Baltique jusqu'à la Crimée. On prévoit que les territoires seront colonisés par des paysans germaniques, avec des Slaves réduits en esclavage et des juifs totalement anéantis. Tout est planifié par des institutions de la SS comme l'Office central de la race et de la colonisation ou, plus tard, le Commissariat du Reich pour le renforcement de la race germanique, le RKF, qui imagine des plans de déplacement de populations, de construction d'autoroutes et de villes

nouvelles... Comme le montre l'historien Christian Ingrao, des expositions sont organisées en 1941 qui dévoilent des cartes et des maquettes de villages et de fermes modèles qui devraient être bientôt construits en cas de victoire. Il en ressort une image d'une société très moderne. Les fermes disposent d'engrais et d'outils mécaniques. Tous les meubles sont encastrés, ce qui montre que l'on ne bougera plus pour des siècles. Les logements sont spacieux pour recevoir beaucoup d'enfants. Les ennemis ont disparu. Le peuple a purifié les nouveaux territoires en s'enracinant. Il n'y a également plus besoin de police dans cette société unie et harmonieuse où il n'y aura plus que des Germains se livrant à leurs activités favorites : faire beaucoup d'enfants et produire des denrées agricoles. Fin de l'Histoire. ●●●

Pour son essai *La Loi du sang*, paru en 2014, Johann Chapoutot a exploré tout le corpus de la littérature nazie : 100 000 pages de documents publics ou privés, des rapports scientifiques et judiciaires...



●●● Cette société figée fait-elle rêver les Allemands ?

Oui, car, justement, il est temps qu'il ne se passe plus rien ! Le pays est traumatisé par une longue série de crises et de catastrophes : la Grande Guerre et la défaite avec ses 2,5 millions de morts, le conflit à l'est jusqu'en 1921, la quasi-guerre civile jusqu'en 1923, l'hyperinflation... Et avant tout cela, l'extrême croissance démographique et l'industrialisation brutale, très visible dans la région de la Ruhr, autrefois idyllique, mais qui devient un enfer industriel... Ce n'est pas un hasard si le nazisme se cristallise dans cette extrême fébrilité des années 1920. Ce qu'Hitler promet aux Allemands, c'est la paix, enfin. La paix éternelle pour les pauvres Germains agressés depuis six mille ans. Et la paix des cimetières pour les ennemis du Reich.

Comment Hitler a-t-il pu devenir le vecteur des pensées racistes, pangermanistes et millénaristes en vogue depuis des décennies en Allemagne ?

Le rôle d'Hitler est de promouvoir par la parole des idées, de les populariser et, finalement, de les incarner. C'est un petit caporal frustré, qui a trouvé dans cette vision raciste du monde l'explication de son malheur personnel et de celui de l'Allemagne. Par la violence de son discours et de son art oratoire, il devient une forme de médium, c'est-à-dire qu'il est capable, par ses gesticulations, par l'intonation de sa voix, de donner corps à la douleur et à la colère de la nation.

Au sein de ce mouvement intellectuel völkisch, certains n'ont-ils pas pris leurs distances avec ce tribun un peu vulgaire ?

Effectivement, de nombreux étudiants qui appartiennent aux cercles völkisch, très influents dans les universités allemandes, estiment que les nazis sont des plébéïens et des démagogues. Un exemple archétypal, c'est Werner Best, jeune docteur en droit, qui se retrouve confronté à la perspective peu exaltante du chômage à la fin des années 1920... Les nazis l'approchent et lui promettent alors une carrière au sein de leur organisation en lui assurant que, s'ils arrivent au pouvoir (ce qui est déjà fort probable), il serait récompensé. Et Werner Best, qui jusqu'ici méprisait Hitler et ses admirateurs, rentre au NSDAP, au service de renseignements de la SS, avant de devenir en 1933 l'un des créateurs de la Gestapo. C'est bien sûr très troublant de penser que les maîtres d'œuvre de la machine de mort et ses théoriciens étaient des intellectuels parfaitement structurés et éduqués. Les sympathisants de la droite nationaliste, les intellectuels ethno-racistes, les pangermanistes... Tous ont compris que le nazisme pouvait leur offrir des perspectives de carrière ainsi que la victoire de leurs idées. On assiste d'ailleurs au même phénomène du côté de l'armée. Jusque-là, les officiers de la Reichswehr (force de défense du Reich) représentaient la vieille culture prussienne, aristocrate et plutôt tolérante. Mais quand les nazis arrivent au pouvoir et proposent de reconstruire la Grande

Allemagne, de détruire le traité de Versailles et de multiplier par trente les effectifs de l'armée, il est difficile pour eux de ne pas se laisser tenter...

Après-guerre, Werner Best tenta de convaincre ses juges que les cadres supérieurs nazis n'étaient que des assistants administratifs et non des criminels. Ce fut aussi le mode de défense d'Adolf Eichmann en 1961. A son sujet, Hannah Arendt évoquait la « banalité du mal ». Pourquoi, selon vous, a-t-elle fait fausse route ?

A bien des égards, Hannah Arendt a signé une œuvre majeure et très précoce dans les années 1950, où elle a dévoilé de nombreuses clés de fonctionnement sur le III^e Reich. Mais là où elle est contestable, et de fait maintenant très contestée par les historiens, c'est dans sa lecture du procès d'Eichmann. Elle se rend à Jérusalem en 1961 comme journaliste pour le *New Yorker* et assiste à quelques auditions. Dans ses articles, elle fait de cet ancien chef SS l'archétype même de l'individu qui ne pense pas, qui n'a ni empathie ni humour, qui n'est pas conscient de ses actes, et qui donc était, comme il le dit lui-même, un « rouage » d'un système qui le dépassait. Mais Hannah Arendt n'a pas perçu qu'il joue un rôle en 1961.

Quel rôle aurait joué Adolf Eichmann face à ses juges ?

Celui du parfait idiot, tout simplement parce qu'il veut sauver sa peau. Les historiens ont depuis découvert que hors-procès, Adolf Eichmann assume totalement son action. Il ne se considère pas comme un petit minable qui a obéi aux ordres mais comme un héros de la race germanique. On a aujourd'hui à disposition des heures d'enregistrements (Eichmann fut interviewé par d'anciens SS pour un livre à la gloire du III^e Reich) où il dit en substance : « Mon honneur et ma gloire, c'est d'avoir tué 5 à 6 millions de personnes. Mon

“ En 1945, Hitler juge le peuple allemand trop médiocre pour lui survivre ”

regret, c'est d'en avoir laissées vivantes à peu près le même nombre.» Sur ce point, Hannah Arendt s'est donc trompée. Elle est tombée dans le piège tendu par Eichmann, parce que l'image qu'il donnait correspondait trop bien à l'idée qu'elle avait du mal contemporain, c'est-à-dire l'absence totale de pensée.

Si Eichmann et tant d'autres n'étaient ni fous, ni manipulés, ni sadiques, alors, comment ont-ils pu commettre des tels actes en leur âme et conscience ?

Le terme de conscience n'apparaît pas dans la sémantique nazie. Il faut comprendre que ces individus, qui n'étaient pas des «monstres», mais des hommes tout simplement, ne considéraient pas leurs actes comme des crimes, mais comme une tâche (*Aufgabe*). Une tâche certes pénible, mais nécessaire. Le vieux principe libéral d'obligation hérité de la Révolution française (Je dois faire) est ici remplacé par la nécessité (Je ne peux pas ne pas faire). Exterminer les juifs devient donc un impératif historique et biologique. Parce que si on ne tue pas les ennemis, ce sont eux qui nous tueront. Himmler le dit bien dans son discours de Posen en 1943 : si le travail quotidien n'a rien de plaisant, il prend place dans un dessein d'ensemble qui, lui, est «historique» et «glorieux».

Le sens du devoir nécessaire se retrouve-t-il à tous les échelons ?

Oui. Walter Mattner, petit fonctionnaire de police dans les territoires de l'Est, écrit ainsi à son épouse en 1941 : aujourd'hui, nous avons fait une «action». C'est-à-dire : nous sommes allés dans un village, nous avons emmené les hommes et des femmes dans des camions jusque dans la forêt puis nous les avons abattus. Nous avons en fin de journée, pour nous distraire, jeté des bébés par-dessus la fosse et fait des tirs au pigeon. Nous les avons tués, dit-il, parce que je pensais à nos deux filles que je te demande

d'embrasser et qui me manquent tant. Si je laissais grandir ces enfants-là, ce sont eux qui, plus tard, iront assassiner les nôtres... Dans l'esprit de ce soldat et selon la logique nazie, un meurtre aussi abject relève ainsi du devoir et de la bravoure. Tout comme l'euthanasie des personnes handicapées pour les médecins du Reich, ou l'extermination des juifs pour les fonctionnaires des camps de la mort. A la fin de la guerre, beaucoup n'ont pas compris ce qu'on leur reprochait. Ils avaient cru non seulement à la légalité de leurs actes, mais aussi à leur nécessité.

De quelle manière l'Allemagne a-t-elle géré la culpabilité de ces fonctionnaires, médecins et soldats ordinaires ?

Dès 1949, au moment de la création de la République fédérale allemande, un consensus mémoriel s'installe. On estime que certes, les élites étaient «nazi-fiées», mais que les soldats ont mené une guerre «classique» sur les deux fronts. Que le nazisme a été une erreur, mais que l'Allemand moyen a su rester digne. Un peu comme en France, lorsqu'en 1945, de Gaulle et les communistes s'accordent pour dire que les Français ont tous été résistants, mis à part une poignée de traîtres. Politiquement, on peut comprendre cette logique, nécessaire pour reconstruire une vie après ce qui s'est passé. Mais en 1995, une exposition itinérante intitulée *Verbrechen der Wehrmacht* («Les crimes de la Wehrmacht») crée une émotion sans précédent en Allemagne. On y voit des soldats ordinaires assistant ou participant à des massacres, voire à des opérations génocidaires ; et l'on comprend que beaucoup avaient connaissance de ce qui se passait à l'est. Pour la première fois, ce ne sont pas des uniformes de la police et de la SS que l'on trouve sur les photographies, mais ceux de la Wehrmacht. Et la Wehrmacht, ce sont 18 millions d'hommes sous les drapeaux, c'est-à-dire la tota-



lité de la société allemande ! Dans chaque famille, dans chaque maison, il y a un ancien soldat, un père, un grand-père... Le choc social a été terrible en Allemagne. Depuis, l'historiographie s'intéresse de plus en plus à des notions comme l'adhésion, le consensus, le consentement social et non plus seulement au paradigme totalitaire qui consistait à dire : ils ont marché au pas à cause de la propagande et de la SS.

Après-guerre, comment dépasser ce qu'on a appris depuis l'enfance ? Comment arrêter de «penser et agir comme un nazi» ?

Ça prend plusieurs générations. Cependant, dès la chute du III^e Reich, on assiste déjà à une dé cristallisation du discours nazi. Lorsque Berlin tombe en mai 1945, les Allemands vivent des semaines pénibles avec l'Armée rouge qui viole, pille et assassine. Mais bientôt, les Alliés organisent la circulation des automobiles, des soupes populaires, l'approvisionnement de la population... L'univers d'angoisse apocalyptique installé par les nazis s'estompe, la théorie du «nous ou eux» formulée par Hitler ne s'est pas réalisée. La vie reprend le dessus. L'Histoire continue. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIC GRANIER

Récemment interrogé sur la réédition très polémique de *Mein Kampf*, Johann Chapoutot doute de l'intérêt d'étudier aujourd'hui une œuvre qui est loin d'englober le champ de la pensée nazie. «Le nazisme, ce n'est pas l'hitlérisme», rappelle-t-il avec conviction.

LE NAZISME AVANT HITLER

L'idéologie nazie n'est pas née du cerveau d'un petit caporal. Depuis la naissance du II^e Reich en 1871, un mouvement mêlant racisme, pangermanisme et esprit de revanche prépara l'arrivée d'un Führer.

Tout un symbole
Dans *Le porte-drapeau*, de H. Lanzinger (1938), Hitler apparaît en preux chevalier. Le Führer se veut le catalyseur de son peuple.

Bridgeman Images



O

n a longtemps pris le nazisme pour une aberration ou un accident de l'Histoire, comme si Adolf Hitler était parvenu, par son seul charisme, à plonger dans l'extrémisme l'Alle-

magne toute entière. Mais cette doctrine aux effets dévastateurs n'est pas sortie de nulle part. Elle est au contraire l'émanation d'un puissant mouvement : la pensée völkisch (Volk signifie le peuple), populisme de droite imprégné de racisme, qui naît au moment où l'Empire allemand se cristallise. Puisant dans le romantisme et l'exaltation d'un passé glorieux, ses leaders se sont acharnés à sonder les mystères de la race, de la nature et de l'identité. Mais pour fédérer ce magma de pensées, encore manquait-il un Führer... De la création de l'Empire en 1871 au tumulte des années 1920, retour sur les grandes étapes d'une mouvance en quête de chef.



L'unité, enfin ?
L'Apothéose de l'Empire, de H. Wislicenus, réalisée en 1880 au palais de Goslar, célèbre la Grande Allemagne.



1871

Bismarck mène son «combat pour la civilisation»

Le 18 janvier 1871, dans la galerie des Glaces du château de Versailles, le chancelier Bismarck proclame la création du II^e Reich sur la France vaincue de Napoléon III. C'est l'enthousiasme. Le vieux roi Guillaume I^{er} de Prusse vient d'être proclamé empereur allemand. Désormais, la dynastie des Hohenzollern règne sur un Etat fédéral dont les vingt-cinq Etats souverains ont gardé leurs institutions et leurs lois propres, ainsi que leur pouvoir de décision dans de nombreux domaines (enseignement, affaires religieuses, finance, justice...). Bismarck espère que la prospérité économique et l'attachement à l'empereur effaceront peu à peu les anciennes fidélités aux dynasties princières particulières. Sept ans durant, il mène le *Kulturkampf* (combat pour la civilisation) par lequel il tente de confirmer l'unité spirituelle du nouveau Reich contre la Rome catholique – et contre les tendances sécessionnistes des catholiques du sud de l'Allemagne. Puis il abandonne cette politique sans issue pour affronter le problème bien plus urgent de la montée du socialisme. Cependant, nombre d'intellectuels s'inquiètent d'un déclin culturel, d'un vide spirituel, de l'avenir d'une Allemagne dont l'unification, qui n'est «que» politique, n'a pas fait l'unité. Les anciens repères se désintègrent dans un pays bouleversé par la révolution industrielle, soumis à un régime semi-autoritaire, où une bourgeoisie sans pouvoir politique voit s'affronter les vieilles forces féodales et les nouvelles forces prolétariennes dans des villes enlaidies, enfumées par l'industrie, qui s'agrandissent démesurément. Les réfractaires fustigent une modernité dont tous les termes leur paraissent antigermaniques, importés d'Occident : parlementarisme, libéralisme, laïcité, démocratie, rationalisme, matérialisme.

En revanche, «comme la nostalgie d'un passé médiéval avait joué un rôle cardinal dans le romantisme, les penseurs völkisch [ndlr : de Volk, le peuple] avaient tendance à opposer le Volk médiéval idyllique au présent moderne réel», écrit George L. Mosse dans un essai capital sur *Les Racines intellectuelles du III^e Reich* (éd. Calmann-Lévy, 2006). On rêve donc d'un III^e Reich mythique et mystique, à l'image du prestigieux Saint-Empire du Moyen Age, où les oppositions seraient subsumées dans une synthèse supérieure et harmonieuse ; d'une collectivité étroitement unie qui remplacerait la société atomisée de l'Etat libéral ; d'une élite qui représenterait authentiquement la volonté d'un Volk enraciné dans sa terre, et par là ouvert au «cosmos»... Tel est le paradoxal programme de la révolution conservatrice : revenir en arrière pour aller de l'avant. Comme l'écrit, dès les années 1870, son prophète vénéré Paul de Lagarde (1827-1891) : «Tandis que vous affrontez avec vos yeux et votre cœur un monde nouveau, je vis à tous moments dans un passé qui n'a jamais existé et qui est le seul avenir que je désire.»

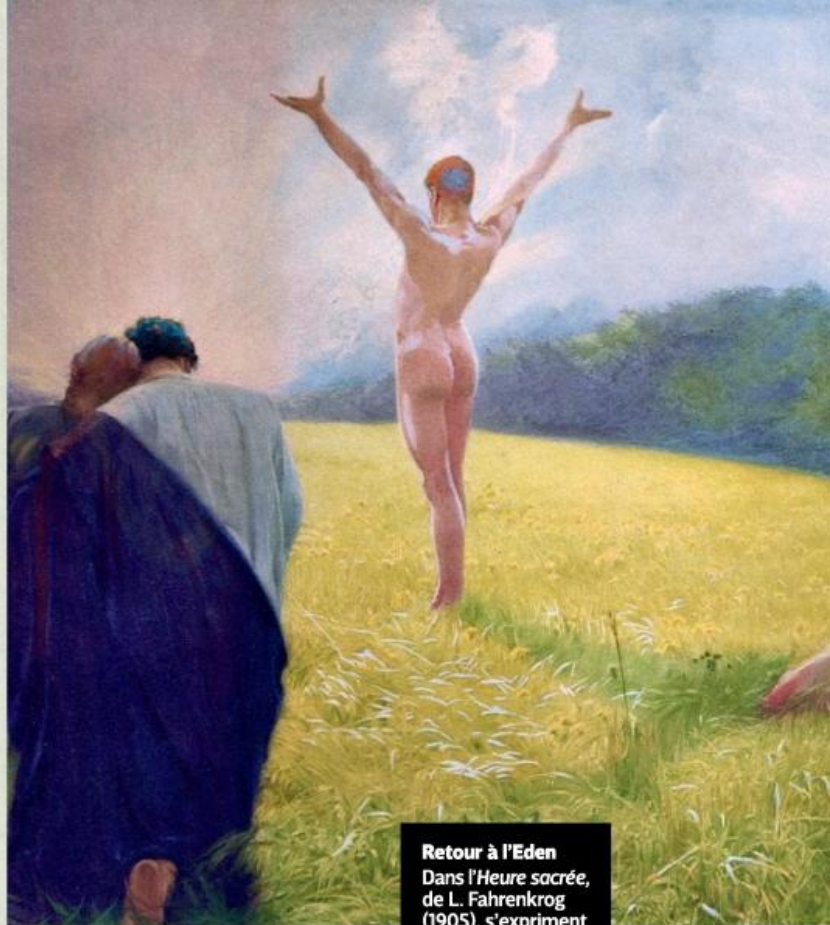
1879

La Ligue antisémite cible l'ennemi à abattre

Économiquement prospère, l'Empire allemand est moralement malade et historiquement frustré. Si la race allemande a dégénéré, quelqu'un en est responsable, fulminent les penseurs völkisch. Ce serpent qui ronge les racines de l'arbre du Volk, empêchant sa croissance naturelle et spontanée, c'est le juif. La flambée antisémite des années 1870 est proportionnelle à l'émancipation que connaissent les juifs depuis le milieu du siècle. Forts de leurs nouveaux droits civiques, ils se lancent – et excellent – dans ces domaines abhorrés par les conservateurs : le journalisme, le commerce et ●●●

●●● la finance. Au même moment, un nombre croissant de juifs d'Europe orientale migre vers l'Allemagne. Il n'en faut pas plus pour que les Völkisch jugent les juifs globalement non allemands, même inassimilables. Et pour qu'antisémitisme, sous leur plume, rime avec anticapitalisme – surtout après le krach boursier de 1873.

En 1879, Wilhelm Marr, un journaliste qui a perdu son emploi à force d'attiser l'hostilité populaire contre le judaïsme, fonde la première organisation à porter un nom explicitement raciste, la Antisemiten Liga (la Ligue antisémite). Cette année-là, un universitaire prestigieux, l'historien Heinrich von Treitschke, lui apporte sa caution en déclarant l'antisémitisme inévitable et nécessaire. Selon lui, la purge des juifs permettra à l'Allemagne de retrouver son identité, après des siècles d'influence étrangère, de chaos et de division. En 1880, un collectif d'étudiants et d'enseignants (dont Bernhard Förster, le beau-frère de Nietzsche) rédige une pétition réclamant l'exclusion des juifs des affaires publiques, des professions libérales et des emplois dans le gouvernement. Ils réunissent près de 300 000 signatures. Même les quelques étudiants qui se prétendaient «libéraux» et qui se sont opposés à cette pétition discriminatoire, admettent qu'il existe une différence raciale entre les juifs, trop «arrivistes», et eux-mêmes. En 1893, l'exigence démocratique et l'antisémitisme se fondent dans la personne d'Otto Böckel (1859-1923), élu au Reichstag comme député antisémite indépendant. Le juif associé au matérialisme et à la modernité devient un élément déterminant du mouvement völkisch, son repoussoir idéal, son bouc émissaire : «Non pas une entité vague, mais un ennemi réel, tangible de la foi germanique», selon George L. Mosse. La lutte des races, sur des arguments pseudo-scientifiques, supplante la lutte des classes. C'est la promesse facile d'une révolution sans danger ni changement puisqu'il suffit, pour régénérer l'Allemagne, d'en chasser les juifs.



Retour à l'Eden
Dans *l'Heure sacrée*, de L. Fahrenkrog (1905), s'expriment la pensée völkisch et son culte du corps et de la nature.

1885

Le pays rêve d'un empire colonial... à l'est

Bismarck gouverne l'Allemagne qui «gouverne» l'Europe. En 1884, le chancelier de fer a convoqué à Berlin les représentants des plus grandes nations. Il s'agit d'empêcher que la colonisation de l'Afrique ne dégénère en conflit européen. Fin diplomate, adepte de la *Realpolitik*, il s'emploie à rassurer l'Empire britannique, à apaiser l'esprit de revanche de la France – et profite de l'occasion pour offrir à l'Allemagne un empire colonial digne de la grande puissance qu'elle est devenue. Ce seront le Sud-Ouest africain, le Togo, le Cameroun et l'Afrique orientale allemande. La popularité de cette cause coloniale a fini par vaincre les propres réticences de Bismarck, qu'il

exprime cependant lors d'un entretien particulier avec Eugen Wolf, journaliste et explorateur enthousiaste : «Votre carte de l'Afrique est certes très belle, mais ma carte de l'Afrique se trouve en Europe. La Russie est là et la France ici [...], et nous sommes au milieu ; voilà ma carte de l'Afrique.» Les Völkisch ne pensent pas autrement, qui ne voient de salut pour l'Allemagne qu'en Europe, et plus précisément à l'est, dans ces vastes territoires mal gouvernés par une Autriche décrépite et une Russie méprisable. Cette expansion nécessaire soulagerait l'Allemagne surpeuplée et, selon eux, mettrait un terme à l'immigration vers l'Amérique, à ce déplorable melting-pot qui transforme de nobles Allemands en Américains vulgaires. Alors, l'Afrique et ses nègres...



AMC-images

1890

Les pangermanistes exaltent l'Europe allemande

Une très puissante et influente *Alldeutscher Verband* (la Ligue pangermaniste) se structure cette année-là en réaction à la cession de l'île d'Heligoland aux Anglais. Elle comptera parmi ses membres des hommes aussi prestigieux que le sociologue Max Weber ou l'homme politique Gustav Stresemann. L'association se fonde sur la hantise, exprimée dès 1850 par Paul de Lagarde, de la faiblesse d'une Petite Allemagne (*Kleindeutschland*) et sur l'exigence d'une Grande Allemagne (*Grossdeutschland*) qui, après avoir annexé l'Autriche, étendrait son hégémonie sur toute la Mitteleuropa. Son premier président, Ernst Hasse, appelle à une politique étrangère agressive et à

l'arrêt de l'immigration juive dans le pays. Son deuxième président, Heinrich Class, préconise la colonisation et le repeuplement des territoires orientaux de la nation allemande. En un mot, que n'hésitera pas à prononcer, un peu plus tard, l'historien et écrivain Arthur Moeller van den Bruck (1876-1925), le destin naturel de l'Allemagne est tout simplement de dominer l'Europe, et plus encore : de devenir synonyme de l'Europe.

1893

Des colonies rurales veulent revitaliser la «race»

L'aspiration de l'époque au retour à la terre, loin de la corruption des villes, se concrétise par la fondation de la colonie Eden à Oranienburg (Brandebourg), bientôt

suivie d'autres colonies «anticapitalistes». On y prône l'agriculture, la vie en commun et le partage du profit. Il s'agit aussi de revitaliser la «race», de promouvoir une «aristocratie spirituelle de sang allemand», de protéger le Volk des hordes «asiatiques et galloises [françaises] pas seulement par l'épée mais également par la bêche», proclame, en 1911, Hermann Rosemann, organisateur de la colonie Siegfried. Le plus extrémiste, aussi le plus influent (ardemment soutenu par les pangermanistes) est Willibald Hentschel qui, dans son utopie jamais réalisée de la colonie Mittgart, préconise une aryanité stricte, le nudisme, la polygamie et une régulation des naissances qui préfigure les futurs *Lebensborn* nazis. L'ironie de l'histoire veut – sans qu'aucun lien direct n'ait jamais pu être établi – que ces utopies rurales, qui firent long feu en Allemagne, aient connu leur seule et vraie réussite en Palestine avec les premiers kibboutz...

1894

Le nouveau parti Deutschbund exclut les juifs

Persuadé que «la *Kultur* allemande est la source directe de l'intellect humain» et que «chacune des étapes de la germanisation concerne l'humanité en tant que telle et l'avenir de l'espèce», Friedrich Lange, l'un des porte-parole de l'antisémitisme, fonde le *Deutschbund* (la Ligue allemande). Il s'agit d'une «communauté d'adultes» ouverte à tous, à l'exception des juifs, qui vise à promouvoir ce qui est purement germanique dans le pays et à l'étranger. Ses chefs sont des hommes instruits. Ses membres, qui se disent également «frères», appartiennent aux classes moyennes, vivent dans les grandes villes et se considèrent comme une élite raciale vouée à approfondir le caractère national allemand. Ils se réunissent en ●●●

●●● sociétés secrètes qui communiquent entre elles par les très influentes *Deutschbund Blätter* (Feuilles du Deutschbund) et par la promotion d'écrits völkisch célèbres comme le *Rembrandt* de l'historien d'art Julius Langbehn, paru en 1890. Ils se placent très vite en tête du mouvement völkisch. Après 1918, leur chef de file, Max Robert Gerstenhauer, s'active pour se rapprocher des nazis qui, en 1934, reconnaissent son mouvement comme une sorte d'ancêtre. Que le Deutschbund n'ait pas connu la même fortune tient sans doute à l'élitisme de ses membres, mais aussi à la prospérité économique de l'Empire allemand, à une législation sociale unique au monde (assurances maladie, accident, vieillesse, invalidité), voulue et imposée par Bismarck pour barrer l'avancée du socialisme dans la classe ouvrière et qui, de fait, préserva l'Allemagne de tous les troubles révolutionnaires jusqu'en 1914. Or, remarque George L. Mosse, «dans l'histoire du mouvement völkisch, ce ne fut jamais la taille réelle des groupes qui compta, mais plutôt les institutions qu'ils contaminèrent et l'esprit qu'ils diffusèrent et entretenirent jusqu'au moment propice». Le Deutschbund, grand frère du NSDAP, ne sera dissous qu'en 1945 par les Alliés.

1898

Les écoles Heimat prônent le retour aux valeurs

Pour Hermann Lietz (1868-1919), la *Heimat* (patrie) et le *Volk* (peuple) sont les deux piliers sur lesquels repose toute culture. C'est pourquoi cet éducateur fonde en 1898, à Ilsenburg, en Saxe, une première école d'un genre nouveau, stratégiquement située à la campagne, à proximité immédiate d'un village, des champs et des paysans. Selon lui, «l'éducation à la vie» doit réparer les dommages causés par la modernité en mettant l'accent sur le germa-

nisme, la nature, l'artisanat et les coutumes. Le succès de ces «internats ruraux» consacre la *Heimatkunde* (connaissance de la patrie) qu'on enseigne déjà dans tous les établissements scolaires, qui consiste dans l'étude, non seulement des auteurs classiques allemands, mais aussi des légendes sur les héros germaniques et des contes de fées – bref, à ancrer la foi germanique dans la nation allemande. Des incidents surviennent comme en 1907, à Posen, où un directeur d'école soutient devant ses collègues du corps enseignant que les élèves juifs devraient être exclus de ces cours, puisqu'on ne peut attendre d'eux qu'ils les comprennent et en apprécient le message.

1901

La jeunesse nationaliste devient un mouvement

Le grand Mouvement de jeunesse (*Jugendbewegung*) qui soulève l'Allemagne à l'aube du nouveau siècle se présente d'abord comme une association de randonnées pour les écoliers de la banlieue berlinoise de Steglitz. Leur premier chef, Karl Fischer, se veut un *Führer* que ses disciples saluent d'un *Heil* enthousiaste. En 1911, les *Wandervögel* (Oiseaux migrants) revendiquent 15 000 membres et marchent dans toute l'Allemagne. Ce sont, dit Karl Fischer, «les jeunes entre eux», opposés à l'esprit bourgeois de leurs parents. Fervents nationalistes, mais rejetant tout patriotisme d'Etat, ils adhèrent à la foi germanique, à la tradition, à l'héroïsme et cultivent toutes les qualités esthétiques de l'homme nordique. On se lance dans des «randonnées révolutionnaires» à la rencontre des minorités allemandes opprimées de Pologne et d'Autriche. Le groupe, autour d'un leader charismatique, compte plus que l'individu. On pratique le chant folklorique, la gymnastique et les baignades nus. On célèbre le solstice

Jeunesse sacrée
Trois membres des *Wandervögel* (Oiseaux migrants) posent, en 1924, devant une statue du héros Siegfried.





Lilienthal Bild Via Getty Images

d'été en sautant au-dessus d'un grand feu, dans un lieu romantique, plein du dynamisme contenu dans cette devise : «Se maintenir en dépit de tous les pouvoirs constitués.» Ce mouvement sans précédent va perdurer jusque dans les années 1930, sous l'œil bienveillant et intéressé des représentants de la droite, comme de ceux de la gauche.

1907

Les Aryens ressuscitent les mythes nordiques

Si Dieu est mort, comme le prétend Nietzsche, la voie est libre pour toutes sortes d'autres dieux, notamment pour un retour en force des divinités païennes. Ernst Wachler (1871-1945), romancier et dramaturge, ami d'Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe, rêve d'une «Renaissance nordique» et voue un culte aux anciens Germains. En 1907, il fonde dans les montagnes du Harz un théâtre en plein air, le premier du genre. Il y ressuscite, avec un succès retentissant, le *Thing* germanique, un sanctuaire où les anciens Germains adoraient leurs dieux et promulguaient leurs lois. Les spectateurs, assis sur des gradins en amphithéâtre, fixent un décor de runes (caractères des anciens alphabets germaniques et scandinaves) et de croix gammées, obscur symbole multi-millénaire, soi-disant d'origine indienne, de la bonne fortune des Aryens. Sur la scène se déploient non pas des pièces traditionnelles mais des reconstitutions de rites et des évocations d'un passé légendaire. Ces performances inspireront les nazis dans la mise en scène de leurs rassemblements de masse : retraites aux flambeaux, discours pathétiques, confessions de foi et serments d'allégeance. Dès leur arrivée au pouvoir, ils firent construire une quarantaine de *Thing-platz* sur le modèle de théâtres grecs, dont les plus imposants sont ceux d'Heidelberg ou de Wollseifen. ●●●

1912

Le néoromantisme imprègne la pensée völkisch

Geist, terme intraduisible en français, est le mot clé du renouveau romantique des dernières années du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Quelque chose comme «esprit», ou plus que cela, «aspiration de l'âme à l'unité». Eugen Diederichs, l'un des plus importants éditeurs du début du siècle, voit la consécration de son mouvement néoromantique, en devenant, en 1912, le rédacteur en chef de la revue *Die Tat*. Il œuvre contre le plat positivisme de la vie scientifique, industrielle et politique allemande, pour un retour à une réalité supérieure, intuitive, «transcendantale»... Aussi excentrique qu'énergique, il pratique les sciences occultes et préside dans sa maison d'Iéna son «cercle Sera» en portant un pantalon en peau de zèbre et un turban turc. Ces réunions se transforment en fêtes grecques où l'on célèbre la nature de la vie en se livrant à un doux abandon dionysiaque. A Munich, un autre personnage, Stefan George, règne sur un cercle d'initiés qui rejettent la science et la raison au profit de la poésie, placée au-dessus des recherches mathématiques. Ces deux «mages», dans leurs cercles respectifs, étroits mais influents, annoncent la venue d'un «empereur secret» qui saura donner à l'Allemagne son unité interne, plus profonde que l'unification superficielle à laquelle s'est arrêté Bismarck.

1919

Le «Diktat» de Versailles attise le désir de revanche

L'Allemagne a perdu la guerre. Le Juni-Klub (Club de juin), fondé cette année-là, rappelle par son nom l'odieux traité qui vient d'être signé à Versailles. Il s'agit d'une sorte

de holding regroupant toutes les organisations ayant une même orientation conservatrice : «Ceux qui viennent de la droite et ceux qui viennent de la gauche se rencontreront dans la camaraderie d'un troisième point de vue, que nous considérons comme celui de l'avenir», déclare son chef de file et maître à penser, Arthur Moeller van den Bruck. Autour de lui se pressent des hommes comme Heinrich Brüning (1885-1970), le futur chancelier, et Otto Strasser (1897-1974), qui passera au nazisme. Leurs idées fortes ? Le corporatisme, un socialisme national et un grand dégoût de l'Occident. Ces hommes politiques se nomment éga-

lement Front de la jeunesse, non qu'ils soient très jeunes, mais ils estiment appartenir à un peuple jeune, en lutte contre les vieux peuples déclinants de l'Ouest qui, jaloux de l'évidente supériorité de l'Allemagne, ont réussi à retourner contre elle une Amérique crédule. Quant à la jeunesse proprement dite, elle s'oriente massivement à droite et se dit révolutionnaire par dégoût de la faiblesse et de la désunion de la République de Weimar. Le phénomène marquant de cet après-guerre est qu'une grande partie manifeste sa rébellion non pas contre, mais pour l'autorité. Garçons et filles ont été formés dans des lycées devenus, déplore le journal juif *Mit-*



teilungen, le «bastion de l'esprit nationaliste allemand», où les professeurs sont «à une majorité écrasante» entièrement de droite et où l'antisémitisme est tel qu'on peut voir, dans les cours des écoles, des enfants jouer non plus aux gendarmes et aux voleurs ou aux cow-boys et aux Indiens, mais au jeu «des Aryens et des Juifs».

Ces mouvements de jeunesse, très populaires (40 % des adolescents, soit 3,5 millions d'Allemands, en font partie dans les années 1920) prendront ensuite une tournure plus militaire. Ils ouvriront la voie aux Jeunesses hitlériennes, qui deviendront le seul mouvement de jeunesse autorisé, puis obligatoire, en 1938.

1920

Les réactionnaires échouent à renverser la République

La guerre et la défaite ont accéléré et comme déboussolé l'Histoire. Ce qui avant 1914 était du domaine de la théorie, de l'idéologie ou de l'excentricité semble avoir gagné la réalité. La mode est à l'activisme. Le Kaiser déchu s'est exilé aux Pays-Bas. La République est proclamée par les sociaux-démocrates. Mais ils sont contraints de réprimer sur leur gauche, en novembre 1918, la tentative de révolution com-

muniste des spartakistes, qui estiment bourgeoises ces nouvelles institutions et qui prennent pour modèle la Révolution russe. Ce désordre accrédite la thèse empoisonnée, défendue par les militaires, du «coup de poignard dans le dos» qui aurait contraint l'Allemagne à capituler. Mais la sanglante répression effectuée par le régime ne l'empêche pas d'être considéré par les conservateurs comme une émanation des «rouges». En mars 1920, un haut fonctionnaire völkisch, Wolfgang Kapp (1858-1922), renverse la République et prend le pouvoir à Berlin mais se heurte aux ouvriers et syndicats qui déclenchent une grève générale. C'est la confusion. Kapp s'enfuit en Suède. Son putsch aura duré cinq jours (13-17 mars) et son échec révèle à la droite qu'un coup d'Etat élitiste n'a aucune chance d'aboutir en Allemagne. Il faut à ses leaders, s'ils veulent le pouvoir, le soutien de la population. Ils doivent en passer par la voie parlementaire.

1921

A Munich, un Führer se détache enfin

En juillet 1921, Adolf Hitler, entré au parti pour le compte de l'armée qui avait besoin d'un mouchard, est élu à l'unanimité président du NSDAP, le parti national-socialiste, à Munich. Il ne manque plus que l'effondrement économique de 1929 et la peur du communisme pour ouvrir la voie à Hitler et que soit porté au sommet celui dont l'historien Moeller van den Bruck dénonçait pourtant le «primitivisme grossier». La plupart des leaders völkisch se rallieront au nazisme, certains seront liquidés lors de la Nuit des longs couteaux (30 juin 1934), d'autres se retireront de la vie politique pour assister, atterrés, à ce qui leur semblera la déformation de leurs idéaux par le régime totalitaire et meurtrier qu'ils auront cependant contribué à mettre en place. «Être allemand, c'est avoir de la clarté», leur avait rétorqué Hitler. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



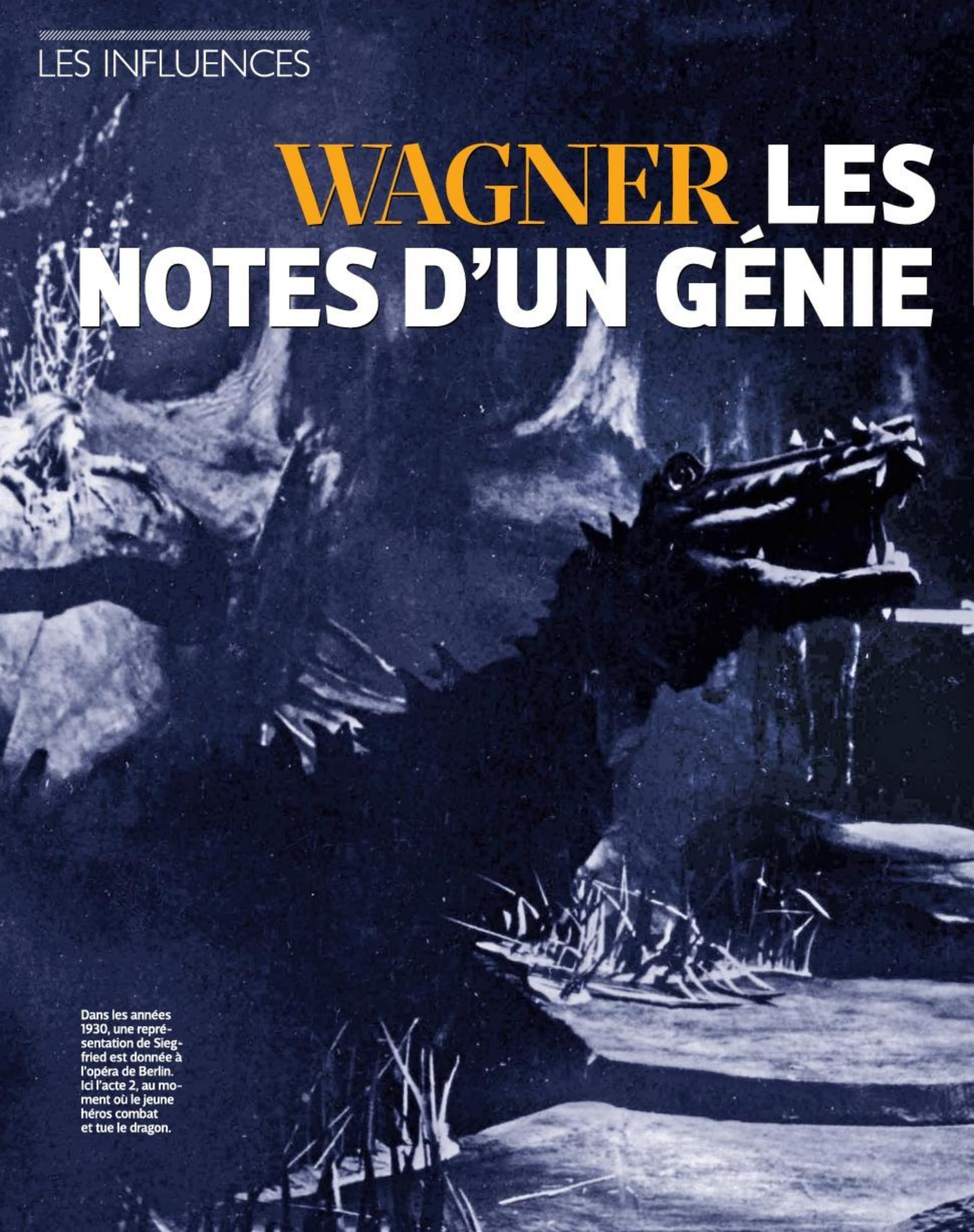
Un coup d'Etat raté
En mars 1920, les insurgés du putsch de Kapp arborent déjà sur leurs casques et véhicules une croix gammée.

AKG-images

LES INFLUENCES

WAGNER LES NOTES D'UN GÉNIE

Dans les années 1930, une représentation de Siegfried est donnée à l'opéra de Berlin. Ici l'acte 2, au moment où le jeune héros combat et tue le dragon.



FAUSSES

Au XIX^e siècle, le compositeur avait mis en scène des légendes germaniques et publié des pamphlets antisémites. Bien après sa mort, Hitler en fera une de ses références.





L'Histoire soulève parfois d'étranges interrogations. Celles-ci, par exemple : manquait-il un siège dans le box des accusés du tribunal de Nuremberg ? Et fallait-il convoquer sur ce siège, dans cette enceinte de justice solennelle, le fantôme de Richard Wagner afin de le juger au même titre que les dignitaires nazis ? Pour dire les choses plus crûment, le génial compositeur de *Tannhäuser*, de *Tristan et Isolde*, de *Parsifal*, a-t-il été, par ses écrits antisémites, le précurseur d'Adolf Hitler et de ses sbires ? Jamais, au cours des siècles, une plus infamante accusation n'avait pesé sur un musicien. Est-elle justifiée ? Historiens et chercheurs, année après année, continuent d'apporter des pièces au procès. Ouvrons, à notre tour, le dossier d'instruction.

Et entrons dans l'Histoire un soir de printemps. Nous sommes à Vienne, en 1910. On donne du Wagner au Staatsoper, le grand opéra, sur la Goethegasse. Dans la foule élégante, au pied du bâtiment néo-Renaissance, nul ne remarque deux jeunes gens en habit sombre, cravate et col cassé. Des habitués du lieu. Fauchés mais mélomanes. L'un, August Kubizek, un blond au front large, aux cheveux ondulés, sera plus tard chef d'orchestre ; il est pour l'heure élève au prestigieux conservatoire de musique de la capitale autrichienne. L'autre, un brun au visage émacié, a tenté deux fois d'être admis à l'Académie des beaux-arts de la ville ; mais il s'est heurté à

deux refus. Il s'appelle Adolf Hitler. Et malgré son jeune âge, cela fait longtemps qu'il est un fervent admirateur, un adorateur plutôt, de Richard Wagner. «C'est à 12 ans, écrira-t-il en 1924 dans *Mein Kampf*, que j'ai assisté au premier opéra de ma vie, *Lohengrin*. En un instant, j'étais comme drogué.»

Qu'est-ce qui a tant plu à Hitler dans la musique de Wagner ? D'abord la musique, dans laquelle il discerne «l'expression jamais égalée du génie alle-

mand». L'opéra wagnérien, avec son lyrisme et ses grandes envolées exaltent les rêveries du futur chancelier Hitler. Mais elles n'auront, hélas, l'avenir le prouvera, rien de pacifique. Lors d'un de ses interminables «monologues de nuit» prononcé en 1942 à la Wolfsschanze (la Tanière du loup), son quartier-général de Prusse-Orientale, il aura cette phrase singulière, aussitôt consignée pieusement par ses officiers : «Quand j'entends Richard Wagner, c'est comme si j'entendais les rythmes du monde primitif.»

Il y a plus, bien sûr. Au-delà des sons, des coups de cymbales et des envolées d'orchestre, il y a les mots. Car Richard Wagner ne se contente pas de composer la musique de ses drames musicaux, il en écrit aussi les livrets – ce qui ne s'était jamais vu jusque-là dans l'histoire de l'opéra. Et ses thèmes, inspirés de la mythologie germanique et nordique, de la légende du Graal ou de celle de Siegfried, emportent l'adhésion forcenée du jeune Adolf Hitler. Dans la thèse de doctorat qu'elle consacre à Wagner et Hitler, l'historienne Fanny Chassain-Pichon montre comment le second s'est identifié aux héros des opéras du premier, notamment à l'intrépide Siegfried, le surhomme tueur d'un dragon, ou encore aux nobles chevaliers teutons... La chose éclate, poussée à la caricature, dans une toile du peintre Hubert Lanzinger, réalisée en 1933 : on y voit le chef nazi revêtu de l'armure des preux, prêt à partir à la conquête du monde. De son propre aveu, c'est cependant dans un autre personnage wagnérien, l'humble Rienzi, qu'Hitler s'est avant tout reconnu. Rienzi est ce fils d'auvergiste qui, dans la Rome du XIV^e siècle, a réussi à soulever le peuple contre le Sénat corrompu et à faire revivre, un temps, le glorieux passé de l'Empire. «Rendez-vous compte, dira un jour le maître de l'Allemagne à Albert Speer, son architecte préféré et ministre de l'Armement, Rienzi n'avait que 24 ans quand il a fait tout cela ! »

Pour Adolf Hitler, plein d'admiration, c'est un modèle indépassable, sur lequel il fonde très tôt sa conception de la politique : il faut conduire le peuple par un lien direct, personnel, contre les élites et les puissances d'argent. Et ces puissances d'argent, à ses yeux, tiennent en un mot : les juifs. Le drame, c'est que Richard Wagner ne pense ●●●

Richard Wagner, en 1871, est
au sommet de son art : il vient
d'achever sa *Tétralogie*, une
œuvre qu'Adolf Hitler adulera.

POUR LUI, LES JUIFS MENAÇAIENT LA PURETÉ DE L'ÂME ALLEMANDE



FASCINÉ, HITLER S'IDENTIFIA AUX NOBLES CHEVALIERS DE SES OPÉRAS

... pas autrement. L'artiste n'a pas été seulement un musicien d'exception, un remarquable novateur pour son temps, il s'est voulu aussi un penseur, un philosophe. Et ce qui ressort de ses dix volumes de textes, rassemblés sous le titre d'*Œuvres complètes*, c'est essentiellement sa haine sans fard et virulente des juifs. En résumé, ceux-ci sont pour lui des parasites, un peuple sans langue propre, sans terre, venu accaparer la culture germanique et menacer la pureté de l'âme allemande. Des propos que l'on qualifierait aujourd'hui, sans équivoque, de nauséabonds.

Pour excuser le grand musicien, du moins minimiser la portée de ses diatribes, ses défenseurs avancent que l'antisémitisme était alors dans l'air du temps, et largement répandu dans divers milieux de la société allemande. C'est exact. L'Allemagne, enserrée dans ses frontières européennes, s'imaginait alors des horizons plus vastes, des colo-

nies, un rang mondial en accord avec l'essor de sa puissance industrielle. Entravée dans sa marche en avant, il lui fallait des boucs émissaires et les juifs – effroyable rôle historique – en étaient de parfaits. La crise économique qui suit les prospères années de l'ère bismarckienne ? C'est leur faute. Le spectre de la Grande Guerre qui se profile ? Leur faute : ils complotent avec la France et l'Angleterre ! La débâcle de 1918 ? Leur faute encore. Le généralissime Luddendorf, grande figure de l'armée vaincue, n'hésite pas à écrire, dans *La Guerre totale* (republié en 2014, éd. Perrin, coll. Tempus) que la «juiverie internationale» est responsable de la défaite, les accusant d'avoir trahi la cause de l'Allemagne pour lui porter «un coup de poignard dans le dos» ! Les faits démontrent pourtant que les juifs allemands ont versé leur sang tout autant que leurs compatriotes catholiques ou protestants, mais on est là dans ...

Le 12 mars 1939, Hitler assiste à une représentation à l'opéra de Berlin, en compagnie de nombreux dignitaires SS.

La musique de *La Chevauchée des Walkyries* (ici, en 1896, à l'opéra de Bayreuth) fut reprise dans les films de propagande nazie



●●● l'irrationnel, dans la spirale du fanatisme... Et cet état d'esprit déplorable, si partagé, qui va perdurer outre-Rhin jusqu'en 1945, ne suffit pas à faire de Richard Wagner un antisémite «banal».

Dans son premier essai, publié en 1850 puis à nouveau en 1869, intitulé *Le Judaïsme dans la musique*, Wagner explique que les vrais Allemands, et lui le premier, ressentent une aversion instinctive envers les juifs, en raison de «leur aspect et de leur comportement d'étrangers». Il ajoute que les juifs sont «des anomalies de la nature» et qu'ignorant tout de l'esprit authentique du peuple allemand, ils ne peuvent qu'écrire une musique artificielle et rabâchée, «comme des perroquets», et «jaser de leurs voix grinçantes, couinantes et bourdonnantes» ! Le fait que Wagner ait eu des amis juifs, comme le chef d'orchestre Herman Lévi, qu'il désignera pour diriger la première de *Parsifal*, le pianiste Joseph Rubinstein ou Angelo Neumann, son impresario, ne change pas grand-chose à l'affaire : il est explicitement raciste.

Chose inouïe pour le profane : Jean-Jacques Nattier, musicologue et historien, relève dans la musique même du Maître «des groupes mélodico-rythmiques porteurs de signification antisémite» ! Selon lui, ce sont des imitations parodiques de chants populaires ou religieux juifs, au rythme très spécifique, qui accompagnent dans les opéras l'apparition de personnages déplaisants, tels les nains Alberich et Mime dans le cycle de *L'Anneau du Nibelung*, ou encore le greffier orgueilleux Beckmesser des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*. En clair, Richard Wagner se moque des juifs, avec méchanceté et malice, jusque dans ses notes de musique !

Cela montre que son antisémitisme repose aussi sur d'assez mesquines raisons de rivalité professionnelle. Le compositeur de *La Walkyrie* abhorre les musiciens juifs, surtout ceux qui ont

REPÈRES

22 mai 1813 : naissance de Richard Wagner, à Leipzig.

1840 : il fait jouer *Le Vaisseau fantôme* et *Tannhäuser*, ses premiers chefs-d'œuvre.



Coll. B. Borowski/Adoc-Photos

1850 : publication du *Judaïsme dans la musique* (photo), un ouvrage antisémite.

1876 : création du festival de Bayreuth, consacré à ses principaux opéras.

13 février 1883 : mort de Wagner à Venise.

du succès, comme Jacques Offenbach, Félix Mendelssohn ou Giacomo Meyerbeer qu'il s'évertue, sans que l'on sache trop pourquoi, à considérer comme un ennemi mortel, acharné à comploter contre lui dans l'ombre. Le grand Wagner avait un caractère difficile, porté à la paranoïa.

En mai 2013, pour célébrer les 200 ans de la naissance du compositeur, *Die Zeit* (*Le Temps*), très sérieux hebdomadaire allemand d'information et d'analyse, n'a pas hésité à le qualifier de «crapule géniale». Son propre arrière-petit-fils, Gottfried Wagner, dans un livre retentissant, *Richard Wagner, un champ de mines*, le traite de «misogyne, carriériste, charlatan et flambeur» ! Une anecdote, du reste, en dira plus que toutes les invectives. Au tournant des années 1860, Wagner vient faire représenter *Tannhäuser* à l'Opéra de Paris. L'accueil est mauvais, l'œuvre sifflée, et l'auteur si furieux qu'il envisage de demander au chancelier Bismarck rien moins que d'écraser la capitale française sous les obus, voire de la brûler ! Sinistre écho de l'Histoire : c'est exacte-

ment ce qu'ordonnera de faire Adolf Hitler quelque quatre-vingts ans plus tard.

Richard Wagner a-t-il été un «père spirituel», un maître à penser du Troisième Reich ? Il est certain que ses textes antisémites ont enthousiasmé Hitler, qu'ils l'ont conforté dans sa propre détestation des juifs, mais les historiens les moins suspects de complaisance sur le sujet, Jacob Katz (*Wagner et la question juive*, éd. Hachette, 1986), Pierre-André Taguieff (*Wagner contre les juifs*, éd. Berg International, 2012), s'accordent à le reconnaître : sauf à tordre la vérité historique, on ne saurait imputer au musicien une responsabilité dans la Shoah. Nulle part dans la masse de ses écrits – c'est l'argument essentiel de la «défense» –, l'éventualité d'une extermination des juifs n'est

WINIFRED WAGNER LUI FOURNIT LE PAPIER POUR ÉCRIRE MEIN KAMPF



En 1937, Hitler se promène
avec la belle-fille de Wagner,
Winifred, et ses fils (en
costume civil), à Bayreuth.

Il parade chaque année au festival très mondain qu'on donne en l'honneur du Maître. Les enfants l'adorent et le surnomment affectueusement «oncle Wolf». Selon Christian Delage (*La Vision nazie de l'His-*

toire, le cinéma documentaire du Troisième Reich, éd. L'Age d'Homme, 1989), «c'est dans l'ambiance de ce cercle ultranationaliste (...) qu'Hitler se découvrit une mission d'ordre spirituel : la régénération de l'Allemagne». Et qu'il affirma aussi, hommage fatal, que le national-socialisme n'avait qu'un unique prédécesseur légitime : Richard Wagner.

Joseph Goebbels, le redoutable propagandiste du régime, Alfred Rosenberg, son idéologue fou, et Albert Speer, l'architecte dévoyé, ont fait le reste. Lors des délirantes manifestations nazies, avec «cathédrales de lumière» et défilés monstres, c'est du Wagner qu'on joue. Les congrès du parti, à Nuremberg, débutent avec l'ouverture de *Rienzi*. Le salut hitlérien lui-même est inspiré de cet opéra où le peuple accueille son héros par des vibrants : «*Rienzi Heil !*» En 1935, le fatidique rassemblement où sont décidées les lois antisémites s'achève sur *La Marche funèbre de Siegfried* (interlude orchestral dans le *Crépuscule des dieux*). Plus incroyable : le 12 avril 1945, alors que 6 000 chars et 2 millions de soldats de l'Armée rouge convergent sur Berlin, l'orchestre philharmonique de la ville donne un ultime concert où il interprète le final du *Crépuscule des dieux* ! Dix-huit jours plus tard, le 1^{er} mai, peu après 21 h 40, c'est aux accents funèbres de *Tannhäuser* qu'on annonce la mort du Führer...

Les nazis utilisent sa musique lors des manifestations grandioses et des défilés du parti

Tout cela semble bien loin aujourd'hui. Richard Wagner garde ses inconditionnels. Il continue d'être joué dans les plus grandes salles de concert du monde. Y compris en Israël, depuis qu'en juillet 2001, le pianiste et chef d'orchestre Daniel Barenboim a brisé le tabou en interprétant un extrait de *Tristan et Isolde* à Jérusalem. Mais le nom de Wagner reste lié à jamais, comme par une chaîne forgée dans les enfers mythologiques, à celui d'un des pires criminels qu'ait connu l'humanité. ■

Plus tard, libéré, Adolf Hitler fréquente assidûment la maison familiale des Wagner, à Bayreuth.

PIERRE ANTILOGUS



DIETRICH ECKART,

En 1919, Adolf Hitler rencontre ce poète à la réputation sulfureuse. C'est à ses côtés qu'il forgera son idéologie antisémite et ultranationaliste.

Ce n'est que la seconde fois qu'Hitler assiste à un meeting du Deutsche Arbeiterpartei (Parti ouvrier allemand), et déjà, il trépigne... A l'automne 1919, le caporal de 31 ans se tient debout dans l'arrière-salle de la brasserie Sternecker, à Munich. Il s'agace des propos du cofondateur du mouvement, Karl Harrer, décidément trop mou, trop terne... Le jeune homme n'ose pas intervenir. Soudain, une voix tonitruante interrompt l'orateur : « Tout le monde se fout de ce que vous racontez ! » Hitler, médusé, se retourne et aperçoit un colosse au regard bleu intense, au crâne chauve, souligné par une épaisse moustache en brosse : Dietrich Eckart. Cette rencontre changera sa vie.

A la fin du discours, Anton Drexler, l'autre leader du mouvement, présente en effet le jeune Autrichien à Eckart, alors célèbre dramaturge. Entre les deux hommes, que plus de vingt ans séparent, le courant passe aussitôt, même si le cadet avoue n'avoir vu aucune pièce du maître, qui ne se vexe pas. Au contraire, Eckart l'invite la semaine suivante dans sa magnifique villa munichoise. Encore balbutiant en politique, Hitler est flatté d'avoir suscité l'intérêt de cet individu hors normes, né à Neumarkt cinquante et un ans plus tôt...

Le parcours d'Eckart est pour le moins chaotique. Orphelin de sa mère dès 10 ans, il décroît son père, notaire, en re-

nonçant à la médecine pour devenir poète et dramaturge. A 27 ans, il perd cette figure paternelle et dilapide la fortune familiale. C'est en 1899 qu'il s'installe à Berlin, espérant y trouver la gloire. Mais ses pièces de théâtre ne rencontrent aucun écho, et il sombre dans la morphine et l'alcool, se retrouvant parfois à coucher dans les parcs de Berlin. La déchéance est sans fin : Eckart, victime de crises de démence, est interné plusieurs fois dans un asile d'aliénés. Son salut ? Il vient de la lecture, en 1911, de la pièce de théâtre *Peer Gynt*, du Norvégien Henrik Ibsen. L'écrivain de 44 ans se reconnaît en ce Faust nordique, lui aussi en proie à ses démons intérieurs. Dès lors, il s'attelle à l'adaptation de l'œuvre, qu'il traduit et réécrit à sa façon. L'année suivante, en 1912, c'est un triomphe. Sa pièce sera jouée plus de 600 fois à Berlin : pour Eckart, le vent est en train de tourner.

Le dramaturge introduit son protégé auprès de ses relations influentes

Porté par le succès, il se rêve dorénavant en grand dramaturge nationaliste : c'est par ses écrits qu'il veut défendre ses idées extrémistes et antisémites. Il rédige ainsi en 1916, pendant la guerre, son second grand succès, *Lorenzaccio*, portrait d'un prince en quête d'un leader, qu'il nomme le « Führer », chargé de ramener l'ordre et la fierté dans son fief. C'est à cette période qu'Eckart devient une figure incontournable des cafés munichoises,

attirant le gratin nationaliste par son érudition et son humour pince-sans-rire. On vient le voir comme on vient au spectacle. En 1918, il cofinance l'achat du périodique antisémite *Auf gut Deutsch* (*En bon allemand*) dans lequel il critique avec rage la mainmise des juifs sur l'économie, la République de Weimar et le Traité de Versailles, tout y injectant son goût pour l'occulte et le paganisme. On y retrouve des plumes comme Alfred Rosenberg, qui appelle à la fondation d'un nouveau christianisme, Ellegaard Ellerbek, le poète du culte solaire, ou encore Ernst Wachler, qui tente de remettre au goût du jour le théâtre germanique en plein air. Nouveau succès : le brûlot tire autour de 30 000 exemplaires dans une Allemagne gagnée peu à peu par les idées völkisch et les mêmes obsessions que celles d'Eckart. Mais il manque encore au pays l'homme qui pourrait porter ces idées au plus haut. Lorsque Eckart rencontre Hitler en 1919, c'est une évidence : il a découvert son « Führer », le leader charismatique dont il dessinait le portrait dans *Lorenzaccio*.

Coll. particulière/Photo 12



LE MENTOR DU FÜHRER

Pour Hitler aussi, la rencontre est une révélation. Selon Timothy W. Ryback, auteur de *Dans la bibliothèque privée d'Hitler* (2010, éd. Livre de Poche), le jeune Autrichien est envoûté par ce nationalisme poussé à l'extrême, très éloigné des idées de ses parents qui étaient plutôt tolérants. En quelques mois, il devient le protégé du dramaturge auprès duquel il gagne en confiance et acquiert la crédibilité qui lui manquait. Surtout, il structure sa pensée, notamment sur l'antisémitisme, qui jusque-là n'était pas, pour lui, une question centrale. Car Eckart est convaincu du «péril» : la destruction des juifs est la seule condition pour mettre fin aux épreuves subies depuis des millénaires par le Volk (peuple).

A ses côtés, Hitler se sent pousser des ailes... et ose tout. Dès janvier 1920, six mois après son adhésion au Deutsche Arbeiterpartei, il écarte ainsi le pâle cofondateur du parti, Karl Harrer, puis rebaptise le mouvement en «Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei» (Parti national-socialiste des travailleurs allemands, désigné sous le sigle NSDAP). Désormais, Eckart en est convaincu, Hit-

ler est «l'homme qui prendra la tête du mouvement». Il entame alors avec son protégé une tournée pour le présenter à ses relations influentes. En bon dramaturge, Eckart va mettre en scène le futur Führer à qui il apprend à subjuguier les foules avec son regard et sa gestuelle. Il devient un maître, une figure paternelle, qui lui fait prendre des cours de diction, lui apprend à rédiger ses discours, et lui offre même son premier trench-coat. «Adolf Hitler est l'avenir de l'Allemagne», répète le poète à ses proches. Pour étendre le rayonnement du NSDAP, il va jusqu'à hypothéquer sa maison afin de racheter le *Völkischer Beobachter* (*L'Observateur populaire*), qui devient l'organe de presse du parti. Le duo fonctionne à merveille. Hitler répète souvent qu'Eckart est «l'étoile polaire du nazisme» et lui commande les paroles de *Deutschland erwache* (*Allemagne, réveille-toi !*), l'hymne du parti.

L'année suivante, le NSDAP est pourtant secoué par des dissensions après la conférence d'Augsbourg où Hitler voit son autorité ébranlée. Son audace et ses colères l'ont jusqu'ici préservé, mais, en

1921, certains soulignent les limites de sa formation politique. Fou de rage, celui-ci quitte le parti. Immédiatement, c'est vers Eckart que les nazis se tournent pour négocier une sortie de crise avec son protégé. Les conditions d'Hitler sont drastiques et mûrement réfléchies avec son mentor. L'Autrichien exige son élection à la présidence du parti avec des pouvoirs dictatoriaux. Eckart le soutient dans le *Völkischer Beobachter* : «Nul ne peut être plus prêt à se sacrifier pour servir notre cause.» Opération réussie : le 22 octobre, le parti est entièrement aux mains d'Hitler. Ce même jour, Eckart lui dédicace pour la première fois un exemplaire de son adaptation théâtrale de *Peer Gynt* : «A mon cher ami», écrit-il, convaincu du destin exceptionnel qui attend l'Autrichien.

Hitler lui dédicacera le second manuscrit de *Mein Kampf*

Incontrôlable, toujours en proie à ses addictions, Eckart est peu à peu écarté de l'action directe du parti. Mais il répète à qui veut l'entendre qu'il n'a pas perdu son influence : «Suivez Hitler. Il dansera, mais c'est moi qui ai écrit la musique.» Très affaibli, il prend pourtant part au désastreux putsch de la brasserie de Munich, le 9 novembre 1923. Emprisonné à la forteresse de Landsberg avec Hitler et d'autres officiels du NSDAP, il est relâché pour raisons de santé et décède d'une attaque cardiaque due à la morphine le 26 décembre 1923. Loin de l'oublier, dans son second manuscrit de *Mein Kampf* (1925), Adolf Hitler achève son livre par cette dédicace : «[...] l'homme qui a consacré sa vie au réveil de son, de notre peuple, par la poésie et par la pensée, et finalement par l'action : Dietrich Eckart.» En 1934, devenu chancelier, le Führer se déplacera à Neumarkt pour inaugurer personnellement un monument à sa mémoire. Même un mégalomane de la trempe d'Hitler devait bien admettre ce qu'il devait à son maître à penser... ■

MAUD GUILLAUMIN, AVEC MARIE SAUMET



L'hommage de l'élève au maître
En vacances à Berchtesgaden (Bavière) dans les années 1930, Hitler et Goering (à sa droite) se recueillent devant la maison où mourut Eckart en 1923.

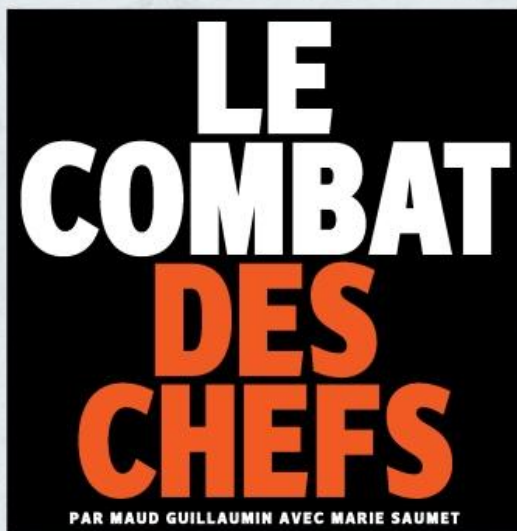
DANS UNE ALLEMAGNE TRAUMATISÉE PAR LA DÉFAITE DE 1918, LES DISCOURS DES EXTRÉMISTES TROUVÈRENT UN ÉCHO SANS PRÉCÉDENT. QUI ÉTAIENT LES CONCURRENTS D'ADOLF HITLER AU SEIN DE LA MOUVANCE NATIONALISTE ? QUELLES FURENT LEURS DIVERGENCES ?

On oublie parfois que le DAP, le parti des travailleurs, qui deviendra le NDSAP, le parti nazi, n'a pas été fondé par Adolf Hitler, mais par Anton Drexler, son premier président. Pour s'imposer, l'Autrichien dut, en bon politicien, défendre

le national-socialisme, évincer des alliés encombrants, manœuvrer pour

des frères Strasser, les tenants de «l'aile gauche» du parti. Face à lui :

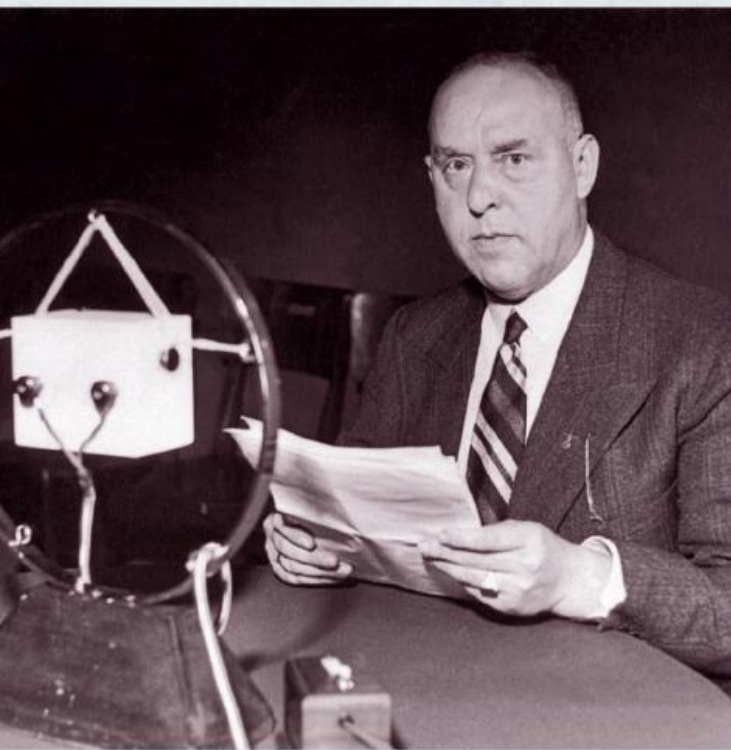
apparaître comme Führer du parti. Mais même parvenu à ses fins, Hitler dut affronter des oppositions, des trahisons, voire des tentatives de renversement, comme l'offensive



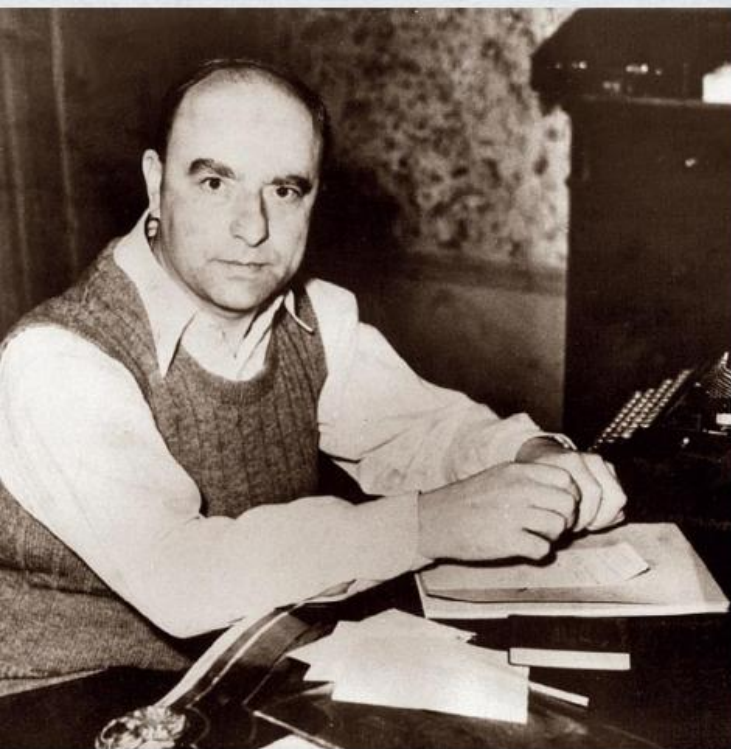
des alliés qui s'avèreront finalement des ennemis, des sympathisants qui deviendront trop encombrants... Portraits de ces tribuns populistes éclipsés un à un par le Führer.



Hitler préside un meeting du NSDAP en 1925, à Munich. A ses côtés (de gauche à droite) : Gregor Strasser, Heinrich Himmler et Julius Streicher.



Imagno/Roger-Vollet



TT News Agency/AGC-Images

En haut, Gregor Strasser (1892-1934), ci-dessus, son frère Otto (1897-1974).

OTTO ET GREGOR STRASSER LES DEUX FRÈRES «ROUGES»

LE MOMENT CLÉ. En 1927, Otto Strasser, directeur d'une maison d'édition berlinoise et membre dirigeant du NSDAP, fait rire les orateurs de son meeting à Nuremberg en avouant ne jamais avoir lu *Mein Kampf*. Pas plus que son frère Gregor, intellectuel et apothicaire. Même s'ils sont des membres éminents du parti nazi, tous deux conservent une distance critique vis-à-vis d'Hitler. Leur idéal ? Teinter le national-socialisme d'une fibre plus sociale, afin de séduire l'électorat ouvrier. Qu'on les traite de «rouges» les offusque à peine...

LA RIVALITÉ. Devenu l'un des leaders du parti, Gregor est chargé par Hitler d'étendre l'influence du NSDAP dans le nord de l'Allemagne au milieu des années 1920. Un travail mené si efficacement que le Führer s'inquiète de son influence grandissante : Strasser est d'ailleurs élu député en décembre 1924. Lorsque huit ans plus tard, les nazis connaissent un échec aux élections, il maintient l'idée d'un gouvernement de coalition avec les conservateurs pour sauver le parti. Mais Hitler refuse tout compromis et l'accuse de trahison. Désavoué, Gregor abandonne la vie politique.

LA CHUTE. Parallèlement, Otto Strasser prend aussi ses distances avec Hitler et fonde en 1930 le Front noir, une ligue nationale-socialiste révolutionnaire. Une organisation concurrente qui se retrouve dans la ligne de mire lorsque Hitler prend le pouvoir en 1933. Pourchassé par la Gestapo, il est traqué en Europe jusqu'à sa fuite au Canada. Quant à son frère Gregor, il n'a pas été exclu du parti mais il pressent le danger. Pour se protéger, il demande à être décoré de l'insigne honorifique du NSDAP. Une dernière volonté accordée début 1934... juste avant d'être assassiné sur ordre d'Hitler lors de la Nuit des longs couteaux, le 30 juin.



L'épée croisée avec un marteau est le symbole du Front noir, la ligue fasciste fondée par Otto Strasser en 1930, qui prône l'alliance des nationalistes et des travailleurs.



Otto Dickel (1880-1944) critiqua le populisme d'Hitler.

OTTO DICKEL L'ORATEUR TROP ÉRUDIT

LE MOMENT CLÉ. Le 12 mai 1921, le Dr Otto Dickel, professeur à l'université d'Augsbourg, fait un triomphe à la brasserie Hofbräuhaus de Munich devant les sympathisants du NSDAP. L'orateur proclame sa vision de la Grande Allemagne. Hitler est à Berlin lorsqu'il apprend la nouvelle. Sur-le-champ, il regagne Munich.

LA RIVALITÉ. Deux mois auparavant, Dickel a fondé à Augsbourg un mouvement fasciste völkisch, la Deutsche Werkgemeinschaft (Communauté de travail populaire). Il a aussi publié un livre à grand succès, *La Résurrection du monde occidental*, où il propose d'instaurer un antisémitisme d'Etat afin de ressusciter la culture européenne. «Des foutaises», déclare Hitler devant les officiels nazis qui militent pour une fusion avec la Werkgemeinschaft. Son idéal est pourtant semblable à celui de Dickel. C'est la stratégie qui diffère : Dickel souhaite orienter le parti vers une politique plus élitiste, moins plébéienne. Pour Hitler, cet intellectuel à la formation politique bien supérieure à la sienne est un danger.

LA CHUTE. De retour à Munich, Hitler trouve Dickel en compagnie des dirigeants nazis. Le professeur critique les 25 articles du programme du parti, élaboré par Hitler. Fou furieux, Hitler menace le NSDAP : c'est lui ou rien. Le coup de force fonctionne et Hitler limoge Dickel en obtenant des pouvoirs dictatoriaux au sein du parti. Dans *Mein Kampf*, quatre ans après cet épisode tumultueux, plusieurs passages font référence au danger de «l'intellectuel imbu de sa propre instruction». Le traumatisme est indélébile : le Dr Dickel et son érudition ont fait trembler le petit caporal.

ANTON DREXLER LE FONDATEUR DÉCHU

LE MOMENT CLÉ. Six mois après la formation du Deutsche Arbeiterpartei (DAP, le parti des travailleurs) qu'il dirige, Anton Drexler découvre, en 1919, lors d'un meeting, un jeune caporal autrichien. Ce dernier impressionne la salle par son habileté oratoire et ridiculise un professeur, obligé de s'enfuir sous les lazis. Pour inciter Hitler à adhérer au DAP, Drexler lui remet un pamphlet qu'il a rédigé : *Mon Eveil politique. Journal d'un travailleur socialiste allemand* (1919).

LA RIVALITÉ. Dans son autobiographie-programme, Drexler décrit son itinéraire d'ancien serrurier des chemins de fer, inapte à servir sous les drapeaux. Il raconte ses années de chômage, son nationalisme, son antisémitisme... Un parcours auquel Hitler s'identifie et qui le pousse à adhérer au DAP (qui deviendra très vite le NSDAP). En 1925, dans *Mein Kampf*, il mêlera, comme Drexler, idéologie et souvenirs, mais ne fera pas du leader du DAP son maître à penser.

LA CHUTE. Grâce à Dietrich Eckart, que Drexler lui a présenté, Hitler prend le parti en main et marginalise son rival. Ce dernier tente pourtant d'élargir le mouvement en fusionnant le NSDAP avec le parti völkisch du nord de l'Allemagne. Hitler refuse, car cette fusion menacerait sa suprématie. Les liens entre les deux hommes sont rompus en 1921, lorsque, sans en avertir Hitler, Drexler invite le leader de la Werkgemeinschaft, Otto Dickel, à Munich lors d'un meeting. Une fois devenu président du parti en 1921, Hitler écartera à jamais celui qui l'a pourtant fait naître en politique. Drexler mourra dans l'anonymat le plus total en 1942.

Anton Drexler (1884-1942) fut à l'origine du parti nazi.



Hulton Archives/Getty Images



Keystone-France/Gamma-Rapho

Ernst Röhm (1887-1934) a été chef des Sturmabteilung (SA).

ERNST RÖHM LE MILITAIRE BRUTAL

LE MOMENT CLÉ. «Et puis un jour, arriva à l'Eisenerne Faust [Poing de fer] un dénommé Adolf Hitler.» Dans ses mémoires, Ernst Röhm se souvient de ce jeune homme déterminé, rencontré au cours de l'été 1919 lors d'une réunion de l'organisation nationale révolutionnaire qu'il a fondée. Röhm, gueule cassée de la Première Guerre mondiale, veut se muer en «soldat politique». Et comme le caporal Hitler, il veut agir vite et fort.

LA RIVALITÉ. Encarté au DAP après avoir suivi Hitler, Röhm soutient son jeune protégé en 1920 lorsque ce dernier fonde le NSDAP et la SA (Sturmabteilung, section d'assaut), le bras armé du parti. Un temps éloigné du Führer, après avoir participé au putsch de Munich, Röhm est rappelé en 1930 par Hitler afin qu'il discipline les SA. En deux ans, Röhm, figure centrale des groupes paramilitaires ultranationalistes, crée une force de 400 000 hommes.

LA CHUTE. «J'aime mieux faire les révolutions que les célébrer.» Loin de se contenter de l'arrivée au pouvoir d'Hitler en 1933, Röhm souhaite une «seconde révolution» nationale-socialiste afin d'écraser la droite conservatrice. Cet homme brutal à la réputation sulfureuse vomit la société bourgeoise. Hitler tente de le calmer en le nommant ministre d'Etat «sans portefeuille». Sans succès. Les proches d'Hitler font alors croire au Führer que le chef de la SA prépare un complot. «C'est le jour le plus noir de ma vie», s'écrit Hitler lors de la Nuit des longs couteaux durant laquelle il court arrêter Ernst Röhm, qui sera abattu par des SS dans une cellule de Munich. Dans la nuit, une centaine de SA seront assassinés.

JULIUS STREICHER L'ÉDITEUR ANTISÉMITES

LE MOMENT CLÉ. Lors du putsch de Munich en 1923, Julius Streicher est aux avant-postes. En moins d'un an, celui qui aurait pu s'affirmer comme un sérieux concurrent d'Hitler a décidé de prêter allégeance au NSDAP et à son Führer. Pendant l'assaut, cet ancien combattant médaillé protège Hitler de son corps. En gage de confiance, ce dernier lui confiera les rênes du parti pendant sa détention jusqu'en 1925.

LA RIVALITÉ. Ancien instituteur, Streicher est obsédé par les juifs et leur supposée influence sur la société allemande. Lorsqu'il rencontre Hitler en 1921, cet orateur-né est à la tête du mouvement d'extrême droite de Franconie, le DSP. Lorsque le parti s'affaiblit, Streicher permet au NSDAP de doubler le nombre de ses militants en adhérant au parti d'Hitler. On comprend pourquoi ce dernier exprime sa gratitude envers Streicher dans *Mein Kampf*. Mais Goebbels et Strasser s'inquiètent de l'influence de cet agitateur ombreux qui a fondé son propre journal, *Der Stürmer* (L'Assaillant), truffé de caricatures antisémites proches de la pornographie...

LA CHUTE. Une fois Hitler chancelier en 1933 et l'idéologie antisémite devenue officielle, Streicher perd de son influence. Lui qui a justifié l'extermination des juifs n'est pas associé aux lois raciales de Nuremberg de 1935, ni au pogrom de la Nuit de cristal, le 9 novembre 1938. Il est jugé pour abus de pouvoir, détournement d'argent, spoliation de l'Etat. Le tribunal suprême nazi, en février 1940, l'assigne à résidence, lui retire son titre de *Gauleiter* et lui interdit de combattre au front. Cela ne l'empêche pas d'être jugé en 1946 devant le tribunal de Nuremberg. Accusé de crimes contre l'humanité, il sera pendu.

Le polémiste J. Streicher (1885-1946) était cadre du NSDAP.



Interfoto/La Collection

**GEO
BOOK**

**PARTEZ À LA DÉCOUVERTE
DE VOTRE PROCHAIN VOYAGE !**

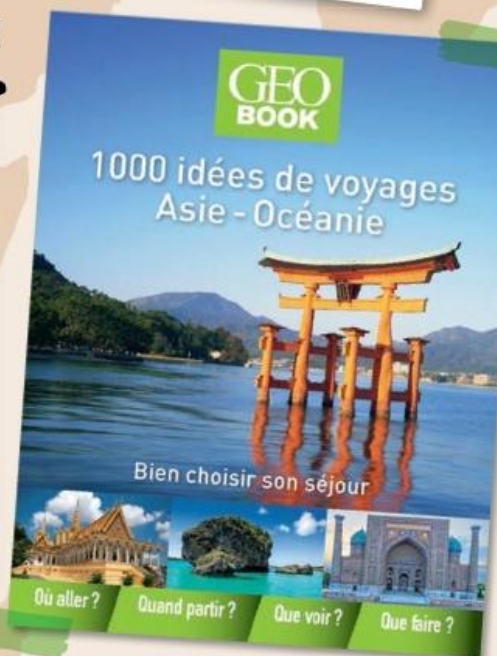
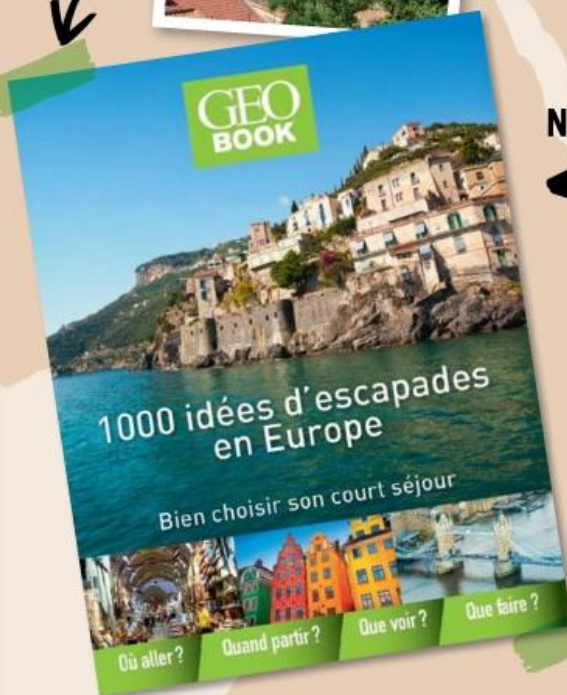
?

**OÙ ALLER ?
QUAND PARTIR ?
QUE VOIR ?
QUE FAIRE ?**

?



NOUVEAUX



Escapades, week-ends, vacances... trouvez des milliers d'idées voyages à travers le monde et choisissez le séjour qui vous ressemble. La collection GEOBOOK, l'outil indispensable pour bien préparer vos vacances !

Publiez vos photos #GEOBOOK

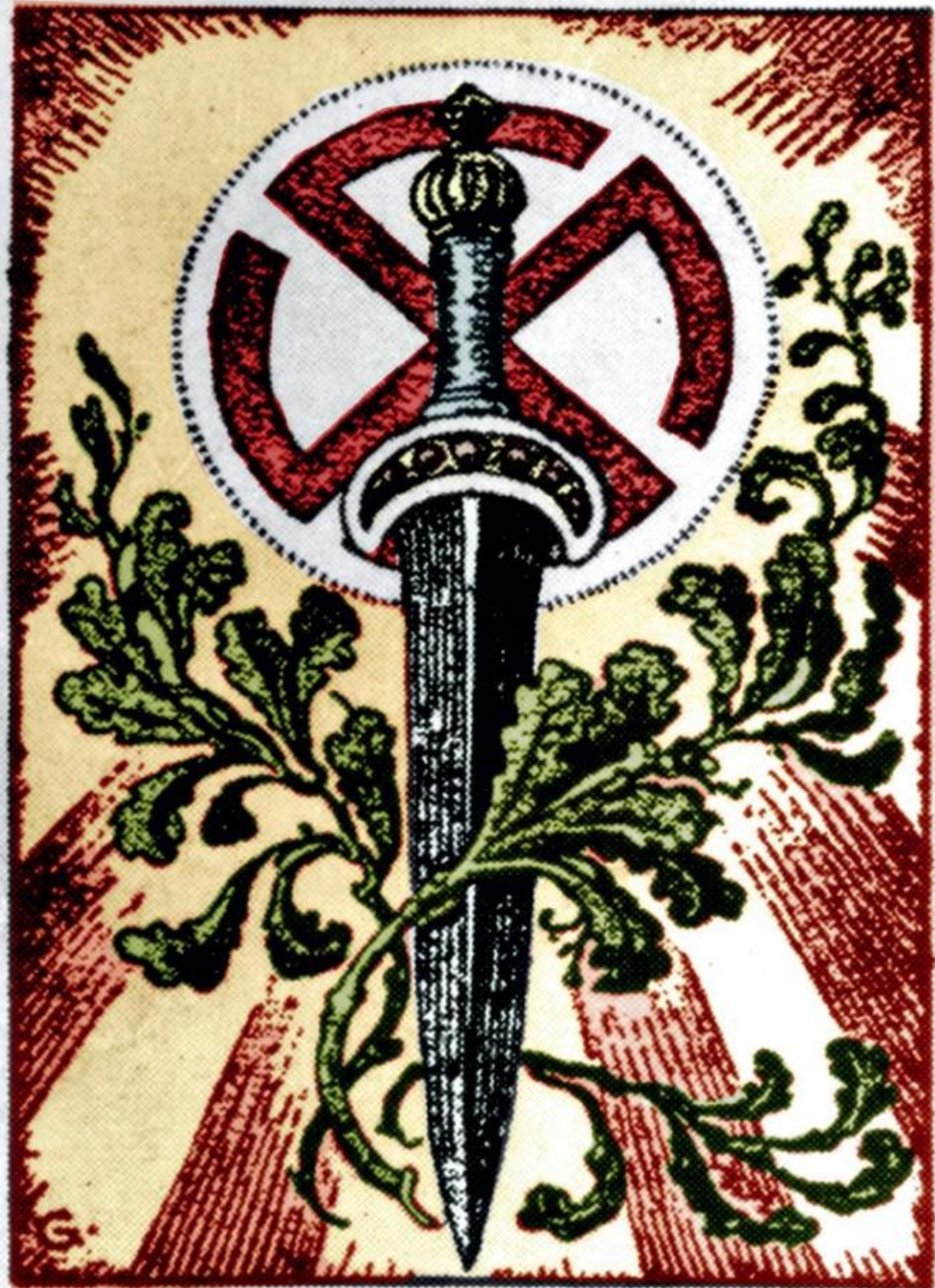
Disponibles en librairie - 22,95€
www.editions-prisma.com



À FAIRE

Participer
au concours photo
sur la page Facebook
des Éditions Prisma.

1 * 9 * 1 * 9



Thule-Gesellschaft

NAZIS ET OCCULTISME

Aux sources d'un fantasme

Magiciens, rituels païens, quête du Saint-Graal...
Les affabulations sur le nazisme et l'ésotérisme
n'ont jamais eu de limites ! Mais la réalité
est plus prosaïque... et plus politique. Enquête.

Et si Adolf Hitler n'était qu'une marionnette manipulée par une société secrète ? Un vulgaire pion dominé par des «magiciens», qui lui dictèrent *Mein Kampf*, et par l'organisation de la SS, véritable matrice des «hommes nouveaux» ? Ces élucubrations peuvent prêter à sourire... Et pourtant : elles furent développées en 1960 dans *Le Matin des magiciens*, un best-seller du journaliste Louis Pauwels et du chimiste Jacques Bergier, qui se vendit à 1 million d'exemplaires. Ce pavé de 500 pages, présenté comme une «introduction au réalisme fantastique», se proposait d'explorer des connaissances secrètes et autres pans cachés de l'Histoire : les vestiges de civilisations extraterrestres, les secrets du manuscrit de la mer Morte, le pouvoir de la télépathie, mais aussi... le nazisme. On y découvrait qu'une organisation tirait les ficelles du III^e Reich, dont le but ultime aurait été de dominer le monde et de

changer l'humanité. Le propos était truffé d'hypothèses, la rigueur historique restant discutable... Mais ce livre à succès contribua à répandre dans l'opinion le fantasme des «racines occultes» du régime nazi. D'autant plus que les auteurs citent le nom de ce cercle mystérieux qui aurait, dans l'ombre, tout décidé : la Société de Thulé. Une entité qui exista réellement, autour de 1919 à Munich, ville où naquit le nazisme. Mais eut-elle l'importance que les deux auteurs se plaisent à imaginer ?

Pour les anciens peuples germaniques, Thulé était un nom mythique. Le terme, issu de l'Antiquité grecque, désignait une île du grand nord (l'Islande ? le Groenland ? les Féroé ?) censée marquer l'extrémité septentrionale du monde et habitée, selon la légende, par le peuple des Hyperboréens. Il réapparut ensuite en Allemagne, notamment au XVIII^e siècle dans des poèmes de Goethe, et fut récupéré autour de 1900 par la foisonnante nébuleuse völkisch, qui mêlait pangermanisme, racisme, anti-

sémitisme, foi en la suprématie aryenne et invocation d'une mythologie germanique préchrétienne. Thulé était pour eux une sorte d'Atlantide du Nord, et ses habitants un peuple supérieur dont les descendants étaient les Aryens. L'une de ces organisations völkisch, le Germanen Orden (l'Ordre des Germains), créa en 1918 une branche à Munich, sous la férule d'un obscur aventurier turco-allemand, Rudolf Gauer, alias Rudolf von Sebottendorf. L'homme baptisa son groupe Société de Thulé, en référence à cette terre nordique d'où descendrait la glorieuse race allemande.

Mais derrière ce nom à l'aura mystique, la Société de Thulé n'avait pas grand-chose d'une organisation occulte... Etablie dans un luxueux hôtel de Munich, elle tenait plutôt du groupe militant d'extrême droite. Et ses membres, qui auraient été environ 200, préféraient tenir des conférences et lutter contre les «rouges» plutôt que de pratiquer des rituels magiques, explique l'historien Stéphane François, auteur du livre *Les Mystères du nazisme : aux sources d'un fantasme contemporain* (éd. PUF, 2015) : «Dans les faits, c'était moins une société secrète ou ésotérique qu'un groupe paramilitaire né dans le chaos de la fin de la Grande Guerre, antirépublicain, antisémite, anticomuniste et plutôt composé d'aristocrates, ●●●

UNE SECTE MYSTIQUE

Les emblèmes de la Société de Thulé, organisation secrète créée en 1919 à Munich. Derrière le poignard, on distingue la croix de Wotan, divinité pré-germanique, qui n'est pas sans rappeler la future croix gammée des nazis.

MARGINAL OU INFLUENT ?
Fasciné par l'étude des runes, l'ancien alphabet germanique, et les vieilles légendes nordiques, le baron Rudolf von Sebottendorf, de son vrai nom Rudolf Glauer (1875-1945), fut le fondateur de la Société de Thulé. Son influence sur l'idéologie nazie reste controversée.



Suddeutsche Zeitung, rue des Archives

... comme il y en avait beaucoup dans l'Allemagne de l'époque. Certains membres avaient certes un attrait pour l'ésotérisme völkisch, il y avait des pratiques païennes comme le salut au jour ou la célébration du solstice d'hiver plutôt que celle de Noël... Mais cela relevait du folklore, et n'avait rien d'exceptionnel dans ce genre de milieu. » A Munich, ce cercle s'illustra surtout par sa lutte violente contre les communistes, qui tentaient alors d'importer en Allemagne la révolution russe. En 1918-1919, la Bavière fut dirigée par une éphé-

mère République des conseils, un gouvernement insurrectionnel de type soviétique. Face à elle, des «corps francs» composés d'anciens combattants de 14-18, souvent d'extrême droite... dont des membres de la Société de Thulé, qui tint une place active dans cette contre-révolution. Fin avril 1919, sept d'entre eux furent même fusillés par les gardes rouges, juste avant que la République des conseils ne s'effondre dans le chaos. Ce fut le début de la fin pour la Société de Thulé qui, dès les années 1920, éclata et sombra dans l'oubli.

Elle y serait restée si Munich n'avait pas été le théâtre, à la même époque, d'un fait majeur dans l'histoire allemande : la fondation en 1919 du DAP, le Parti des travailleurs allemands, dont Hitler fera en

1920 le NSDAP, le parti nazi. Or, la Société de Thulé est liée à l'émergence de ces partis : «Le DAP en est plus ou moins issu, puisque l'un de ses fondateurs, Karl Harrer, était aussi membre de la Société», explique l'historien spécialiste du nazisme Lionel Richard. Plusieurs futurs dignitaires nazis, dont des proches d'Hitler, frayaient avec le groupe d'extrême droite – ou sont soupçonnés de l'avoir fait, car il n'existe pas de liste établie des membres de la Société de Thulé. Parmi eux, le futur gouverneur de Pologne Hans Frank, l'idéologue du nazisme Alfred Rosenberg, l'adjoint de Hitler, Rudolf Hess, et Dietrich Eckart, mentor du futur dictateur.

Les nazis ont récupéré le salut «Sieg Heil !» de la Société de Thulé

Autre signe d'un lien étroit entre les deux entités : le journal *Völkischer Beobachter* (L'Observateur populaire), organe officiel du NSDAP jusqu'en 1945, fut racheté en 1920 à la Société de Thulé, et resta même hébergé pendant un moment dans ses locaux. Enfin, le parti nazi emprunta au groupe völkisch certains éléments de décorum emblématiques. Comme la croix gammée, qui constituait déjà, accompagnée d'un poignard, le symbole de la Société de Thulé. Et aussi le salut «Sieg Heil !» (Salut à la victoire), qui deviendra «Heil Hitler !». «C'est ainsi que se saluaient les membres du groupe quand ils se retrouvaient, souligne Lionel Richard, et il semble que cela leur ait été vraiment spécifique.»

Ce patronage de l'embryon du parti nazi par ce groupuscule d'extrême droite pseudo-mystique fait-il pour autant du nazisme une émanation de ce dernier ? Rudolf von Sebottendorf, le chef de la Société de Thulé, alimenta lui-même cette idée dans son livre paru en 1933, *Bevor Hitler kam* (Avant qu'Hitler n'arrive), où il se pose en précurseur. Mais gare aux raccourcis, prévient l'historien Lionel Richard : «Dans les faits, l'essor du parti nazi n'est en aucun cas dû à la Société de Thulé. Les deux ...»

LA SOCIÉTÉ DE THULÉ CÉLÉBRAIT DES FÊTES PAÏENNES



Thule-Gesellschaft München.



Die Thulegesellschaft erlaubt sich
Seiner Exzellenz
dem Feldherrn
Erich Ludendorff
General der Infanterie

zu seinem sechzigsten Geburtstages die
ehrerbietigsten Glückwünsche zum
Ausdruck zu bringen.

Mit diesen Wünschen verbindet die Thule-
gesellschaft auch den Dank für die
unwandelbare Treue und Ergebenheit für
das geknechtete Deutsche Vaterland.

Mit Deutschem Heil

München 9. April 1925

Die Thulegesellschaft
J. D.

Franz Karl Friedrich Schenkling

F. J. Schenkling

DES MEMBRES ÉMINENTS

En photo ci-contre,
le diplôme de
félicitations attri-
bué au baron Erich
Ludendorff à
l'occasion de ses
60 ans, le 9 avril
1925, par la Société
de Thulé. Outre
l'ancien général en
chef des armées
allemandes durant
la Première Guerre
mondiale, l'orga-
nisation aurait
compté parmi ses
membres de futurs
dignitaires du
III^e Reich comme
Hermann Goering,
Rudolf Hess ou
Alfred Rosenberg.

... ont simplement en commun un même creuset, ce terreau de lutte contre-révolutionnaire, antisémite et antidémocratique des années 1918-1921.» Stéphane François nuance lui aussi les liens entre les deux entités, et met en garde contre les similitudes trompeuses, comme la croix gammée : «Avant que la Société de Thulé ne l'utilise, ce symbole était déjà répandu depuis les années 1870 dans les milieux nationalistes et ésotériques, où croix gammée et race aryenne étaient fréquemment associées.»

Enfin, reste la question d'Hitler lui-même. Le caporal, alors âgé de 30 ans, se trouvait bien à l'époque à Munich où il découvrait sa vocation politique, et connut certains membres de la Société de

Thulé, mais rien n'indique qu'il fréquentât cette dernière. «Et s'il le fit, il est probable qu'elle n'ait eu pour lui qu'une importance anecdotique, écrit Stéphane François dans *Les Mystères du nazisme*. En outre, si la Société de Thulé n'avait pas existé, Hitler se serait sûrement acoquiné avec d'autres structures ou militants de la mouvance nationaliste munichoise, et le cours de l'Histoire n'en aurait pas été changé.» Autrement dit : la Société de Thulé fut loin d'être la matrice indispensable du nazisme, comme l'avancent certaines théories largement fantasmées. Celles-ci ne retiennent du groupe munichois que le vernis mystique et occulte. En extrapolant, elles font du nazisme un mouvement ésotérique

contrôlé par des «initiés» – c'est en tout cas la thèse développée en 1960 dans *Le Matin des magiciens*. Or cette idée de l'occultisme nazi est très exagérée.

Rudolf Hess lui-même était féru d'astrologie et d'homéopathie

Il existait certes en Allemagne un ésotérisme d'extrême droite, autour de doctrines exotiques comme l'ariosophie, l'armanisme ou la théozoologie, et d'éléments récurrents comme la pensée völkisch, le paganisme nordique, la foi en une race germanique supérieure et ancestrale menacée par les juifs. Ces croyances firent partie du terreau qui mena au nazisme, et certains des dirigeants du III^e Reich en étaient imprégnés, notamment Rudolf Hess, adepte

UNE ÎLE CHIMÉRIQUE
La Société de Thulé tire son nom d'une île mythique, évoquée dans les légendes nordiques qui la situaient aux confins du monde scandinave. Certains nationalistes du XIX^e siècle affirmèrent que cette terre magique aurait été le berceau d'une civilisation germanique avancée mais depuis disparue.





DÉMONS ET MERVEILLES
L'île de Thulé (parfois orthographiée Tile) aurait été peuplée de créatures fabuleuses comme le monstre Argus, mi-poisson mi-sanglier, représenté ici sur une gravure du XVI^e siècle.

HITLER DÉNONÇA AVEC FERMETÉ **CES LUBIES** **ÉSOTÉRIQUES** ET DÉLIRANTES

d'occultisme, d'astrologie et de médecines douces, ou Heinrich Himmler, passionné par l'Antiquité germano-scandinave. Ce dernier, chef de la SS, appliqua ses lubies à la milice nazie, en utilisant des runes, l'ancien alphabet germanique, pour dessiner son symbole (le double sig, que l'on prend pour un double S), ou en enterrant les SS selon des rituels païens. «Mais cela restait du bricolage, nuance Stéphane François. Dans le fond, la SS n'avait rien d'une société ésotérique.» Surtout, ajoute l'historien, «les autres dignitaires nazis, comme Goebbels, Goering ou Speer, se moquaient des obsessions de Himmler, auxquelles ils n'adhéraient pas du tout».

Hitler lui-même, s'il semble avoir eu un certain intérêt pour les idées mystiques et occultes, n'en fit pas pour autant une ligne politique, et n'hésitait pas à dénoncer violemment les lubies völkisch. «Il y eut bien sûr des aspects ésotériques dans le nazisme, résume Stéphane François. Mais le NSDAP était surtout un parti de juristes, d'universitaires, de médecins, d'archéologues... et non d'individus folkloriques irration-

nels. Il ne faut pas retenir uniquement la passion de Rudolf Hess pour l'homéopathie !»

Il n'empêche : les fantasmes autour de la Société de Thulé et de l'ésotérisme nazi, avec leur parfum de soufre et de secret, connurent après 1945 un succès public indéniable. *Le Matin des magiciens* ouvrit la voie à de nombreux autres livres scientifiquement douteux, dans des collections «spéciales mystères» prisées du public à l'époque, comme *Les Enigmes de l'univers* de l'éditeur Robert Laffont. «Le moindre livre sur le thème des aspects ésotériques du nazisme publié par un inconnu dans la décennie 1970 tirait au minimum à 50 000 exemplaires», écrit Stéphane François.

Certains écrivains font oublier l'horreur au profit du mystère

Le thème se diffusa aussi dans la culture populaire : jusqu'à aujourd'hui, de nombreux films, BD, jeux vidéo et jeux de rôle mettent en scène des nazis organisés en sociétés secrètes, dotés de pouvoirs occultes, lancés à la recherche d'objets mystiques... L'exemple le plus célèbre est ce-

lui de la saga *Indiana Jones*, dont deux épisodes (*Les Aventuriers de l'Arche perdue* et *La Dernière Croisade*) mettent en scène des SS obsédés par les vertus magiques de l'Arche d'alliance et du Graal.

Une partie de cette abondante production littéraire sur les «secrets» nazis a été utilisée à des fins politiques. Les thèmes du paganisme de la SS, des intentions occultes de la Société de Thulé, de la lutte secrète entre les Aryens et les juifs, ont été ainsi repris après-guerre par des auteurs d'extrême droite, déroulant des thèses farfelues. On y trouve des personnages sulfureux comme la Franco-Grecque Savitri Devi (qui rapprocha nazisme et hindouisme), le diplomate chilien Miguel Serano (qui prétendait que les Aryens étaient d'origine extraterrestre), l'Allemand Jan van Helting (qui mêle conspirationnisme, pensée völkisch et New Age), mais aussi d'anciens SS français comme Saint-Loup et Robert Dun, ou le militant identitaire Jean Mabire, auteur d'un des rares livres en français sur la Société de Thulé (*Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens*, publié en 1978). «Pour faire simple, sa thèse est que le mystère de la Société de Thulé est la préservation du sang aryen, programme qui sera appliqué par le régime nazi», explique Stéphane François.

Le fond commun de tous ces auteurs, par-delà leurs différences ? Une certaine volonté de réhabiliter Hitler et le régime nazi en leur donnant une dimension magique et en les inscrivant dans une histoire secrète qui dépasse largement le cadre du III^e Reich. «Globalement, toute cette littérature sur la Société de Thulé et l'occultisme nazi est quelque part une tentative, volontaire ou non, de minimiser le nazisme, en le plaçant dans une autre dimension, en le situant au niveau de l'incompréhensible», conclut Stéphane François. Comme si transformer les nazis en mages ou en sorciers en faisait des êtres à part et surnaturels. Et nous interdisait ainsi de les juger. ■

VOLKER SAUX

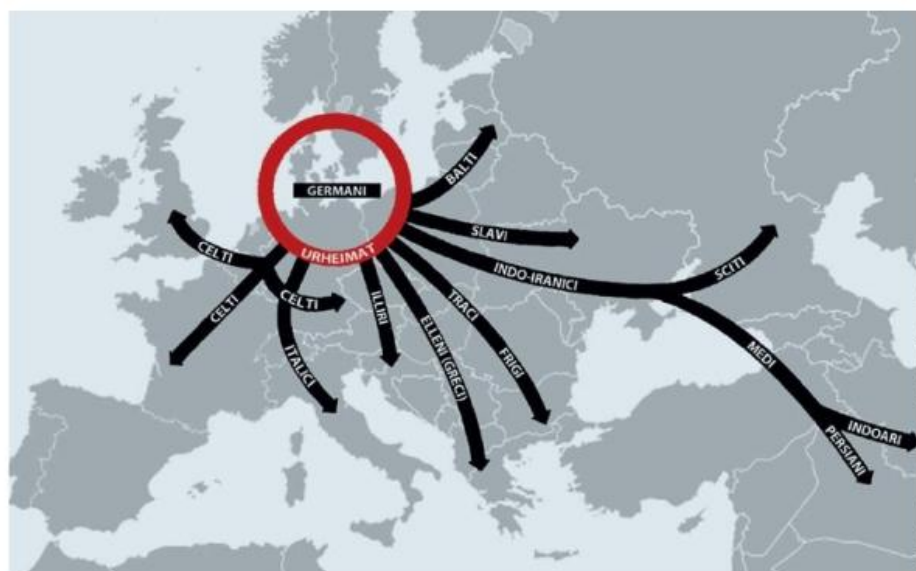


Quand les savants du Reich voulaient RÉÉCRIRE LE PASSÉ

Dès les années 1920, des scientifiques s'acharnèrent à prouver la supériorité de la «race aryenne». En faisant des Germains la souche des autres peuples européens.

Des spécialistes embrigadés

A gauche : lors d'une conférence en 1935, l'archéologue SS Alexander Langsdorff exhibe une poterie datant du néolithique (9 000 à 3 300 ans avant J.-C.). A droite, une carte établie à partir des travaux du linguiste nazi Gustaf Kossinna, réalisés dans les années 1920. Ceux-ci visaient à localiser le berceau originel de la race aryenne et le rayonnement de ses descendants, celtes, grecs, baltes, etc.



Blank_Map_Europe_123 ; Jennifer 1982 / Wikimedia Commons

L'avenir, dans l'esprit des dignitaires du III^e Reich, devait appartenir sans partage au peuple aryen. Pour cela, il ne suffisait pas d'éradiquer du continent les ethnies dites «inférieures», il fallait également en nettoyer le passé. C'est le sens du discours prononcé en 1935 par Alfred Rosenberg en ouverture du congrès de la Société nordique. Dans son style habituel, ampoulé et emphatique, l'idéologue du parti nazi martela que «la vieille doctrine selon laquelle [...] les peuples d'Europe étaient originaires de l'Asie, et qu'en conséquence la patrie spirituelle et corporelle de l'Europe se trouvait à l'est, s'est révélée fausse.» L'obsession des nazis était de prouver scientifiquement le rayonnement des peuples ancestraux d'origine aryenne, et d'écrire ainsi l'histoire de l'Europe dont rêvait Hitler. Une histoire qui démontrerait que les étapes fondamentales de la civilisation (agriculture, domestication du cheval, métallurgie du bronze ou écriture) n'étaient pas issues des peuples du Proche-Orient mais bien de la race germanique. Et Rosenberg de conclure : «La migration des peuples du Nord, qui jadis ont créé les cultures de l'Inde, de l'Iran, de la Grèce et de Rome, est aujourd'hui démontrée.» Avec un zèle admirable, les archéologues, philologues et anthropologues du Führer s'attelèrent à cette mission incroyable : inverser le sens de l'histoire du monde.

L'arrivée d'Hitler au pouvoir fut pour ces scientifiques une période radieuse. Jamais, ils n'avaient eu autant de moyens financiers. En Rhénanie, par exemple, les crédits furent multipliés par dix. Jamais non plus, ils ne bénéficièrent d'autant de postes universitaires : on comptait, en Allemagne, sept chaires d'archéologie non classique en 1933. Il y en eut quinze en 1936 et vingt-cinq en 1942. Ces largesses du régime expliquent sans doute le ralliement de nombreux archéologues au NSDAP. 86 % adhèrent au parti national-socialiste, ce qui en fit l'une des professions les plus nazifiées du Reich. Et pour certains, la compromission dépassa largement les bornes du simple carriérisme : Her-

bert Jankuhn, spécialiste internationalement reconnu des Vikings, devint en 1936 membre de l'état-major personnel d'Heinrich Himmler, le chef suprême de la SS, et, parallèlement à ses recherches sur le terrain, officier du renseignement. Gustav Riek, archéologue de l'université de Tübingen, fut chargé durant la guerre, avec le grade de capitaine dans la SS, de la «rééducation politique des détenus» dans le camp de concentration de Hinzert, à une trentaine de kilomètres de la frontière entre l'Allemagne et le Luxembourg.

La quasi-totalité de la profession accepta d'apporter une légitimité scientifique à la monstrueuse entreprise d'épuration raciale perpétrée par les nazis. En Allemagne d'abord. Ils engagèrent des fouilles sur des lieux considérés comme primordiaux pour la connaissance de l'identité germanique préchrétienne. Ainsi, le site d'époque viking d'Haithabu, dans le nord du pays, fut-il minutieusement exploré en 1933 par Herbert Jankuhn. De même, le grand tumulus funéraire princier de l'âge du fer du Hohmichele, dans le land de Bade-Wurtemberg, fut inspecté en 1937 et en 1938 par Gustav Riek. Entre 1935 et 1937, le *Schlossberg* (terme allemand qui désigne une montagne sur laquelle a été bâtie une forteresse) d'Alt Christburg, en Prusse-Orientale, livra des symboles germaniques, svastikas et runes, pour la plus grande joie d'Himmler, fasciné plus que tout autre officiel du III^e Reich par le paganisme nordique et autre culte à Odin. Quant au site d'Externsteine, dans la forêt de Teutoburg en Basse-Saxe, il fut l'objet de recherches en 1934 avant d'être érigé en lieu mythique de l'Allemagne nouvelle. En l'an 9 après J.-C., les Germains y avaient mis en déroute les légions romaines.

Le linguiste Gustaf Kossinna prétendait retrouver les descendants de peuples «indo-germaniques»

L'ensemble de ces investigations – en Allemagne comme ailleurs en Europe – furent menées sous la houlette de deux structures officielles et concurrentes : l'Amt Rosenberg (le Bureau Rosenberg) créé par Alfred Rosenberg en 1934, et l'Ahnenerbe (l'Héritage ancestral) fondé par Himmler l'année suivante. Ces deux services n'étaient pas de simples émanations de l'Etat nazi mais des armes au service d'une idéologie bien précise. Qu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre de ces organisations, les archéologues étaient, en effet, pétris des mêmes ●●●

EXPÉDITION

UNE ÉTRANGE MISSION... JUSQU'AU TIBET

Avril 1938. Une expédition allemande se met en route pour le Tibet. Pour obtenir l'agrément de l'Ahnenerbe (l'Héritage ancestral), la société d'archéologie dirigée par le Reichsführer Himmler, les cinq membres de l'équipe ont dû accepter de s'enrôler dans la SS. En revanche, le chef de l'expédition, le zoologue Ernst Schäfer, a refusé d'incorporer à son équipe Edmund Kiss, un proche du maître de la SS avec lequel il partageait le goût des «sciences occultes». En janvier 1939, après des semaines de marche par des températures descendant jusqu'à moins 25 °C, les scientifiques allemands entrent dans Lhassa. Le 23 janvier, ils sont

au palais du Potala, la résidence des dalaï-lamas. Deux mois durant, ils filment et photographient sans relâche. Ils mesurent les crânes, les bras et les jambes de centaines d'hommes, femmes et enfants. Ils collectent des graines, des insectes et compilent de multiples informations. Ils rencontrent Réting Rinpoché, le régent du Tibet. En mars 1939, les cinq SS repartent vers l'Alle-

Le film du périple
Ces images sont extraites du documentaire *Tibet secret* que Ernst Schäfer réalisa lors de son voyage en 1938-1939.

magne, porteur d'une lettre pour «sa majesté le Führer» et de milliers de données scientifiques. Himmler en personne les accueille pour leur retour sur le sol allemand, le 4 août 1939.

Ce voyage devait ensuite nourrir de nombreux fantasmes : pour certains, le but réel de la mission était stratégique. Les savants auraient été en réalité chargés d'étudier la possibilité de transformer le Tibet en base arrière pour attaquer les Indes britanniques. Un autre objectif secret aurait consisté à vérifier la thèse raciale d'Himmler selon laquelle un groupe d'Aryens de sang pur vivait sur le toit du monde. Ces hypothèses, popularisées en 1960 par Louis Pauwels et Jacques Bergier dans leur livre à succès *Le Matin des magiciens*, ont été écartées, depuis, par les historiens.

Ainsi, Isrun Engelhardt, tibétologue de l'université de Bonn, a étudié en 2003 l'expédition Schäfer, utilisant comme sources principales le volumineux journal de Schäfer, les fichiers de l'Ahnenerbe, ainsi que des documents tibétains et des rapports britanniques. Son verdict est sans appel : le but de la délégation n'était ni ésotérique ni politique mais scientifique. Et la «mystérieuse» lettre du chef spirituel des Tibétains à Hitler n'était qu'un courrier de politesse ne contenant aucun secret. **J.-J.A.**



Photos (2) : Süddeutsche Zeitung/Rue des Archives

●●● doctrines pangermanistes du XIX^e siècle, synthétisées au début du XX^e siècle par les écrits de Gustaf Kossinna. Décédé en 1931, ce linguiste prétendait pouvoir reconstituer les territoires occupés par les peuples préhistoriques «indo-germaniques», à partir de leurs descendants, lesquels auraient hérité non seulement des caractères physiques de leurs ancêtres, mais aussi des éléments les plus durables de leur culture primitive originelle. Selon lui, le berceau du peuple primordial indo-germanique se situait dans le nord de l'Allemagne et au Danemark. De là, il aurait ensuite essaimé dans toute l'Europe, donnant naissance à des populations comme les Germains, les Celtes, les Baltes... Une thèse fumeuse motivée par des visées racistes, explique Laurent Olivier, conservateur au Musée d'archéologie de Saint-Germain-en-Laye et auteur de *Nos ancêtres les Germains. Les archéologues au service du nazisme* (éd. Tallandier, 2012). Ainsi, suivant le concept de Gustaf Kossinna, «certains de ces peuples centraux, résistants aux invasions, seraient restés "purs" de tout amalgame avec les autres cultures des "races inférieures"».

En juin 1940, l'effondrement éclair de la France fut une aubaine pour les archéologies nazis

Reprenant les théories de Kossinna à leur compte, les émissaires de Rosenberg et d'Himmler se déployèrent donc partout où ils pensaient pouvoir exhumer les traces des vagues de la colonisation «indo-germanique». En 1936, ils débarquaient à Olympie, persuadés que les Grecs sont leurs lointains ancêtres. En 1938, ils exploraient le Tibet (voir encadré) en quête des signes de la présence originelle de la «race des seigneurs». C'est évidemment en priorité, en Scandinavie qu'ils concentrèrent leurs efforts. Spécialiste des religions et des symboles et directeur de l'Ahnenerbe jusqu'en 1937 (sa quête obsessionnelle de l'Atlantide avait fini par irriter Himmler), Herman Wirth se rendit ainsi en Suède en 1935 et 1936 pour étudier les gravures rupestres de la préhistoire scandinave.

En juin 1940, l'effondrement éclair de la France fut une aubaine pour les archéologues nazis. Dans les semaines qui suivirent la débâcle, ils foncèrent sur la zone occupée, bien décidés à démontrer que, depuis la préhistoire, la France avait été, elle ●●●

La quête des origines aryennes

En 1941, des ouvriers français et allemands posent devant une tombe mérovingienne à Ennery (Moselle).



Musée de la Cour d'Or-Metz Métropole



COLLABORATION

THOMASSET, L'ARCHÉOLOGUE FRANÇAIS QUI VOULAIT RATTACHER LA BOURGOGNE AU REICH

En ce mois de juillet 1942, Jean-Jacques Thomasset (1885-1973) est invité à donner une conférence à Berlin. Une consécration pour ce préhistorien français qui admire Hitler depuis l'entre-deux-guerres. Devant une assemblée savante, avec à sa tête Herbert Jankuhn, archéologue et officier d'état-major de Himmler, Thomasset expose la thèse qu'il défend depuis des années. La Bourgogne, prétend-il, constitue «l'avant-poste le plus éloigné des tribus germaniques». L'archéologue, qui au sortir de la Grande Guerre a fouillé le site néolithique de Chassey (Côte d'Or) et de la Roche de Solutré (Saône-et-Loire), martèle depuis des années que la Bourgogne et l'Allemagne ont une identité commune, et réclame le rattachement de sa région au Reich. En 1936, à Berlin et Munich, il a souligné les liens «ancestraux» unissant les deux territoires. En 1938, alors que son ouvrage *Les Pages bourguignonnes* venait d'être traduit en allemand, Thomasset participa au congrès du parti national-socialiste à Nuremberg. Son aura auprès des intellectuels nazis ne cessa de croître.

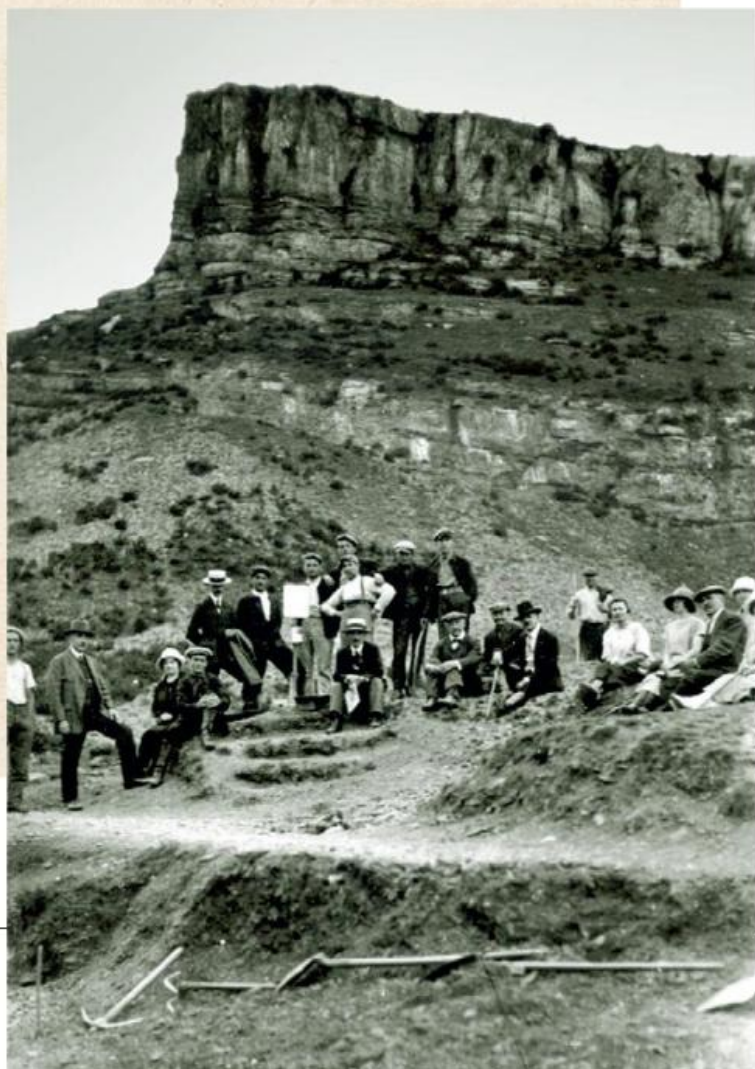
«Thomasset est l'un des rares archéologues français à avoir saisi le sens du pangermanisme völkisch [mouvement nationa-

liste allemand fondé sur la lutte raciale] et à l'avoir assimilé», estime Laurent Olivier dans son livre *Nos ancêtres les Germains : les archéologues au service du nazisme* (éd. Tallandier, 2012).

Des Germains à Solutré ?

Le site bourguignon (ici, en 1924) a été exploité par les savants nazis.

Pourtant, son voyage à Berlin en 1942 marque une relative rupture. L'annexion de la Bourgogne n'est pas au programme. Pas de quoi décourager Thomasset qui fonde, quelque temps plus tard, L'Action bourguignonne, une officine de renseignement à la solde des SS. A la Libération, le chantre de la Bourgogne germanique sera arrêté, jugé et condamné à cinq ans de prison. J.-J. A.



Musée de Préhistoire de Solutré

●●● aussi, en partie peuplée par des populations d'origine «indo-germanique». Ces préhistoriens n'avaient d'ailleurs pas attendu la ruée triomphale de la Wehrmacht sur l'Hexagone pour visiter son lointain passé. C'est le cas, en 1928, de l'éminent universitaire Hans Reinerth qui effectua plusieurs missions au mont Saint-Odile, dans le Bas-Rhin. En 1933, Herman Wirth travailla sur les motifs symboliques représentés sur les objets préhistoriques découverts en France, en particulier les svastikas. En 1937, l'historien Franz Petri publia un travail sur les origines germaniques de la Wallonie et du nord de la France. Pour lui, aucun doute : les peuples germaniques avaient occupé une zone délimitée par le cours inférieur de la Seine et le coude de la Loire.

Pour Werner Hüll, les motifs des mégalithes bretons s'apparentaient aux gravures rupestres scandinaves

A partir de 1940, les chercheurs du Reich disposèrent à Paris d'un Bureau préhistoire et archéologie créé auprès du haut commandement militaire. Il était chargé de recenser l'ensemble des témoignages de la présence «indo-germanique» dans le pays. En Lorraine, les chercheurs de l'Ahnenerbe fouillèrent, de juillet à octobre 1941, la nécropole mérovingienne d'Ennery, à une douzaine de kilomètres au nord de Metz. Pour les SS, les résultats de ces travaux démontraient formellement que des Germains avaient colonisé ces territoires après l'effondrement de l'Empire romain. En Alsace, au mont Saint-Odile, un mur de blocs de grès long d'une dizaine de kilomètres, leur fit dire, en 1942 et 1943, qu'il s'agissait soit d'une fortification germanique ancestrale, soit d'un sanctuaire germanique de la préhistoire.

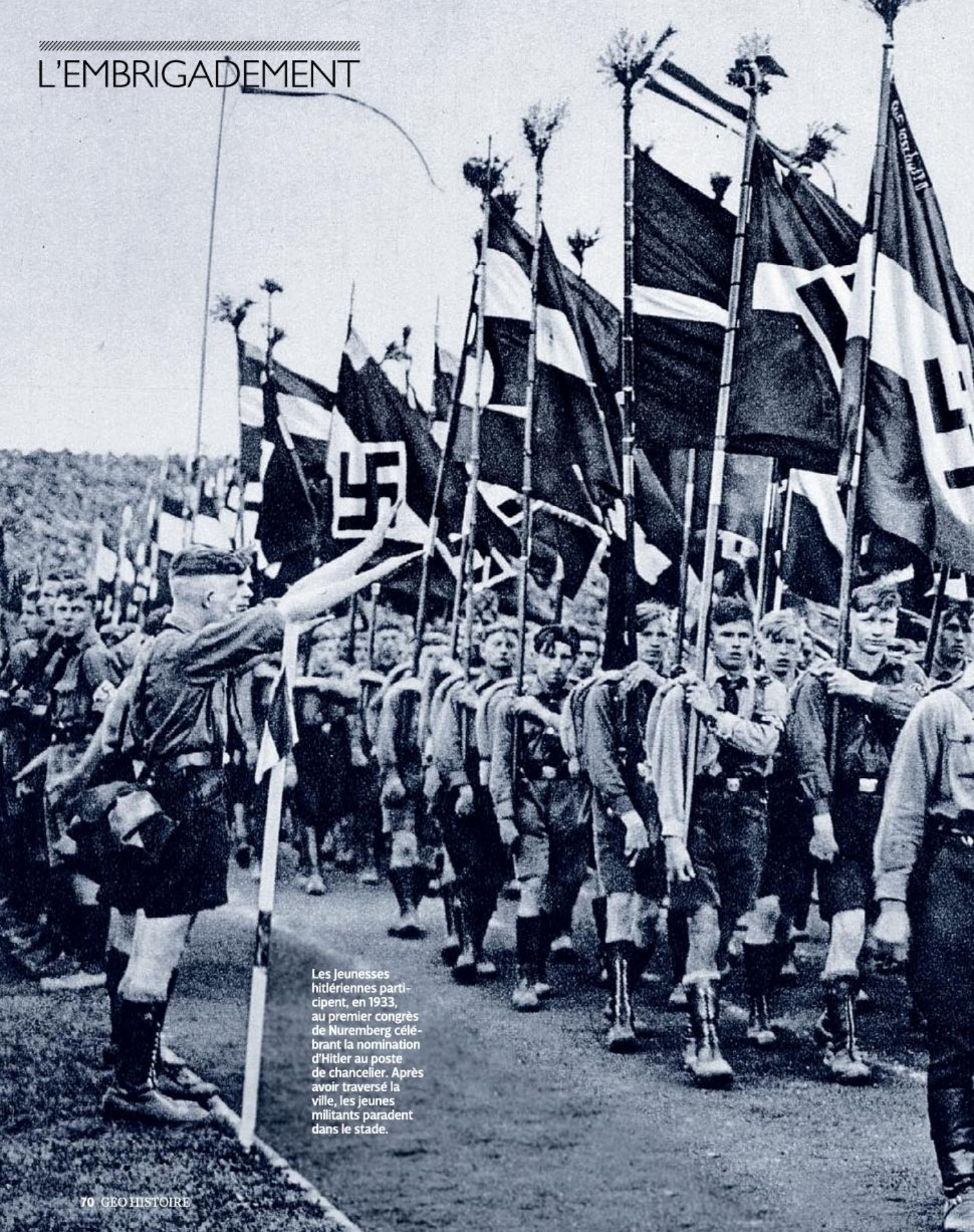
Toutes ces découvertes s'accompagnaient parfois de vastes opérations de propagande. Outre les publications scientifiques ou grand public, des expositions furent organisées. De juin à août 1942, à Strasbourg, l'une d'elles intitulée «*Deutsche Grösse*» («La grandeur allemande») draina quelque 110 000 visiteurs. Le catalogue de l'événement était on ne peut plus clair : «Quand se dissipent les brouillards des temps préhistoriques et que la lumière de l'Histoire éclaire l'Alsace, des Germains occupent et colonisent déjà les villes qui deviendront plus tard Mulhouse, Colmar, Strasbourg...» Ce qui justifiait aux yeux des nazis le rattachement de la région Alsace-Lorraine au Reich. La Bretagne

et ses sites mégalithiques mobilisèrent aussi les savants allemands. Avant la guerre, ils s'étaient rendus devant les alignements de Carnac (Morbihan) et auprès des tertres funéraires qu'ils considéraient comme contemporains des monuments de même type présents en Allemagne. En 1941 et 1942, Werner Hüll, grand promoteur de l'archéologie raciale, chercha à apparenter les motifs gravés sur les mégalithes bretons avec les gravures rupestres scandinaves. Selon lui, la similitude était suffisante pour affirmer qu'il y avait là une origine «indo-germanique» commune. Afin de mener à bien ce chantier auquel participa le conservateur français du musée de Carnac, Maurice Jacq, des floppées d'enfants bretons furent réquisitionnées dans les campagnes. Dans le même temps, les nazis répandirent leurs fables dans la population locale. Pour cela, ils instrumentalisèrent des groupes nationalistes bretons, noyautés par la Société allemande d'études celtes. Cette société «savante», peuplée de SS, manipulait depuis 1936 les séparatistes bretons, flattant leurs idéaux de patrie indépendante.

Que se passa-t-il pour tous ces archéologues allemands inféodés aux services du III^e Reich à la fin de la guerre ? Rien de dommageable pour la plupart. Après la défaite en 1945, la majorité d'entre eux passèrent, sans encombre, entre les mailles du filet de la dénazification. Ils prétendirent avoir été enrôlés de force. On les jugea simples «suivistes» ou on les déclara «excusés» et ils purent récupérer leur poste dans les universités, les musées ou sur les sites de fouilles. Herbert Jankuhn, le spécialiste des Vikings, engagé volontaire dans les blindés des Waffen-SS sur le front Est où ces unités menèrent une impitoyable «guerre raciale», put reprendre en 1948 ses fouilles sur le site d'Haithabu. Gustav Riek réintégra, en 1956, son poste à l'université de Tübingen. En 1941, il avait pourtant participé à l'élimination d'un groupe de 40 à 70 communistes au camp de Hinzert. Arrêté en mars 1946, l'universitaire Hans Reinerth, qui avait notamment travaillé en Alsace, retrouva deux ans plus tard, en 1948, son poste de directeur du musée des Palafittes d'Unteruhldingen, sur la rive nord-ouest du lac de Constance. Manipulateurs de la mémoire, les archéologues d'Hitler ne connurent d'autre châtimement que celui que leur infligea l'Histoire qu'ils avaient outragée : leurs travaux tombèrent dans l'oubli. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI

L'EMBRIGADEMENT



Les Jeunesses hitlériennes participent, en 1933, au premier congrès de Nuremberg célébrant la nomination d'Hitler au poste de chancelier. Après avoir traversé la ville, les jeunes militants parquent dans le stade.



COMMENT ILS ONT FORMATÉ LA JEUNESSE

Pour asseoir leur «Reich de mille ans», les nazis ont sélectionné et mis au pas des millions d'enfants.

Un tri impitoyable pour ceux qui ne répondaient pas à leurs critères.





DANS LES CRÈCHES DU REICH, DES PUÉRICULTRICES COUVENT LA FUTURE ÉLITE

Ces chères têtes blondes sont nées pour la plupart d'officiers SS et de femmes choisies pour leurs «caractéristiques physiques aryennes». Elevés dans les pouponnières nazies, ces bébés ne connaîtront jamais, même après la guerre, leurs vrais parents.



DÉBUT 1940, DES MILLIERS D'ENFANTS SONT ENLEVÉS DANS LES PAYS VAINCUS

Ce médecin SS effectue sa sélection parmi des adolescents en Pologne, après l'invasion du pays en 1939. Ceux qui répondent aux critères sont envoyés dans des centres d'éducation en Allemagne.



Ulfstein Bild/ANG-Images

Quand l'être humain est considéré comme du bétail : cette jeune Polonaise, qui passe des tests de sélection raciale en septembre 1943, perdra son identité pour devenir le numéro 356.



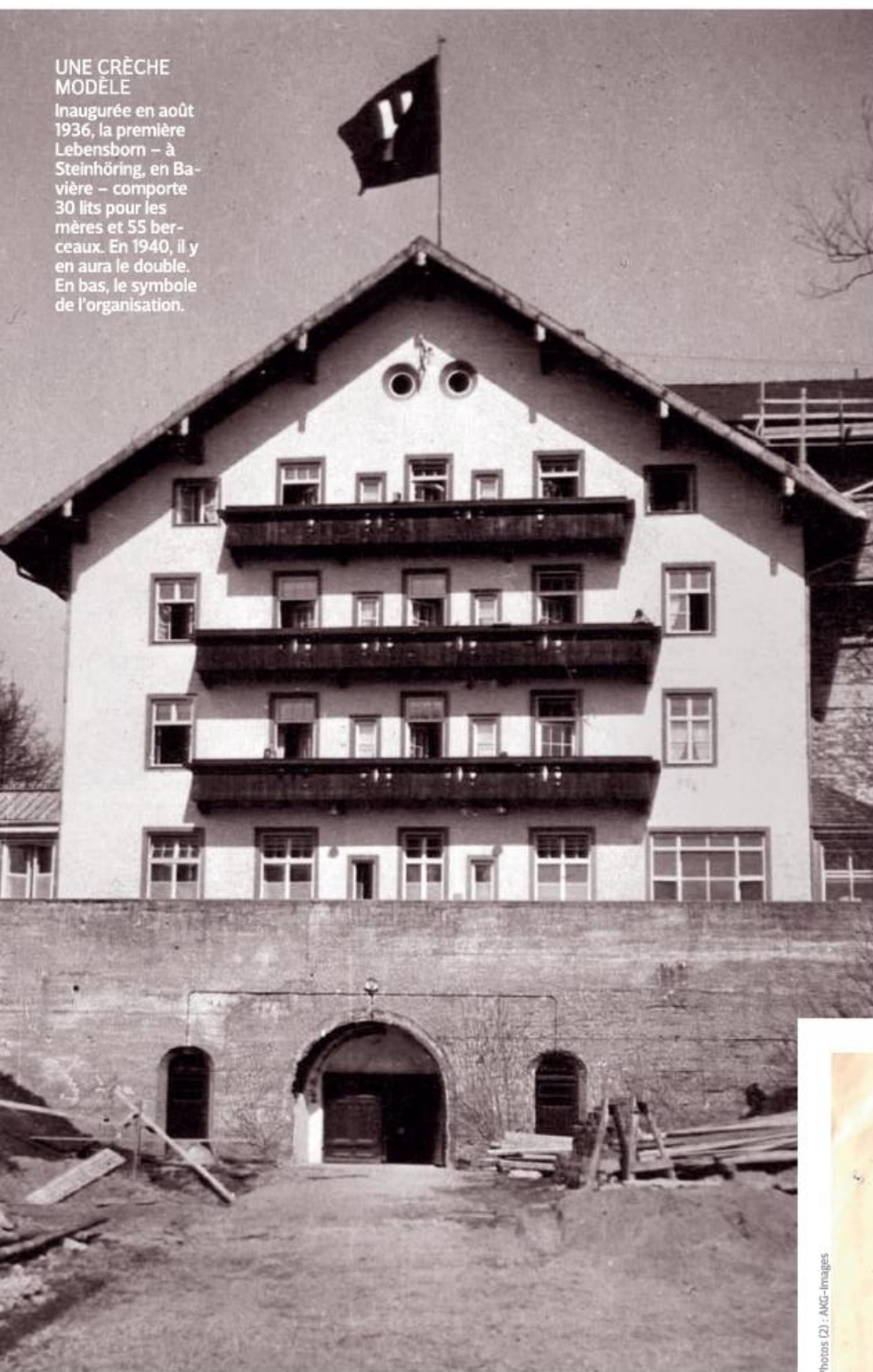
**POUR HITLER, LE SPORT DOIT
CONVAINCRE LES JEUNES
ALLEMANDS DE LEUR SUPÉRIORITÉ**



Réunies dans un stade en 1935, ces jeunes Allemandes s'entraînent au saut. Une activité physique quotidienne et intensive qui, dans l'esprit des nazis, doit faire d'elles de futures mères capables d'offrir «à l'Etat et au peuple des enfants en bonne santé».

UNE CRÛCHE MODÈLE

Inaugurée en août 1936, la première Lebensborn – à Steinhöring, en Bavière – comporte 30 lits pour les mères et 55 berceaux. En 1940, il y en aura le double. En bas, le symbole de l'organisation.



Mitraillette au poing, les soldats de la 86^e division d'infanterie de l'armée américaine

progressent dans les rues de Steinhöring, un gros bourg bavarois situé à une quarantaine de kilomètres à l'est de Munich. Ce 3 mai 1945, la présence de SS y a été signalée. Par petits commandos, les GI quadrillent le village, fouillent les habitations une à une. Un détachement d'une dizaine d'hommes pénètre dans une imposante bâtisse de trois étages, à la façade blanche et aux balcons abondamment fleuris. Les fantassins envahissent les couloirs. L'un d'eux pousse la porte d'une chambre... et se fige : la pièce est remplie de très jeunes enfants, abandonnés à eux-mêmes – certains sont nus. Tous semblent affamés et désorientés. Les GI ne sont pas au bout de leurs surprises. La vaste demeure rassemble plus de 300 bambins, des nouveau-nés, jusqu'à des garçons et des fillettes de 6 ans. Au milieu de ce chaos errent quelques mères hagardes, des femmes enceintes et une petite équipe d'infirmières. Les Américains ne le savent pas encore, mais ils viennent de pénétrer dans la première Lebensborn (littéralement «Source de vie») conçue par les SS. Dans ces pouponnières, imaginées par le Reichsführer Heinrich Himmler en 1936, étaient éle-

Photos (2) : ANG-Images



vés des enfants de «type aryen», amenés à constituer l'élite du futur empire nazi.

Au XIX^e siècle, les cadres politiques prussiens faisaient déjà des jeunes une priorité, comme le rappelle l'historien Gilbert Krebs dans son ouvrage *Etat et société sous le III^e Reich* (éd. Presses Sorbonne Nouvelle). Ministres et responsables politiques de l'époque répétaient en substance ce slogan : «Qui tient la jeunesse maîtrise l'avenir.» La vision des nazis est beaucoup plus radicale. Il ne s'agit pas uniquement de former les petites têtes blondes pour assurer le développement du pays. Ils veulent aussi sélectionner des enfants de «race pure» qui deviendront plus tard les cadres dirigeants du Reich ou ses loyaux serviteurs.

Hitler veut une jeunesse allemande «dure comme l'acier»

Ce projet apparaît dans les écrits d'Adolf Hitler. Dans *Mein Kampf*, rédigé vers 1924, le leader nationaliste souhaite que le régime totalitaire qu'il appelle de ses vœux intervienne sur les natalités en opérant un tri parmi les géniteurs. Cet Etat raciste, écrit le futur Führer, «devra prendre soin que seul l'individu sain procréé des enfants.» Pour lui, une personne handicapée n'a pas de valeur sociale et doit donc s'abstenir d'avoir une descendance. Dans son *Zweites Buch* (*Deuxième livre*), écrit en 1928 mais non publié de son vivant, Hitler est encore plus précis. Il y célèbre la cité guerrière grecque de Sparte, où les bébés difformes, malades ou de mauvaise constitution étaient jetés dans un ravin. Cette pratique, estime-t-il, est «beaucoup plus décente et mille fois plus humaine que de préserver, comme nous le faisons aujourd'hui, des sujets pathologiques.»

Le leader nazi pose aussi les bases – rudimentaires – de ce que serait l'éducation idéale sous sa dictature. Il préconise de se débarrasser d'un système hérité des Lumières, qui met au cœur de l'enseignement des valeurs intel-

lectuelles et humanistes, et qui fait de l'enfance une période protégée. Il insiste sur la nécessité de consacrer plus de temps au sport : «Il ne devrait pas se passer de jour où le jeune homme ne se livre, au moins une heure matin et soir, à des exercices physiques.» La préférence d'Hitler va à la boxe qui, selon lui, «exige des décisions rapides comme l'éclair et donne au corps la souplesse et la trempe de l'acier.» Les sports de combat ont aussi l'avantage de donner aux jeunes Allemands une inébranlable confiance en eux-mêmes. Car le système d'éducation et de culture, selon Hitler, doit les convaincre qu'ils sont supérieurs aux autres peuples. Les enfants et les adolescents ont un autre intérêt aux yeux des nazis. Ils composent une masse manipulable, prompte à s'enflammer pour les idéaux radicaux. Ils sont aussi plus facilement mobilisables que leurs parents pour renverser l'ordre existant.

Ce projet dément et meurtrier de sélection et d'endoctrinement des plus jeunes va être mis en pratique quelques mois après l'arrivée au pouvoir des nazis. Le 14 juillet 1933, une loi entérine le programme eugéniste du nouveau gouvernement pour favoriser la naissance d'enfants au sang «pur». «La jeunesse allemande doit être rapide comme un lévrier, solide comme du cuir et dure comme de l'acier», annonce Hitler dans un discours la même année. Les nazis stérilisent massivement des patients atteints de maladies héréditaires ou congénitales. Une étude menée par l'historienne allemande Gisela Bock évoque quelque 400 000 stérilisations en Allemagne et dans ses territoires annexés entre 1934 et 1945.

C'est aussi dans ce cadre qu'apparaissent les Lebensborn. Le journaliste d'investigation Boris Thiolay a consacré un ouvrage au sujet (*Lebensborn : la fabrique des enfants parfaits*, éditions Flammarion), dans lequel il retrace le destin d'enfants nés dans des institutions belge et française. Car les Lebensborn ont essaimé



FORMÉS POUR LE COMBAT

Parmi tous les sports, la boxe occupe une place privilégiée dans la pensée nazie. Les garçons sont encouragés à pratiquer le «noble art» afin de sculpter leur corps et de forger leur esprit pour en faire des guerriers.

en Europe. Dix établissements sont créés en Allemagne et neuf en Norvège, le berceau supposé de la «race nordique», présentant des cheveux blonds, yeux bleus, nez droit, crâne allongé (dolichocéphalie)... Trois sont également installés en Pologne, deux en Autriche, un au Danemark, un aux Pays-Bas, un en Belgique ou encore un au Luxembourg. C'est un manoir de l'Oise, à Lamorlay, en forêt de Chantilly, qui abrita l'unique Lebensborn créée par les nazis en France (le site existe toujours et est devenu un centre de la Croix-Rouge en 1980). «En incitant des êtres soi-disant supérieurs à procréer, explique Boris Thiolay, les nazis pensent fonder une Herrenrasse, une «race des seigneurs», amenée à régner sur le monde dans un Reich, qui, pensent-ils, doit durer 1 000 ans.»

Des moyens importants sont investis dans cet abominable projet. Etablis dans de luxueuses bâtisses à la campagne, les Lebensborn ne manquent jamais de nourriture, même au plus fort de la guerre. Des patrouilles de ●●●



Gerhard Bartels, aujourd'hui âgé de 84 ans, avec l'image qui l'a hanté tout sa vie.

Nicholas Milton

GERHARD BARTELS

«ON M'A MIS DANS LES BRAS D'HITLER»

Gerhard Bartels n'avait que 4 ans en 1936, mais il se souvient bien du jour où il a été photographié en compagnie d'Hitler. A cette occasion, ses parents lui avaient mis ses plus beaux habits et interdit d'aller jouer avec ses copains. «Ils m'avaient dit : "Tu vas rencontrer le Führer !" Et ils avaient peur que je me salisse», a-t-il expliqué dans une interview en 2015.

C'est pour saluer l'oncle du petit garçon, Isidor Weiss, un camarade de régiment qu'il a côtoyé durant la Première Guerre mondiale, qu'Hitler s'arrête à Hintersee, en Bavière, où vit la famille Bartels. Le Führer est accompagné d'Heinrich Hoffmann, son photographe personnel. L'histoire ne précise pas si c'est ce dernier qui remarque le garçonnet parmi les autres enfants. Avec son teint de porcelaine, ses cheveux

blonds et des yeux d'un bleu limpide, Gerhard est l'archétype du petit aryen. «J'étais heureux de poser, poursuit Gerhard Bartels, parce qu'on m'avait promis une part de gâteau aux pommes.» Sur les clichés, on reconnaît l'habileté d'Hoffmann : une vue montre le dictateur, accroupi, prenant les mains du garçon. Sur une autre (ci-dessus), le Führer tient l'enfant blotti contre lui. La propagande utilisera ces images à l'envi (cartes postales, affiches, livres...) pour donner une vision positive du dictateur : celle d'un homme ordinaire, gai et proche des enfants. Sans que Gerhard ni sa famille ne touchent le moindre Reichsmark, bien sûr. «Hitler a fait toutes les photos qu'il souhaitait, ironise Gerhard, mais quatre-vingts ans plus tard, j'attends toujours ma part de tarte !» **C. G.**

... SS les surveillent en permanence. Et les jeunes mères sont suivies par le meilleur personnel médical. Les parents candidats à l'inscription de leur future progéniture doivent passer devant des examinateurs qui s'assurent de la «pureté» de leurs origines et pratiquent sur eux des tests anthropométriques pour s'assurer qu'ils correspondent aux canons de beauté aryens.

Concrètement, les pères, en grande majorité des SS, sont invités à concevoir au moins quatre enfants avec leur épouse légitime. Ils ont aussi reçu l'ordre secret, émanant d'Hitler, de faire des enfants hors mariage avec d'autres femmes. «Les habitants voisins des Lebensborn voyaient défiler des berlines et en sortir des officiers avec des jeunes femmes, poursuit Boris Thiolay. Il y avait de quoi fantasmer ! La plupart des gens pensaient qu'il s'agissait de sortes de bordels pour les cadres du régime. Ce n'était évidemment pas du tout le cas.»

Quelque 20 000 enfants grandissent dans ces maternités haut de gamme. Les bébés qui ont le malheur de présenter un handicap subissent ce que les nazis appellent un «traitement spécial» : ils sont euthanasiés. Cette politique d'extermination ne concerne pas que les Lebensborn. Au total, de 1938 à la fin de la guerre, ce sont entre 5 000 et 8 000 nourrissons présentant des malformations qui sont envoyés dans des Kinderfachabteilung, des unités pédiatriques spéciales. Le personnel leur administre alors des médicaments toxiques à haute dose (phénobarbital, scopolamine...) ou les prive de nourriture pour leur ôter la vie.

Un autre volet de cette politique de sélection se met en place au début des années 1940. Sous la houlette d'Hitler, une nouvelle fois, des enfants correspondant aux critères raciaux nazis sont kidnappés dans les régions occupées de l'Est. En Russie, en Biélorussie, en Ukraine, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie, et surtout en Pologne, des centaines de mil-

liers de jeunes, principalement âgés de 2 à 6 ans, mais aussi jusqu'à des adolescents de 16 ans, sont généralement d'abord repérés par des infirmières dévouées au régime. Accompagnées de SS, elles arrachent les enfants à leurs familles puis les conduisent en Autriche ou en Allemagne. Là, les plus « purs » sont adoptés, les autres envoyés au front ou contraints au travail forcé. On estime aujourd'hui qu'en ce qui concerne la Pologne, où plus de 200 000 jeunes ont été rafles, moins de 15 % ont retrouvé leurs véritables parents à la fin de la guerre.

95 % des adolescents passent par les Jeunesses hitlériennes

Les enfants qui échappent à la machine à trier meurtrière des nazis sont ensuite encadrés pour devenir de dévoués serviteurs du Reich. Comme le note l'historien Gilbert Krebs, l'endoctrinement supplante l'enseignement de l'école, le catéchisme des Églises et l'éducation des parents. Ses principes rigoureux sont anti-intellectuels et donnent la priorité au développement des capacités physiques. Ils prônent la foi dans le Führer et placent les intérêts de la communauté au-dessus de celle de l'individu.

L'embrigadement des jeunes couvre toute l'enfance et l'adolescence. Il a pour but de former

de bonnes mères de famille et des troupes serviles. Les fillettes, à partir de 6 ans et jusqu'à 10 ans, peuvent adhérer aux Kücken (« Poussins »). Entre 10 et 18 ans, elles s'inscrivent dans deux autres organisations, le Jungmädelsbund (Ligue des jeunes filles) puis le Bund Deutscher Mädel (Ligue des jeunes Allemandes). En ce qui concerne les garçons, ils entrent dans les Hitlerjugend (Jeunesses hitlériennes) dès l'âge de 10 ans pour une durée de huit ans. « Ensuite, nous ne les rendons surtout pas à leurs géniteurs, explique Hitler lors d'un discours devant les dignitaires nazis, en 1938. Nous les faisons entrer dans le Parti, le Front du Travail, la SA ou la SS. » Ce traitement doit transformer les jeunes en nationaux-socialistes convaincus. Pour ceux qui conserveraient en eux des « traces de conscience de classe ou de morgue sociale », Hitler prévoyait que « la Wehrmacht se chargerait pendant deux ans de les en guérir. Ils ne retrouveront plus la liberté de toute leur vie ».

Alors qu'elles comptaient 100 000 membres en 1932, les Jeunesses hitlériennes rassemblent 8,7 millions d'adolescents et de jeunes adultes au début de 1939, soit près de 95 % des garçons allemands. En uniformes – chemises brunes, culottes noires –, les Hitlerjugend apprennent la discipline,

FAITES DES BÉBÉS !
Défilant dans les rues de Berlin, en 1934, ces mères de famille font la propagande de la politique nataliste du parti nazi : régénérer le peuple allemand et restaurer la grandeur du Reich.

font beaucoup de sport et subissent l'endoctrinement de leurs moniteurs. L'hygiène corporelle et le sens du sacrifice occupent une place prépondérante dans cette idéologie. Le premier des « dix commandements de la santé » qu'ils doivent respecter est rédigé ainsi : « Ton corps appartient à la nation, ton devoir est de veiller sur toi-même. » Défilés au pas, parfois avec des armes, pratique du vol en planeur, de la motocyclette, du tir... Aucun des ces jeunes ne se rendit compte que tout cela était une préparation à la vie militaire.

Au cours de la guerre, les jeunes sont chargés de missions de plus en plus nombreuses et dangereuses. D'abord limitée à la propagande, l'aide aux moissons ou à des collectes diverses (argent, vêtements...), leur action s'étend bientôt à l'encadrement des plus petits envoyés à la campagne pour les protéger des bombardements, l'aide à la défense passive ou à la défense anti-aérienne. A partir de 1944, ils participent au Volkssturm (« Tempête du peuple »), les milices populaires qui aident la Wehrmacht à défendre le Reich. Ces nouvelles recrues fanatisées ont un impact faible sur l'issue des combats, mais surprennent par leur folle témérité. Près de 4 500 Hitlerjugend (sur les 5 000 jeunes défenseurs engagés) perdent la vie en tentant de repousser l'attaque des Alliés à l'ouest de Berlin. Leur sacrifice ne fait que retarder l'inévitable encerclement de la ville.

Fascinés, embrigadés, sacrifiés, les enfants allemands disparaissent par milliers lors de la Seconde Guerre mondiale. Certains périssent dans les décombres des villes bombardées, d'autre meurent de froid et de faim lors de leur fuite sur les routes de l'exode. Les survivants perdent parfois leur maison, des membres de leur famille... Ceux que Hitler, dans sa folie, imaginait dominer le monde finirent souvent traumatisés, incapables même de témoigner de l'expérience terrible qu'ils avaient vécue. ■

LÉO PAJON



Süddeutsche Zeitung/Rue des Archives

AKTION T4 : LA MISE À

Membres atrophiés, buste tordu et visage inexpressif... Un homme lourdement handicapé est assis sur une chaise, maintenu par la main d'un infirmier posée sur son épaule. À côté, un message : «Soixante mille Reichsmarks [ndlr : le salaire moyen mensuel d'un ouvrier est alors de 165 RM par mois], c'est ce que cette personne souffrant d'un mal héréditaire coûte à la communauté du peuple pendant sa vie. Citoyens, c'est aussi votre argent.» Cette affiche, publiée en 1938, est brutale, mais elle n'est qu'une goutte d'eau dans le flot de photographies et de films exhibant, depuis cinq ans, enfants malformés et adultes impotents. Car, pour le Reich, il est urgent d'agir : malades héréditaires et incurables doivent bénéficier de la mort miséricordieuse (*Gnadentod*) qui délivrerait de leur poids leur famille et, plus généralement, la communauté du peuple. Selon Hitler, l'accomplissement de son ambition suprême, la «régénération du peuple allemand», passe donc par la sélection des forts et l'élimination des faibles.

«À l'époque, cette logique n'est propre ni à l'extrême droite, ni à l'Allemagne, précise Christian Ingrao, historien du nazisme et chercheur au CNRS. Des milliers de médecins en Europe se passionnent pour l'eugénisme.» Fasciné, Hitler annonçait déjà dans *Mein Kampf* (1925) que «celui qui n'est pas sain de corps et d'esprit ne doit pas perpétuer son infortune dans le corps de son enfant». Et c'est tout naturellement que la théorie est mise en pratique dès son arrivée au pouvoir, en 1933, avec les lois dites de «prévention des désastres héréditaires», qui conduiront à la stérilisation de 40 000 handicapés. Mais que faire de ceux déjà nés ? La réponse du Führer est sans ambiguïté, tout du moins en privé. Lors du congrès du parti nazi en 1935, il confie à Gerhard Wa-

Dès 1939, le III^e Reich mène une vaste entreprise d'euthanasie envers les handicapés, qui préfigure l'extermination systématique des juifs trois ans plus tard.

gner, chef des médecins du Reich, que «dans l'éventualité d'une guerre, il apporterait une solution radicale au problème des asiles d'aliénés». Ce contexte exceptionnel permettrait de surmonter les derniers freins qui entravent son projet. Car le Führer a conscience que, si la logique de prévention est relativement acceptée, l'euthanasie, elle, reste un tabou absolu. Un tabou entretenu aux yeux des nazis par l'Eglise, coupable d'inculquer «une compassion chrétienne excessive pour les faibles», comme l'écrit Michael Tregenza dans *Aktion T4 : le secret d'Etat des nazis* (éd. Calmann-Lévy, 2011).

Cinq mille enfants handicapés sont assassinés en deux ans

Pour enfreindre le cinquième commandement, «Tu ne tueras point», «il faut donc attendre la guerre, explique Christian Ingrao, cette grande épreuve raciale où périssent les meilleurs, et qui justifie aux yeux du Führer des procédures d'urgence pour maintenir, voire améliorer, la pureté aryenne». Le 1^{er} octobre 1939, Hitler signe un acte d'habilitation confidentiel stipulant que «le dirigeant du Reich Bouhler et le docteur Brandt sont chargés d'étendre les pouvoirs des médecins (...) à accorder une mort miséricordieuse aux malades qui, selon les critères humains, auront été déclarés incurables». Le document, antidaté au 1^{er} septembre pour coïnci-

der avec le début du conflit, légitime a posteriori les mesures prises depuis le printemps. En mai, Karl Brandt et Philipp Bouhler ont en effet formé un «Comité du Reich» pour recenser les enfants de 0 à 3 ans à éliminer : ils seront 5 000 en deux ans. Leonardo Conti, secrétaire d'Etat à la Santé, a, lui, planifié l'extermination des adultes. Au mois d'août, les services dédiés se sont installés à Berlin, sur la Potsdamer Platz, avant de déménager au 4, Tiergartenstrasse, adresse qui donne à l'opération son nom : «Aktion T4». Viktor Brack, à sa tête, estime que 20 % des lits d'hôpitaux doivent être libérés dans le pays, soit 70 000 patients euthanasiés. En septembre, 200 000 questionnaires sont envoyés aux institutions psychiatriques qui doivent déclarer les patients incapables de travailler. Les équipes du T4 ont fait évacuer les châteaux d'Hartheim et de Grafeneck, deux structures médicales isolées en Autriche et dans le Bade-Wurtemberg, choisies pour procéder discrètement aux mises à mort.

Mais comment ? Trop chère, trop lente, l'option médicamenteuse est écartée. Hans Hefelmann, de la chancellerie du Führer, suggère de «tuer les victimes par fournées dans des "accidents" de trains ou de cars provoqués délibérément», relate Michael Tregenza. Albert Widmann, chimiste de l'Institut technique de criminologie, convainc avec le monoxyde de carbone pur. Les centres sont équipés d'une pièce hermétique où le gaz, testé en Pologne, sera propagé. On commande aussi deux fours crématoires, qui se révèlent vite insuffisants. Car le procédé s'avère cruellement efficace. De jeunes médecins dépouillent les questionnaires remplis par les asiles et transmettent une liste de noms à la Gekrat, créée spécialement. Cette «Compagnie caritative de transport de patients» transfère les malades jusqu'aux centres d'extermination, bientôt au nombre de six. Des infirmiers armés les embarquent dans des bus aux vitres

MORT DES «INUTILES»

opaques, droguant si besoin les plus agités. A l'arrivée, tous sont déshabillés, examinés – ceux possédant des dents en or sont marqués –, puis enfermés dans une pièce équipée d'une fausse pomme de douche. Puis les corps sont évacués, dépouillés des précieuses dents et incinérés par des SS. Chaque centre a son bureau d'Etat civil qui déclare le décès, établit un faux certificat et envoie une urne de cendres aux proches du défunt,

accompagnée d'une lettre de condoléances. Mais le secret ne tient pas longtemps... Les familles s'interrogent face à des motifs de décès incohérents (une péritonite pour un patient déjà opéré de l'appendicite...). Et l'on remarque au-dessus des centres d'impressionnants nuages de fumée nauséabonde...

Difficile, malgré tout, pour les institutions psychiatriques de soustraire des pensionnaires à la Gekrat, qui remplit

ses cars quoi qu'il arrive. Certains s'inquiètent. Dans son sermon du 3 août 1941, Clemens August Graf von Galen, évêque de Münster, condamne ainsi l'entreprise d'euthanasie devinée par tous. Le 24 août, Hitler met donc fin à l'Aktion T4, moins par contrainte que par pragmatisme : 70 273 malades ont déjà été tués, l'objectif est atteint. Et les enseignements tirés. Le programme a démontré que, pour préserver le secret,

un tel massacre devait se dérouler hors d'Allemagne. Il a aussi forgé un savoir-faire meurtrier. «La procédure pseudo-médicale, les chambres à gaz, leur camouflage en salles de douche, le dépouillement des corps... L'extermination en série d'êtres humains a été inventée par la T4», confirme Herwig Czech, historien autrichien qui a mené des recherches sur la médecine

durant la période nationale-socialiste. «Quatre mois après la fin officielle du programme, poursuit Christian Ingrao, ses spécialistes seront envoyés en Pologne et deviendront les principaux techniciens de l'«Aktion Reinhard», opération destinée à exterminer les juifs.»

Après la guerre, la justice ne va pourtant pas s'attarder sur le cas des responsables de l'Aktion T4. Philipp Bouhler et Leonardo Conti se suicident avant d'être jugés. «Karl Brandt et Viktor Brack, eux, étaient sur le banc des accusés à Nuremberg, précise Herwig Czech. Mais la tuerie a été éclipsée par les expérimentations dans les camps, explique l'historien. Quant aux Alliés, ils se sont concentrés sur les crimes commis contre leurs citoyens, or l'immense majorité des victimes du T4 étaient allemandes.» Ce n'est qu'en septembre 2014 qu'un monument à leur mémoire a été inauguré à l'adresse 4, Tiergartenstrasse, de sinistre mémoire. ■

LAURE DUBESSET-CHATELAIN

60 000 RM

koftet dieser Erbkrankte
die Volksgemeinschaft
auf Lebenszeit

*Volksgenosse
das ist auch
Dein Geld*

Lesen Sie

**neues
Volk**

Die Monatshefte des Rassenpolitischen Amtes der NSDAP

«Citoyens,
c'est aussi
votre argent»
Cette affiche
de 1938, publiée
par la revue
du Reich *Neues
Volk*, rappelle,
sans aucune
compassion,
le coût social
des handicapés.

/// **LES TEXTES**

MEIN KAMPF **NE FUT PAS LEUR** **SEULE "BIBLE"...**

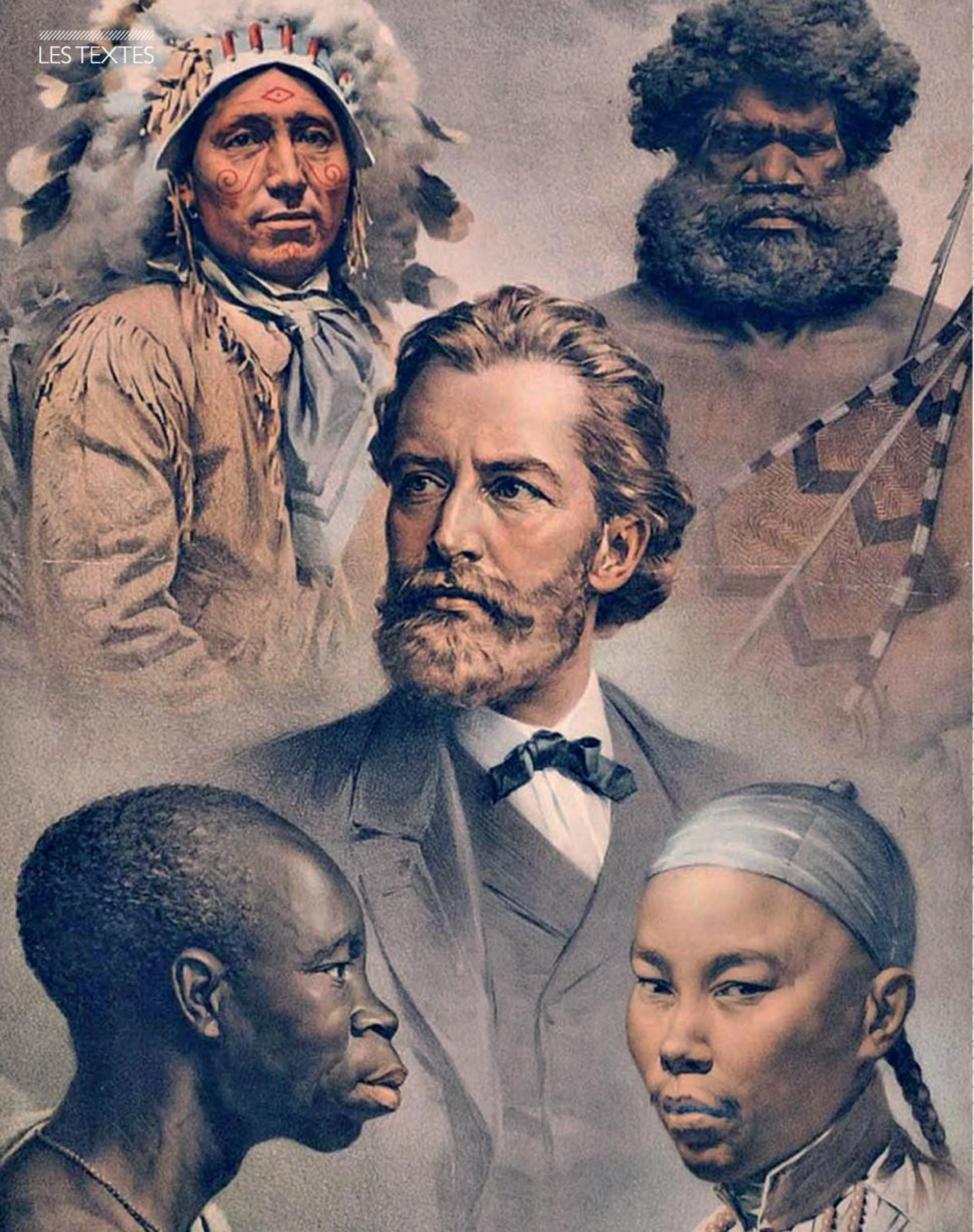
Les nazis se sont inspirés de plusieurs écrits pour bâtir leur doctrine, certains remontant au XIX^e siècle. Retour sur les fondamentaux de la pensée raciste et pangermaniste.

PAR CHRISTÈLE DEDEBANT (TEXTE)





Ce garçon pose
devant *Mein Kampf*
(*Mon combat*)
d'Adolf Hitler, en
1938. Durant le
III^e Reich, on estime
que 12,5 millions
d'exemplaires du
livre furent distri-
bués en Allemagne.



1853

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES

Joseph Arthur de Gobineau (1816-1882) aurait pu rester l'auteur des inoubliables *Nouvelles asiatiques* (1876), s'il n'avait écrit, deux décennies plus tôt, un texte lyrique aux accents apocalyptiques : *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Notre espèce, soutient l'écrivain-diplomate (en Suisse puis en Perse), se subdivise en trois grands types nettement différenciés : le «Noir», le «Jaune» et le «Blanc». Sans le concours de la race blanche, poursuit-il, aucune des grandes civilisations du monde – fût-elle égyptienne, indienne ou chinoise – n'aurait pu s'épanouir. A ses yeux, les peuples blancs se distinguent par «une intelligence énergique, une grande puissance physique et un extraordinaire instinct de l'ordre». Un cran au-dessous, la «race jaune» constitue «une populace que tout civilisateur désirerait choisir pour base de sa société». Au bas de l'échelle, enfin, «gît la variété noire» dotée, précise-t-il, d'une capacité sensorielle hors du commun «dans le goût et l'odorat».

En ce milieu du XIX^e siècle, une telle classification n'est hélas ni inédite ni isolée. **Mais ce qui caractérise Gobineau, comme plus tard les théoriciens nazis, c'est son «horreur viscérale des métissages»**, écrit l'historien Léon Poliakov, spécialiste de la Shoah, en 1975. Non qu'aux yeux de

Gobineau, ces «alliages successifs» soient entièrement négatifs : «Le génie artistique, concède-t-il, n'a surgi qu'à la suite de l'hymen des Blancs avec les nègres.» Mais c'est là le paradoxe, ce bénéfice transitoire est aussi un arrêt de

mort. En «affaiblissant la race», prophétise-t-il, le mélange des sangs aboutirait inexorablement à l'extinction de l'humanité. A la différence des hérauts du III^e Reich, l'écrivain français annonce la fin du monde sans jamais prétendre le sauver. Encore moins en le «purgeant» des juifs dans lesquels il voit «un peuple libre, fort [...] et intelligent». C'est en Allemagne, bien plus qu'en France, que la pensée de l'écrivain, ami personnel de Wagner, va faire des adeptes. Elle va bénéficier, au tournant du XX^e siècle, de la formidable influence de personnalités proches du célèbre compositeur. ■

Sur cette gravure tirée d'un magazine allemand de 1911, l'homme blanc civilisé se tient au centre des «races inférieures».

World History Archive / AGC-Images



AGC-Images

Paul de Lagarde, théoricien du mouvement völkisch.

1878

ÉCRITS ALLEMANDS

En 1878, Paul de Lagarde (1827-1891) n'est encore qu'un obscur philologue de l'université de Göttingen lorsque paraît son recueil d'articles sobrement intitulé *Deutsche Schriften* (*Écrits allemands*). Dans ce qui apparaîtra plus tard comme le texte fondateur de la pensée völkisch, ce professeur respectable se pose en apôtre de la religion germanique. **Sa mission ? Régénérer la force vitale de la nation allemande** investie par le Très-Haut d'un destin métaphysique. Sa méthode ? Dépouiller le christianisme de ses oripeaux hébraïques afin de renouer avec une «vraie» spiritualité germanique, panthéiste et spontanée. Pour exercer tout son potentiel, le peuple allemand doit conquérir la Mitteleuropa et rayonner en Asie mineure. Le concept ultérieur du «*Lebensraum*» («espace vital») devra beaucoup à ce projet démesuré.

Toutefois, l'intellectuel, encore peu marqué par les théories racialistes de la fin du XIX^e siècle, définit la germanité «par le caractère plutôt que par le sang». Sa stigmatisation des juifs s'exprime d'abord en termes religieux : ceux qui acceptent d'abjurer leur foi, argumente-t-il, sont susceptibles d'être assimilés. Mais, peu de temps avant sa mort, gagné par la théorie du «complot judéo-capitaliste», l'éminent professeur se radicalise : «On n'éduque pas le trichine et le bacille, dit-il à propos des juifs, on les extermine» (*Les Juifs et les Indo-européens*, 1887). ■

1925

En 1933, ce membre de la Jeunesse hitlérienne lit à ses camarades un passage de *Mein Kampf*, à la fois document autobiographique du Führer et programme du parti nazi.



Interfoto/La Collection

MEIN KAMPF

Le 8 janvier 2016, à peine sortie des imprimeries d'outre-Rhin, l'édition critique de *Mein Kampf* est déjà épuisée. Après soixante-dix ans d'absence dans les librairies, le «livre maudit» établit un nouveau record. Au tournant des années 1930, ses ventes, d'abord très modestes, connurent un essor fulgurant avec l'ascension du Führer : en 1945, 12,5 millions d'exemplaires circulent dans le pays. Pour autant, ce pavé qualifié au temps du III^e Reich de «bible du peuple allemand» ne fut en aucune façon la «bible du nazisme». Le philosophe Hubert Hannoun souligne dans son livre *Le nazisme, fausse éducation, véritable dressage* (éd. Septentrion, 1997) que *Mein Kampf* ne fut ni novateur, ni révolutionnaire, rassemblant «des considérations anciennes datant, pour la plupart, du XIX^e siècle européen». Rédigé dans l'urgence en 1924, entre les murs de la forteresse de Landsberg où Hitler fut incarcéré pour son putsch avorté, le manifeste entrecroise, entre autres, le «racisme scientifique» de Chamberlain, l'expansionnisme de Lagarde, l'exaltation völkisch de Langbehn... et l'antijudaïsme de chacun. A certains politiciens qui s'élevaient récemment contre la réédition de l'ouvrage l'historien français Christian Ingrao a fermement répliqué dans *Libération*, le 25 octobre 2015 : «Ni les usines de mort, ni les groupes mobiles de tuerie ne sont annoncés dans *Mein Kampf*, et il est tout simplement faux de penser accéder à la réalité du nazisme et du Génocide par la seule lecture de [ce] piètre pamphlet.»

Ce qui distingue le «brûlot» d'Hitler des ouvrages qui l'ont précédé, ce ne sont pas les leitmotivs du «juif, bacille nuisible» et de l'«Aryen, Prométhée du genre humain», mais plutôt son souci de pragmatisme. Critiquant les «divagations métaphysiques» des idéologues völkisch, le futur dictateur se flatte d'avoir les pieds sur terre. «Une conception du monde peut avoir mille fois raison, énonce-t-il, elle n'aura aucune signification pour la vie du Volk si elle n'associe pas les objectifs d'un parti politique.» C'est également cette approche pragmatique qui l'amène à remanier son texte dans ses différentes déclinaisons internationales, notamment dans l'Hexagone où une version expurgée de tout sentiment antifrançais est publiée sur son ordre en 1934. ■



Alfred Rosenberg (1893-1946), le penseur mystique du Reich, fut peu à peu écarté de l'appareil nazi.

1930

LE MYTHE DU XX^E SIÈCLE

Un rot idéologique», c'est ainsi que Goebbels qualifie *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts* (*Le Mythe du XX^e siècle*), l'essai signé par son rival, Alfred Rosenberg. L'ouvrage conquiert pourtant 1 million de lecteurs de 1930 à 1942 et devient un «classique» de la pensée nazie. A grand renfort d'envolées mystiques, l'auteur, disciple déclaré de Lagarde et de Chamberlain, y prône un «christianisme positif», ancré dans les forces «du sang, de la race et du sol». Libéré de l'influence catholique jugée contraire au «libre esprit nordique», son christianisme expurgé s'écarte aussi du protestantisme, encombré du fardeau «hébraïque» de l'Ancien Testament. L'essai, mis à l'index par le Vatican en 1934, provoque tout à la fois l'ire de l'Eglise catholique

allemande et l'indignation d'une partie des Eglises luthérienne et calviniste.

A l'égard de Rosenberg, l'attitude du Führer est ambiguë. Derrière une adhésion de façade, il prend ses distances avec cet ouvrage qui contrecarre sa stratégie de rapprochement avec la droite catholique. «Hitler avait moins à déraciner les dogmes chrétiens qu'à mettre aux pas les Eglises allemandes», explique l'historien Lionel Richard dans *Nazisme et barbarie* (éd. Complexe, 2006). Rosenberg, surnommé par dérision le «philosophe du Reich» par ses pairs, perd peu à peu du crédit auprès du chancelier. Ses grandes célébrations païennes autour du «chef rédempteur» n'y changent rien : il est progressivement mis à l'écart malgré son maintien officiel au sein du cénacle. ■

1935

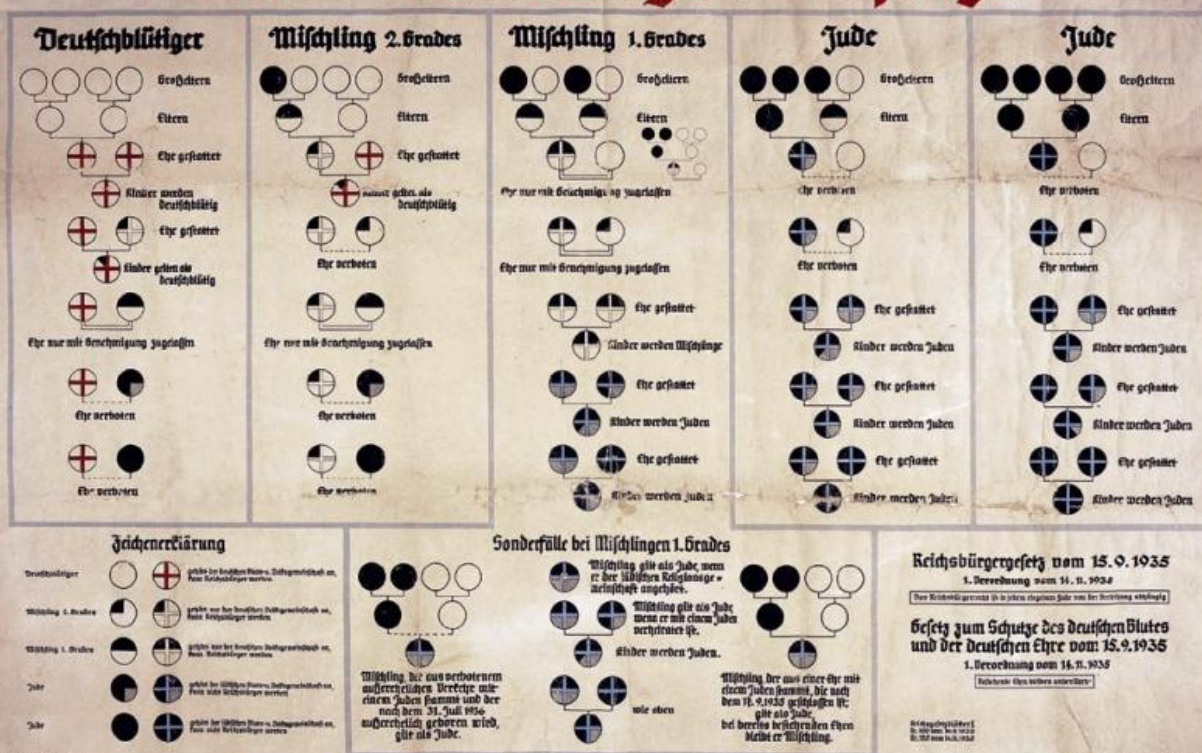
LES LOIS DE NUREMBERG

En 1935 : une vague de violence anti-juive s'abat sur l'Allemagne. Les lynchages publics se succèdent, ce qui déplaît aux responsables nazis, bien décidés à limiter les débordements et à organiser eux-mêmes la répression. Le racisme, du coup, s'institutionnalise. Le Parlement décide de légiférer, et le 15 septembre, trois textes sont adoptés. La première loi, celle sur le drapeau, impose les couleurs du parti nazi. La deuxième, sur la citoyenneté, restreint le bénéfice des droits politiques et civiques aux seuls individus d'ascendance allemande ou apparentée (comprenez : «aryenne»). **Les juifs sont donc désormais des étrangers en leur pays.** La dernière loi, sur la défense du sang et de l'honneur allemands, interdit formellement aux juifs de pavoiser aux couleurs du Reich ; d'employer comme domestiques des femmes allemandes de plus de 45 ans et d'engager toute relation – matrimoniale ou extra-conjugale – avec des citoyens allemands.

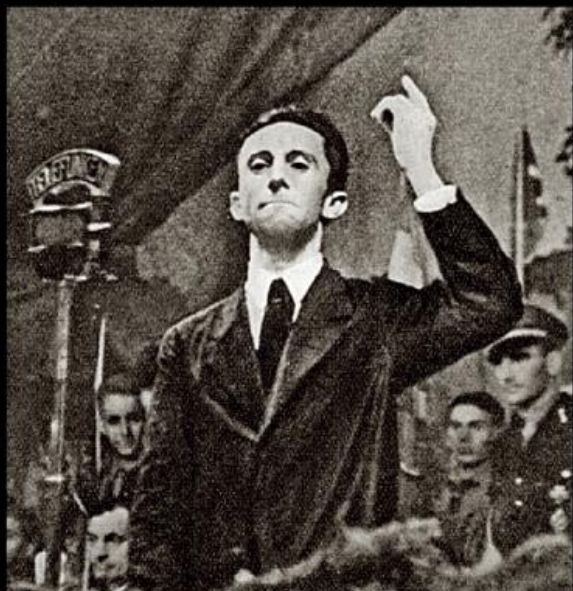
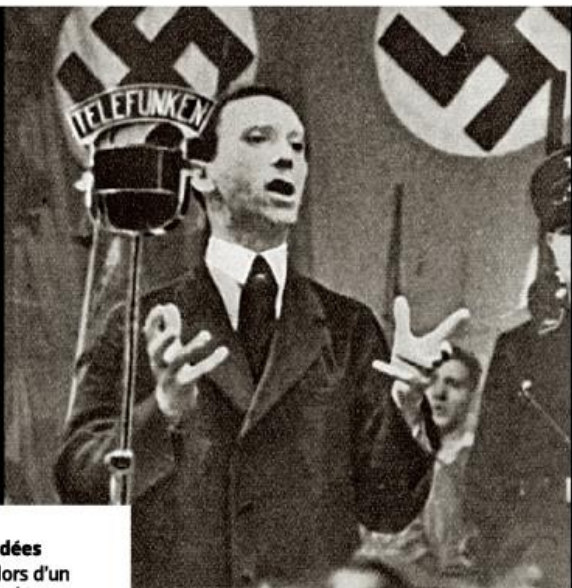
Mais le texte ne donne aucune définition du mot «juif». Dans les années qui suivent, les décrets successifs formeront une nomenclature de plus en plus complexe. Est décrété juif «intégral» tout individu ayant au moins trois grands-parents juifs ou, à défaut, un conjoint juif et deux grands-parents juifs. Quant aux «sangs mêlés» (*Mischling*) – «demi-juif», «quart de juif», voire «un huitième de juif» –, ils feront l'objet d'intenses débats juridiques. Le rejet du métissage, inauguré par Gobineau, et l'exaltation de la germanité, nourrie par un demi-siècle de pensée völkisch, atteindront ici leur point d'incandescence. On connaît aujourd'hui les trois stades de l'antijudaïsme décrits par l'historien Raul Hilberg dans *La Destruction des Juifs d'Europe* (éd. Fayard, 1988) : «Vous n'avez pas le droit de vivre parmi nous si vous restez juifs», puis «vous n'avez pas le droit de vivre parmi nous» qui s'achève sur «vous n'avez pas le droit de vivre». Rien n'illustre mieux cette mécanique inexorable que les lois de 1935. ■

Ci-dessous, un panneau récapitulant les règles de la troisième loi de Nuremberg, dite «loi du sang», à l'usage de la police nazie. Selon l'ascendance, elle établissait les degrés de pureté raciale des individus : *Deutschblütig* (de sang allemand), *Mischling* (métis partiellement juif) et *Jude* (juif).

Die Nürnberger Gesetze



Marteler les idées
Goebbels, ici lors d'un
meeting à Hambourg en
mars 1934, prononçait
des discours pouvant
durer deux heures, avec
force gesticulations et
propos violents.



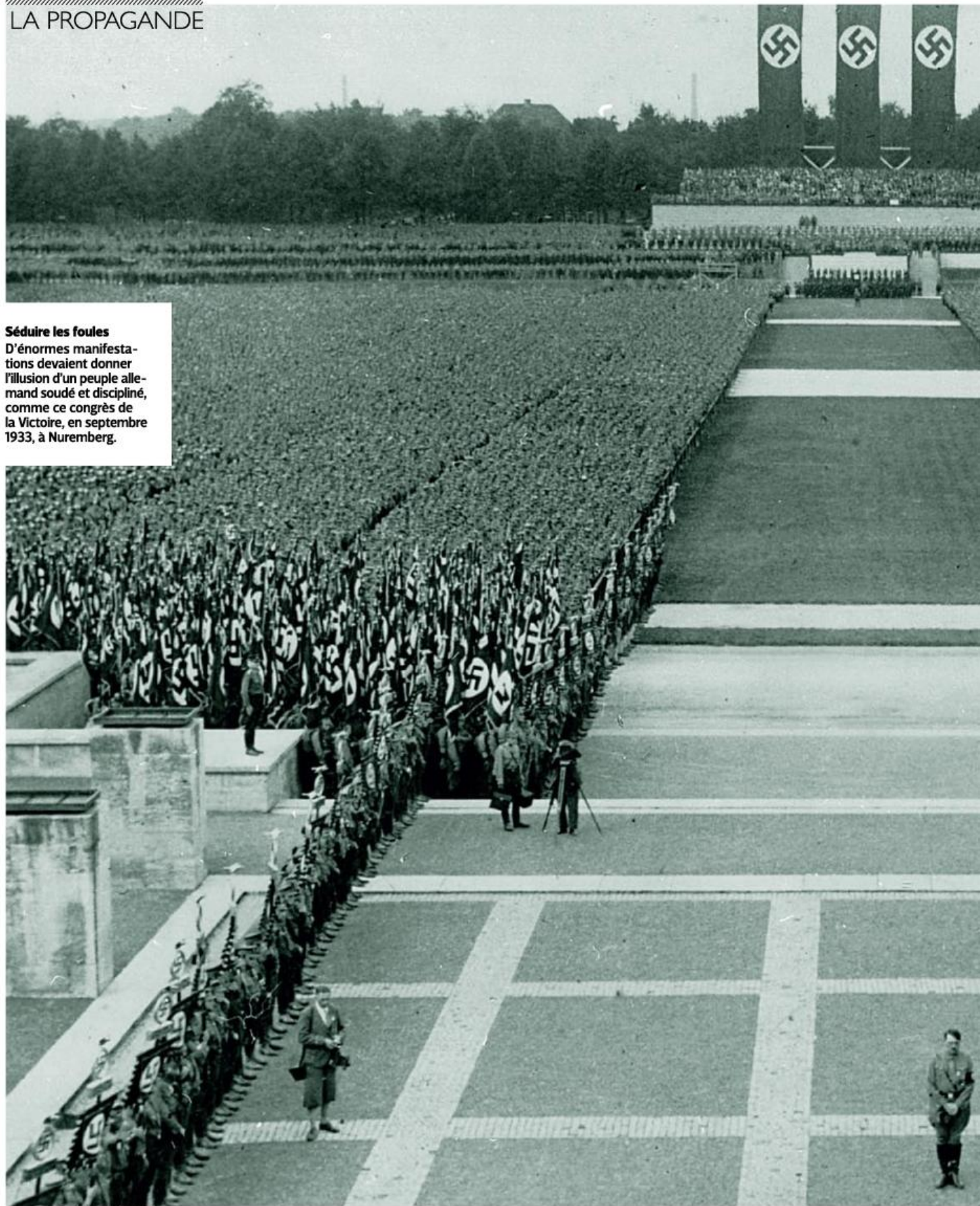


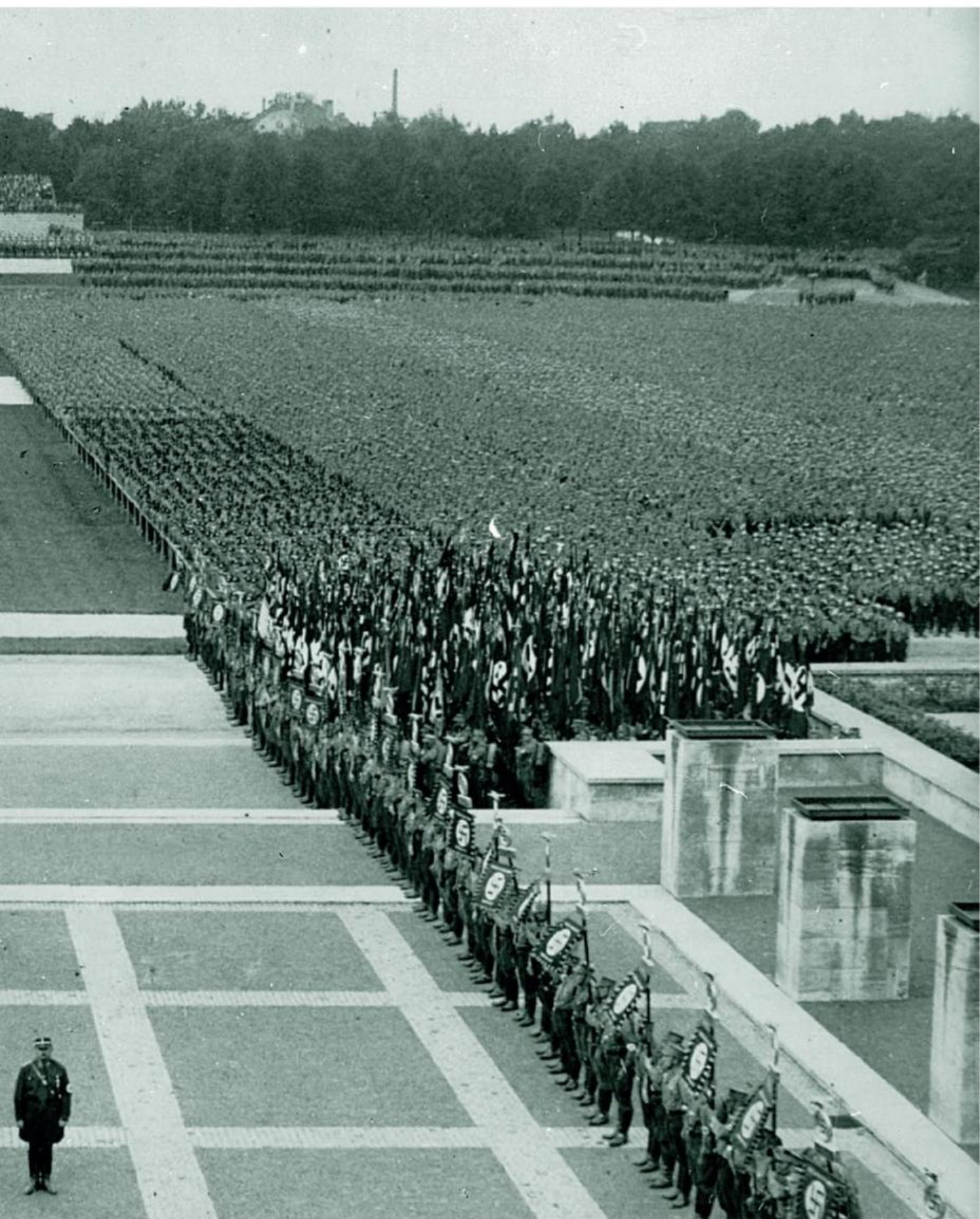
UN PEUPLE SOUS HYPNOSE

Cinéma, radio, défilés... Les nazis utilisèrent tous les moyens pour diffuser leur idéologie. Avec, aux commandes, un maître du lavage de cerveau : Joseph Goebbels.

Séduire les foules

D'énormes manifestations devaient donner l'illusion d'un peuple allemand soudé et discipliné, comme ce congrès de la Victoire, en septembre 1933, à Nuremberg.

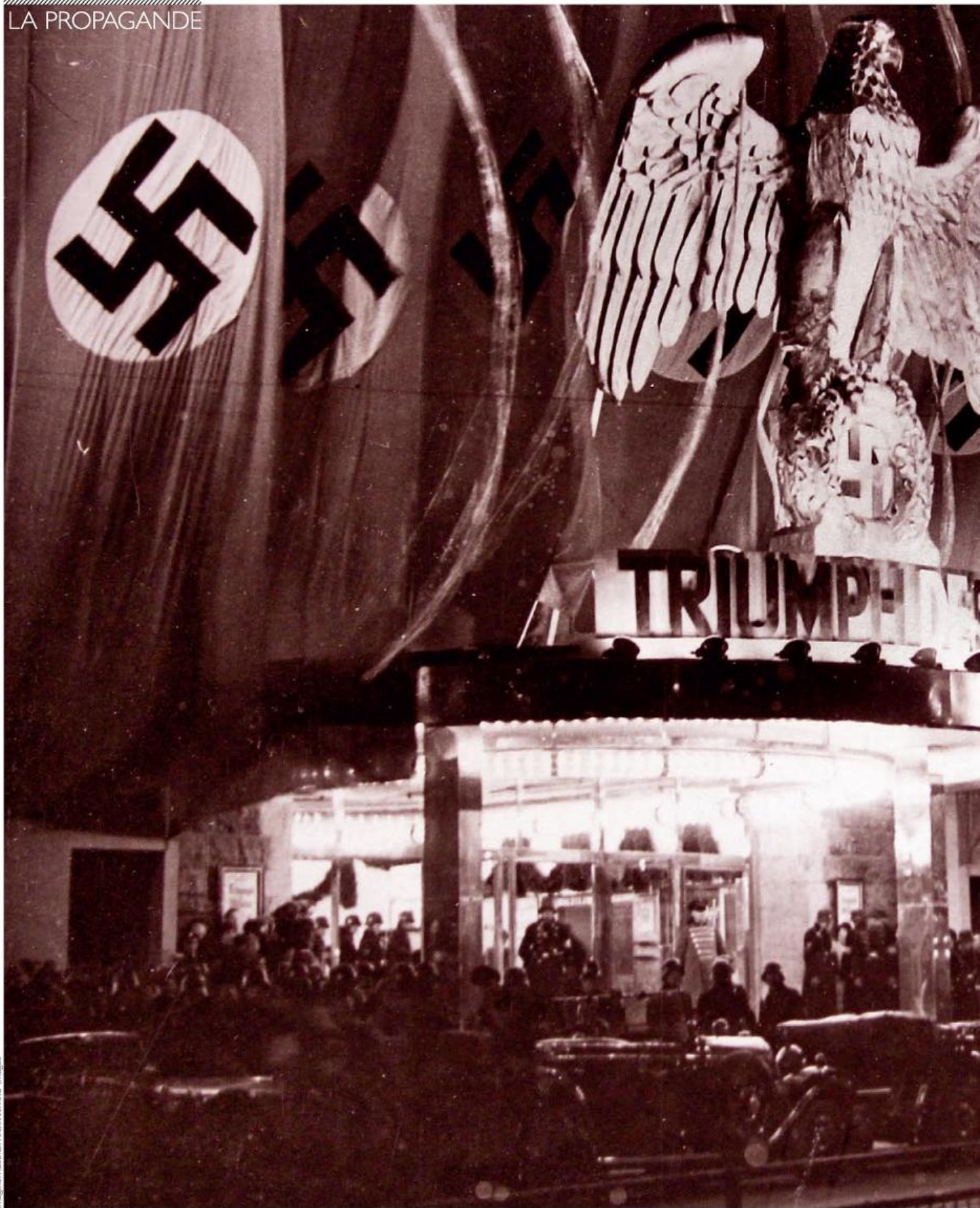


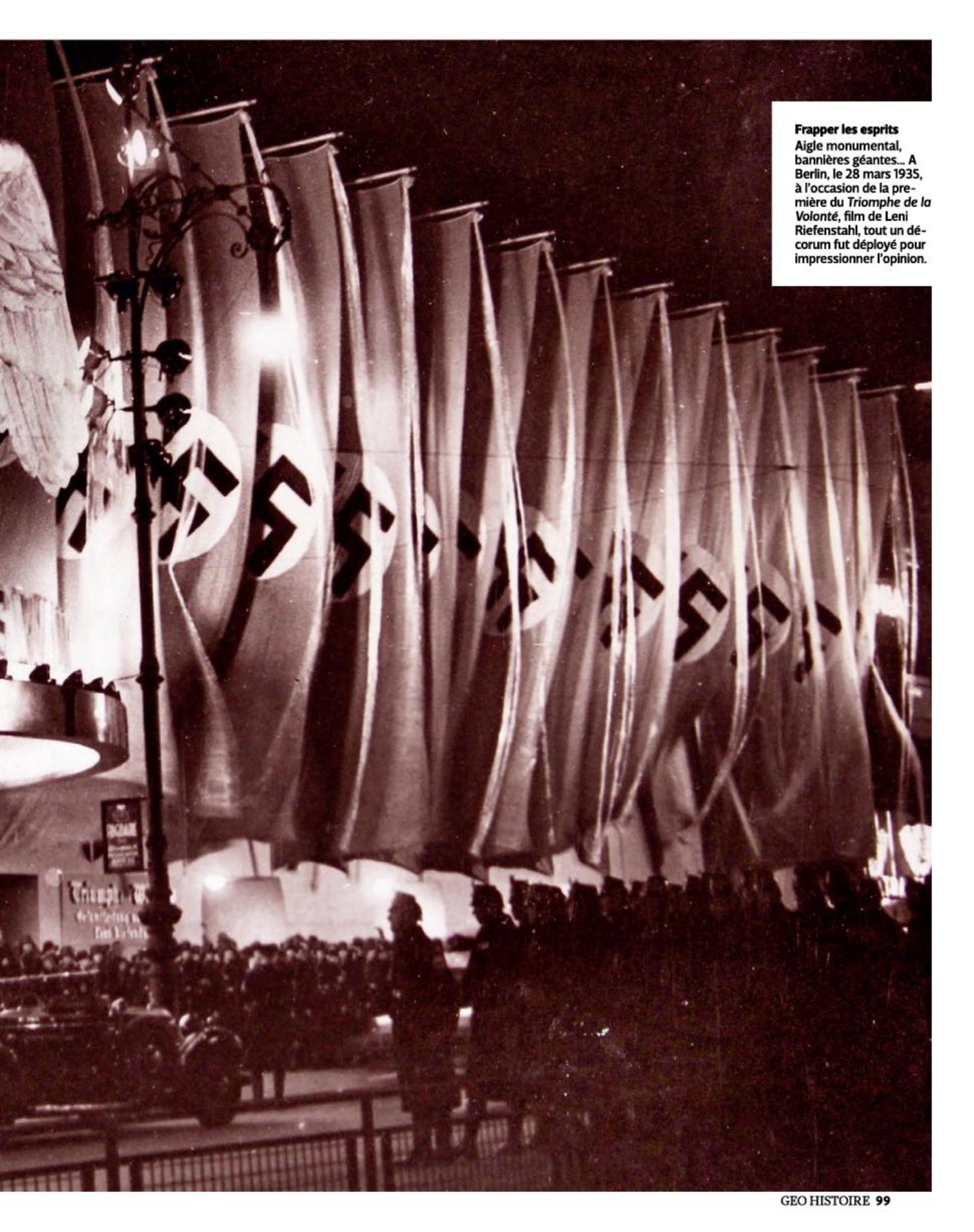




Sacraliser le Führer
Leni Riefenstahl, ici lors
d'une fête du parti na-
tional-socialiste à Nu-
remberg en 1934, a re-
présenté dans ses films
Adolf Hitler comme le
sauveur de l'Allemagne.







Frapper les esprits
Aigle monumental,
bannières géantes... A
Berlin, le 28 mars 1935,
à l'occasion de la pre-
mière du *Triomphe de la*
Volonté, film de Leni
Riefenstahl, tout un dé-
corum fut déployé pour
impressionner l'opinion.



Contrôler l'information

Le 22 juin 1941, Goebbels annonce lui-même à la radio le déclenchement de l'opération Barbarossa, nom de code de l'attaque de l'armée allemande contre l'URSS.

La propagande vise à imposer une doctrine à tout un peuple. Voilà ce que l'on peut lire dans *Mein Kampf*, le livre écrit par Adolf Hitler en 1924, alors emprisonné après son putsch manqué. Durant ses neuf mois de détention dans la forteresse de Landsberg, le futur maître du Reich a beaucoup réfléchi aux moyens de s'emparer des esprits et de diffuser ses thèmes de prédilection : le racisme, l'antisémitisme et la soumission à un seul et unique Führer. Toujours dans *Mein Kampf*, Hitler affirme œuvrer «pour des buts qui ne sont compris que d'une très petite élite». Et délivre sa méthode pour les atteindre : «L'art de tous les grands chefs populaires a toujours consisté à concentrer l'attention des masses sur un seul ennemi.» Car, précise-t-il «les grandes masses sont aveugles et stupides. (...) La seule chose qui soit stable, c'est l'émotion et la haine.»

Son savoir, Adolf Hitler l'a acquis sur le terrain. A la fin de la Première Guerre mondiale, il était encore caporal lorsqu'il intégra les services de propagande d'une armée qui entendait éduquer les troupes dans une ligne «correcte», c'est-à-dire anti-bolchevique et nationaliste. Excellant à faire vibrer l'auditoire des casernes, Hitler enchaîna sur celui des brasseries. Pour le compte d'un nouveau parti cette fois : le NSDAP, le parti national-socialiste des travailleurs allemands. Et avec un certain talent. Le 13 août 1920, à Munich, il attira ainsi 2 000 personnes venues entendre une de ses conférences intitulée «Pourquoi sommes-nous antisémites ?» A l'époque, Hitler se définissait comme un simple «tambour», chargé d'ouvrir la voie à un futur sauveur de l'Allemagne. Et son discours collait déjà parfaitement au mélange de colère, de peur et de ressentiment animant son public. Simplicité et répétition étaient ses armes oratoires. Sa violence verbale contre les juifs déclenchait inmanquablement les vivats de la foule. En quelques semaines, il devint la vedette de son parti qui, grâce à lui, gagna en audience et en adhérents. En août 1921, le NSDAP comptait 3 300 adhérents. Ils étaient 20 000 à la fin de l'année 1922. Et entre-temps, Hitler avait été élu président du parti, à l'unanimité.

C'est justement au sein de l'organisation nazie qu'Hitler se trouva un formidable auxiliaire pour répandre sa propagande. Ecrivain contrarié, Joseph Goebbels avait 27 ans lorsqu'il rejoignit le NSDAP, en 1924. Deux ans plus tard, il fut nommé *Gauleiter* (responsable régional politique) à Berlin, et devint un rouage essentiel de la lessiveuse de cerveaux

nazie. Son dernier biographe, Peter Longerich (éd. Héroïse d'Ormesson, 2013), montre que ce narcissique se construisit pour la postérité un piédestal plus haut que ses mérites. Goebbels n'était certes pas un magicien, un génie du mal capable d'envoûter le peuple allemand pour permettre au régime nazi de prendre le pouvoir. Il possédait néanmoins un potentiel que Hitler saisit d'emblée.

En 1925, Goebbels avait publié son premier manuel de propagande : *Le Petit ABC du national-socialiste* dans lequel il exposait ses idées. Son message relevait du dogme : «Le moteur d'un mouvement idéologique n'est pas une question de compréhension mais de foi (...) Pour son sermon sur la montagne, le Christ n'a donné aucune preuve. Il s'est contenté d'émettre des affirmations. Il n'est pas nécessaire de prouver ce qui est une évidence.» Dans son journal (éd. Tallandier, 2005), Goebbels insistait souvent sur ce ressort : «Il faut que le national-socialisme devienne un jour la religion d'Etat des Allemands.»

Avec les journaux, affiches et tracts seraient des outils de diffusion du nouveau culte. Goebbels en systématisa le fond et la forme. Des slogans qui claquaient et une esthétique invariable. Les croix gammées dans un disque blanc, sur fond rouge vif, fleurirent sur les murs. Ici, Goebbels n'avait rien d'un novateur et ne faisait que s'inspirer de

«IL FAUT QUE LE NAZISME DEVIENNE UNE RELIGION»

ce qui l'entourait. Berlin était alors un laboratoire de la publicité commerciale. Les stratèges de la réclame avaient identifié les formes, dimensions, couleurs, emplacements captant au mieux l'attention des foules. Et édicté deux principes essentiels : la simplification et la répétition constante des mêmes slogans ; la concentration des moyens dans de vastes campagnes. Goebbels transposa ces principes en politique. Il avait lu *Propaganda* (1928), le livre d'Edward Bernays et bible des publicitaires et des politiques américains. L'auteur, neveu du fondateur de la psychanalyse Sigmund Freud, y définissait les méthodes pour «contrôler et régenter les masses conformément à notre volonté sans qu'elles en aient conscience». Ses clients étaient aussi bien des multinationales comme General Electric, Procter & Gamble, et CBS que des hommes politiques tel que le vice-président américain Calvin Coolidge (1872-1933). En 1927, Goebbels lança un hebdomadaire. ●●●

●●● Le tirage initial de *Der Angriff* (L'Attaque en français) était faible, mais le docteur – il tenait à ce titre universitaire – y peaufina sa rhétorique. Et trois ans plus tard, en 1930, Hitler lui confia la direction de la propagande pour l'ensemble du Reich. Il devenait ainsi un des hommes clés de la conquête politique du pays par les nazis.

Sous sa houlette, le parti se lança dans la bataille électorale en force. Pour la campagne des législatives de septembre 1930, le NSDAP organisa 34 000 meetings ! Résultat : une percée jamais vue ! Le parti d'Hitler devient la deuxième force du pays avec 18,3 % des voix. Pendant les élections présidentielles de 1932, où un temps d'antenne radio était pour la première fois attribué aux candidats, les nazis ne lésinèrent pas sur les moyens : rassemblements de masse, véhicules avec haut-parleurs, films, disques, drapeaux, banderoles, tracts, journaux, brochures, affiches... Leurs mensonges agissaient comme un baume sur le pays meurtri. Et Hitler remporta 36,7 % des suffrages,

l'arrêt de mort de la liberté d'informer en Allemagne. «L'opinion publique se fabrique et ceux qui veulent participer à sa formation endossent une responsabilité colossale vis-à-vis de la nation et du peuple entier», pérorait le ministre, qui se mit à distribuer quotidiennement des «versions officielles». Les rares éditorialistes critiques furent emprisonnés. Max Amann, président de la Chambre de la presse du Reich, ferma les journaux catholiques et indépendants, ou contraignit leurs propriétaires à les céder aux éditions du parti, Eher-Verlag. Des centaines de journaux furent contraints à mettre la clé sous la porte. On comptait 3 000 revues en Allemagne en 1933. Il n'en restait que 975 en 1944, les Eher-Verlag assurant alors 80 % du tirage de la presse allemande.

Dès sa prise de fonction, le ministre avait annoncé que la tâche de la radio serait dorénavant la mobilisation des esprits. Les stations locales furent transformées en «stations du Reich». De nombreux employés furent licenciés et plusieurs responsables emprisonnés. En 1937, la réorganisation de la Société radio-phonique du Reich assura à Goebbels le contrôle exclusif des ondes. Entre ses allocutions toujours plus nombreuses, ses reportages sur la moindre apparition publique de Hitler,

ses conférences et ses discours solennels, le ministre insistait pour que les auditeurs soient abondamment divertis : «Tout sauf ennuyer !» Et il promut la diffusion du «récepteur du peuple», un poste robuste et bon marché. En 1938, le Reich comptait déjà 8,5 millions d'auditeurs (contre 4 millions en 1933). Cerise sur le gâteau : une partie de la redevance revenait au ministère de la propagande.

La culture fut sommée de chausser les bottes nazies. Dès 1933, on avait donné le ton, en «purifiant» les bibliothèques publiques. Le 10 mai, sur la place de l'opéra de Berlin, 20 000 livres furent jetés dans les flammes, œuvres de Karl Marx, Heinrich Mann, Sigmund Freud, André Gide, Jack London et tant d'autres... Au total, 300 auteurs du monde entier furent mis à l'index. Trois cents petites voix intolérables pour le grand projet d'uniformisation des consciences. Des bûchers pour les écrits hérétiques furent dressés dans 22 autres villes allemandes. Un siècle plus tôt, Heinrich Heine, un des plus grands écrivains allemands du XIX^e siècle, l'avait annoncé dans sa tragédie *Almansor* (1821) de façon prophétique : «Là où on brûle des livres, on finit par brûler des hommes.»

Les arts plastiques aussi devaient marcher au pas. Goebbels indiqua la cadence : «L'art allemand de la prochaine décennie sera héroïque, il sera ●●●

EN 1933, 20 000 LIVRES FURENT BRÛLÉS À BERLIN

obligeant alors le président du Reich Paul von Hindenburg à nommer le candidat du NSDAP au poste de chancelier, en janvier 1933.

À peine le pouvoir conquis, le parti se débarrassa de ses rivaux. Une ordonnance sur «la protection du peuple et de l'Etat allemand» supprima des droits fondamentaux comme les grèves, les manifestations et le pluralisme politique. Des mesures impopulaires que la propagande se chargea d'adoucir avec des discours du chancelier, diffusés à la radio, précédés de reportages à la gloire du Führer.

Le 11 mars de la même année, Goebbels fut nommé ministre du Reich à l'éducation et à la propagande. Un poste sur mesure pour contrôler la culture et les médias et y insuffler l'esprit national-socialiste. De cinq départements et 350 employés en 1933, le ministère passera à 2 000 employés répartis en 17 départements en 1939, tandis que son budget avait été multiplié par dix. Sous son impulsion, les moyens modernes de communication furent développés : radio, actualités filmées et même télévision (en test dès 1935) permirent de diffuser «l'évangile» nazi dans toutes les couches de la population. Il fit promulguer des lois pour consolider ses prérogatives, notamment pour museler la presse. Le 6 avril, le discours du ministre sur «la presse et la discipline nationale» signa

JUD SUSS

**Corrompre
les consciences**

Réalisé par Viet Harlan,
Le Juif Süss (ici l'affiche
du film, 1940) fut l'un des
films phares du cinéma
antisémite de la propa-
gande nazie.

FERDINAND MARIAN · KRISTINA SÖDERBAUM
HEINRICH GEORGE · WERNER KRAUSS
EUGEN KLÖPPER · ALBERT FLORATH · MALTE

... d'un romantisme d'acier, il sera objectif et exempt de sentimentalisme, il sera national, gorgé de pathos, impératif, ou il ne sera pas.» En 1937, il inaugura avec Hitler deux expositions à Munich. La première, à la «Maison de l'art allemand», célébrait des œuvres mièvres conformes à l'idéal nazi – paysages ruraux, blondes familles paysannes, soldats héroïques, etc, traités dans le plus pur style académique – et opposées à l'art «dégénéré» présenté, lui, à l'Institut d'archéologie. Six cent cinquante peintures, sculptures et dessins réquisitionnés dans les musées du pays, œuvres rejetées autant pour leur liberté formelle que pour les sujets choisis. Aux yeux des nazis, la création, remise en cause de l'ordre établi, était par essence subversive : c'est ainsi tout l'art moderne qu'ils mettaient au ban, de Van Gogh à Picasso, de Cézanne à George Grosz... En fait d'exposition, une mise au pilori, flattant le conformisme des visiteurs. Les condamnations d'Hitler étaient écrites sur les murs, les prix des œuvres indiqués pour susciter l'indignation d'un public éprouvé par la crise économique. L'expo fit le tour de l'Allemagne et de l'Autriche trois années durant, cumulant 3 millions de visiteurs.

A l'instar de son Führer, le ministre s'intéressait également de près au cinéma, dont il mit en garde les responsables : «Nous n'entendons absolument pas tolérer la présence, voilée ou ouverte, d'idées que la nouvelle Allemagne veut éradiquer.» En finançant la production des films, les nazis mirent le cinéma sous tutelle et une loi permit d'interdire une œuvre pour atteinte au sentiment artistique ou au national-socialisme, ou au contraire de la déclarer propre à l'éducation du peuple. Un fonctionnaire nanti du titre de «Dramaturge du Reich» supervisait la totalité des projets. En 1936, Goebbels plaça les grands studios (UFA et Tobis) sous son contrôle direct, choisissant en personne acteurs et réalisateurs, et fit interdire les films dans lesquels on pouvait «encore voir des juifs».

L'embrigadement de la population, jeunes et adultes, lamina les possibilités de résistance

Leni Riefenstahl, une actrice devenue la coqueluche d'Hitler, réalisa deux films magnifiant le congrès du parti à Nuremberg. A *La Victoire de la foi* (1933) succéda *Le Triomphe de la volonté* (1935, primé à la biennale de Venise en 1937), qui reprenait un motif essentiel de la propagande : la communion entre un leader sacralisé (certains plans montrent Hitler nimbé d'un halo lumineux, à l'image d'un saint) et un peuple uniformisé, où l'individu avait disparu. Dotée d'un budget colossal, Leni Riefenstahl réalisa également *Les Dieux du stade*, film immortalisant les jeux olympiques

de 1936, qui lui valut de recevoir, pour la seconde fois, le prix national du film.

En 1937, Goebbels présenta la «création de grandes célébrations nationales-socialistes» comme «un des principaux éléments de la vie culturelle moderne» et célébrait l'émergence «d'un rite simple et moderne». C'est dans cette nazification du quotidien que le ministre donna la pleine mesure de son talent. Défilés, rassemblements et rituels en tout genre devaient «maintenir fermement (...) la discipline à l'intérieur d'un peuple». En retour, la publicité donnée à ces manifestations était censée prouver l'unité de la «communauté du peuple» et son adhésion sans faille au III^e Reich. Ces grandes messes répétitives entretenaient en outre une forme d'hypnose collective. Le régime satura le calendrier de nouvelles festivités (anniversaires et commémorations, jours d'actions de grâce, fête de la moisson, etc). Sur le modèle du Dopolavoro, l'organisation créée par Mussolini pour s'occuper du temps libre des travailleurs et surtout les empêcher de penser par eux-mêmes, les nazis créèrent une structure baptisée «La force par la joie». L'embrigadement de la population, jeunes et adultes, hommes et femmes, dans des corporations professionnelles, sportives, culturelles ou de bienfaisance, lamina les possibilités de résistance. Avec le Secours d'hiver la propagande s'habilla de motivations charitables. Les bénévoles de cette campagne s'en



MPFL/Rue des Archives



Imposer un symbole
 Dans les années 1930 (ici, le stand d'une foire à Berlin), l'emblème de la svastika est omniprésent. Ses couleurs ont été choisies par Hitler pour leur impact visuel.

allaient quêter dans les rues pendant les mois rigoureux pour offrir de la nourriture, des vêtements, ou encore du charbon à des Allemands nécessiteux. Des insignes récompensaient les généreux donateurs, attirant l'attention sur les récalcitrants. 1935 s'acheva par le «Noël populaire» : cinq millions d'enfants reçurent des cadeaux. Tandis que la Gestapo traquait juifs et opposants, Goebbels célébrait sur les ondes le «commandement de l'amour du prochain». Les militants du parti, omniprésents, collaient des affiches et peignaient sur les trottoirs des slogans du type «Les rabat-joie sont des traîtres à la patrie». Affiches, banderoles, placards du *Stürmer* – le journal antisémite qui vit son tirage grimper de 20 000 à 600 000 exemplaires –, décoration et changement de noms des rues... : l'espace public fut entièrement investi. Il y eut même des tentatives de diffuser une mode «aryenne». Le salut hitlérien était encouragé, le port de l'uniforme également. La surveillance des individus, omniprésente, dissimula un sentiment d'insatisfaction persistant qui ne s'exprimait alors plus que dans la sphère privée. Goebbels créa aussi un prix national littéraire, plaça les théâtres sous contrôle, et voulut même régenter la musique. Résultat de sa politique, tout ce que le pays comp-

taît d'intellectuels ou de créateurs dut fuir ou se soumettre. Certains se suicidèrent ; beaucoup furent envoyés en camp.

Le culte de Hitler s'imposa ainsi sans partage. Avec une opinion publique sous contrôle, le régime put faire du mythe de la fusion intime entre le peuple et son Führer l'élément central de sa propagande, décliné sous de multiples facettes : le chancelier issu du peuple ; le sauveur de l'Allemagne ; le chef humain, aimant les enfants mais se sacrifiant pour son pays ; le justicier, défenseur de valeurs morales et, à partir de 1939, le chef de guerre infaillible. Le mythe commença à s'ébrécher après les premières défaites, mais dans de larges secteurs, il perdurera jusqu'à la fin du conflit.

Le vocabulaire de tous les jours n'échappa pas à l'offensive totalitaire, comme l'expliqua, en 1947, le philologue Victor Klemperer dans son livre *Lti, la langue du Troisième Reich* [ndlr : Lti signifiant en latin *Lingua Tertii Imperii*, la langue du Troisième Reich]. La novlangue nazie devint le moyen de propagande le plus efficace du régime, gagnant toutes les bouches, sympathisantes ou non, pour détruire l'outil même de la pensée. Y sont-ils parvenus ? La question fait toujours débat parmi les spécialistes. L'historienne allemande Elke Fröhlich affirme que la propagande de Goebbels n'a pas été aussi efficace qu'on le pense parfois. Elle aurait été exagérée après-guerre dans un processus de déresponsabilisation collective. Son confrère britannique Aristotle A. Kallis renchérit rappelant que la propagande «ne peut pas lobotomiser une société moderne et complexe en un peu moins de dix ans» (cité par Nicolas Patin, dans l'ouvrage collectif *Le Nazisme régime criminel*, éd. Perrin, 2015). On peut mesurer cependant les ravages de cette gigantesque entreprise de lavage

ON ESSAYA MÊME D'IMPOSER UNE MODE ARYENNE

de cerveau à l'aune de la Nuit de cristal, en 1938. A cette occasion, dans la nuit du 9 au 10 novembre, près de 200 synagogues furent détruites, 7 500 commerces, exploités par des juifs, saccagés, et de 2 000 à 2 500 personnes perdirent la vie. Cette vague de haine antisémite qui déferla sur toute l'Allemagne, orchestrée par Goebbels, démontre bien que cinq années de propagande intensive avaient suffi à déshumaniser les juifs dans le regard du citoyen ordinaire.

■
 BALTHAZAR GIBIAT

La salle des Actes de l'université de Fribourg est pleine à craquer. Aux professeurs et aux étudiants en tenue d'apparat se sont mêlés les uniformes bruns des fonctionnaires du NSDAP, vainqueur des élections trois mois plus tôt. En cette matinée du 27 mai 1933, après avoir repris en chœur l'hymne des SA, la foule attend le discours de prise de fonction du nouveau recteur : Martin Heidegger. Ils ne vont pas être déçus du spectacle. Le philosophe, habits de cérémonie rouges et petite moustache carrée, rappelant poil pour poil celle d'Hitler, a préparé une vibrante harangue. Digressant sur les bienfaits de l'éducation paramilitaire, il va insister sur la « mission spirituelle » qui incombe à cette nouvelle Allemagne désormais aux mains des nazis. Avant de conclure : « *Alles Grosse steht im Sturm* » (« Tout ce qui est grand se dresse dans la tempête »). Valorisation de la guerre ? Incitation à rejoindre les Sturmabteilung (SA) ? Ou traduction personnelle à partir du grec d'une sentence prise dans *La République* de Platon ? Les historiens se posent la question. Cette phrase résume à elle seule l'ambiguïté de la position d'Heidegger à l'égard du régime nazi.

Sa future femme, Elfride, le convertit aux idées nationalistes völkisch

Alors qu'une proportion importante d'intellectuels allemands prit la décision de s'exiler dès le début des années 1930 – de nombreux juifs comme Albert Einstein, Theodor Wiesengrund-Adorno, Hannah Arendt ou Walter Benjamin, mais aussi des non-juifs fuyant le fascisme, tels Bertolt Brecht ou Thomas Mann –, Martin Heidegger fit partie de ceux qui préférèrent rester. Mais faut-il le classer parmi les opportunistes qui suivirent sans les critiquer les nouveaux maîtres de l'Allemagne, afin de préserver leur carrière (comme l'écrivain expressionniste Gottfried Benn ou l'ancien communiste Max Barthel) ? Ou bien était-il un nazi convaincu, décidé à devenir l'un des idéologues du nouveau régime, à l'image du constitutionnaliste Carl Schmitt, qui s'imposa

LES HEURES NO

Heidegger voulait
refonder la philosophie
et mettre fin à
«l'enjuivement de son
peuple»... L'engagement
du penseur au service
des nazis suscite encore
la consternation.

comme le juriste officiel du III^e Reich, ou d'Eugen Fischer, généticien et théoricien de l'hygiène raciale ? Et comment un philosophe de sa trempe, considéré depuis la parution de son ouvrage magistral *Etre et Temps* (1927) comme l'un des penseurs les plus brillants du XX^e siècle, a-t-il pu associer son nom, de près ou de loin, à la doctrine populiste hitlérienne ?

En réalité, il existe, dès avant les années 1930, de nombreux points communs entre la pensée heideggérienne et le national-socialisme. La notion d'enracinement, tout d'abord, qui désigne ce lien particulier entre un peuple et sa terre ancestrale. « L'attachement des Allemands à leur sol natal est une chose en soi banale et que l'on trouve chez Heidegger dès sa jeunesse, comme expression d'un traditionalisme catholique », explique Guillaume Payen, historien et philosophe, auteur de *Martin Heidegger – Catholicisme, révolution, nazisme* (éd. Perrin, 2015). Sa rencontre avec sa future femme, Elfride, en 1915, marque un tournant : protestante, ultranationaliste, elle convertit progressivement son mari aux idées ethnocentristes völkisch, qui inspirèrent grandement l'idéologie « *Blut und Boden* » (sang et sol) des nazis. Autre point commun : l'antisémitisme. « L'enjuivement de notre culture et de nos universités est assurément effrayant », écrit ainsi

le philosophe dans une lettre à son épouse, convaincu d'un complot fomenté par le « judaïsme international » pour s'emparer du pouvoir mondial. Heidegger ajoute à ces clichés une explication philosophique en faisant du juif un nomade, un cosmopolite sans patrie, et incapable donc de s'enraciner, comme les Allemands, dans un sol. Une telle vision ne l'a pas empêché de côtoyer et d'admirer des juifs, à commencer par son maître, Edmund Husserl, ou Hannah Arendt, l'une de ses élèves les plus brillantes, avec qui il entretiendra une relation passionnelle.

Attaché à la patrie, antisémite, Heidegger est aussi un adversaire farouche du communisme, du parlementarisme et, finalement, du catholicisme. Autant d'affinités avec le nazisme, auxquels s'ajoute l'intérêt du penseur, dès la fin des années 1920, pour la personnalité d'Hitler. A son ami, l'existentialiste chrétien Karl Jaspers, qui lui demande un jour comment un homme aussi inculte pourrait un jour diriger l'Allemagne, il répond : « La culture est sans impor-

Ulrichsen Bild/Reiger-Viollet



IRES D'UN PHILOSOPHE

tance du tout, regardez simplement ses merveilleuses mains.» Fasciné par le charisme du futur Führer, le philosophe, comme tant d'autres Allemands alors, voit en lui un homme providentiel, seul à même de sortir leur peuple de la crise dans laquelle il est plongé.

Dans son université, il participe aux autodafés de livres écrits par des juifs

C'est donc presque naturellement que Heidegger, après avoir voté pour le NSDAP en mars 1933, finit par prendre, le 3 mai, sa carte au parti nazi. Est-il l'un de ces «*Märzgefallene*», ces «tombés de mars» comme on nomme ceux qui rejoignent par attentisme et par centaines de milliers le parti après sa victoire électorale du 5 mars ? Pour Guillaume Payen, l'adhésion du philosophe est plus profonde : «Heidegger espère en réalité que ce mouvement fasse table rase de la République de Weimar pour que l'on puisse impulser une révolution philosophique qui fera retrouver au peuple allemand la grandeur du peuple grec antique.»

Heidegger accepte donc le poste de Führer-recteur (c'est le nouveau titre officiel) de l'université de Fribourg. A la tête de l'établissement, il apparaît en fonctionnaire loyal et zélé du régime nazi, supprimant notamment les bourses aux étudiants «de souche non aryenne». Il soutient également la politique eugéniste naissante et demande la création d'une chaire de professeur de «doctrine raciale et de biologie héréditaire». Il participe enfin aux autodafés de livres marxistes ou écrits par des juifs qui ont lieu dans la cour de son université. Rêvant de s'imposer comme l'un des «Führer» spirituels du III^e Reich, Heidegger va vite déchanter. Le NSDAP est en effet un parti dans lequel on trouve très peu d'universitaires. Et sa rhétorique anti-intellectualiste, tout comme son rejet des élites, s'accommode mal de la complexité de la pensée heideggerienne, très abstraite. Dans ces

conditions, le philosophe, pressentant qu'il ne parviendra pas à populariser ses idées, démissionne finalement de son poste de recteur le 21 avril 1934. Il reprend alors une vie de professeur de philosophie, mais restera malgré tout adhérent du NSDAP jusqu'en 1944.

Avec la fin de la guerre, vient le temps du retour de bâton : les Alliés victorieux interdisent à Heidegger d'enseigner pour lui faire payer sa compromission avec les nazis. La traversée du désert est brève : sa réhabilitation a lieu dès 1951, sans que jamais le philosophe ne condamne explicitement le national-socialisme. Il se contentera ensuite de dire, en privé, que le fait d'avoir accepté le poste de recteur à l'université de Fribourg avait été une «*Grosse Dummheit*», une très grosse bêtise. Ambigué jusqu'au bout,

donc, sa pensée exerce néanmoins un impact majeur sur la philosophie occidentale, notamment en France sur des intellectuels comme Sartre, Derrida, Merleau-Ponty ou Levinas. Si bien que de nombreux historiens préférèrent encore poser un voile pudique sur les liens

entre le maître et le nazisme. A mesure que s'ouvrent les archives, cette réalité apparaît pourtant de moins en moins contestable. La publication, à partir de 2014, des *Cahiers noirs* (carnets de notes inédits écrits par le philosophe entre 1931 et 1946) ne laisse guère de doute : Heidegger était antisémite, nationaliste et convaincu du progrès apporté par le III^e Reich, marquant sa philosophie d'une indélébile tâche brune.

CLÉMENT IMBERT



AMG-Images

Un militant zélé
Le recteur Heidegger porte à la boutonnière un insigne à aigle et croix gammée en 1933 (en haut). Dans un meeting nazi, en novembre de la même année (à gauche).



CES ALLEMANDS QUI S'OPPOSÈRENT AU NAZISME (1920-1933)

ILS ONT DONNÉ L'ALERTE

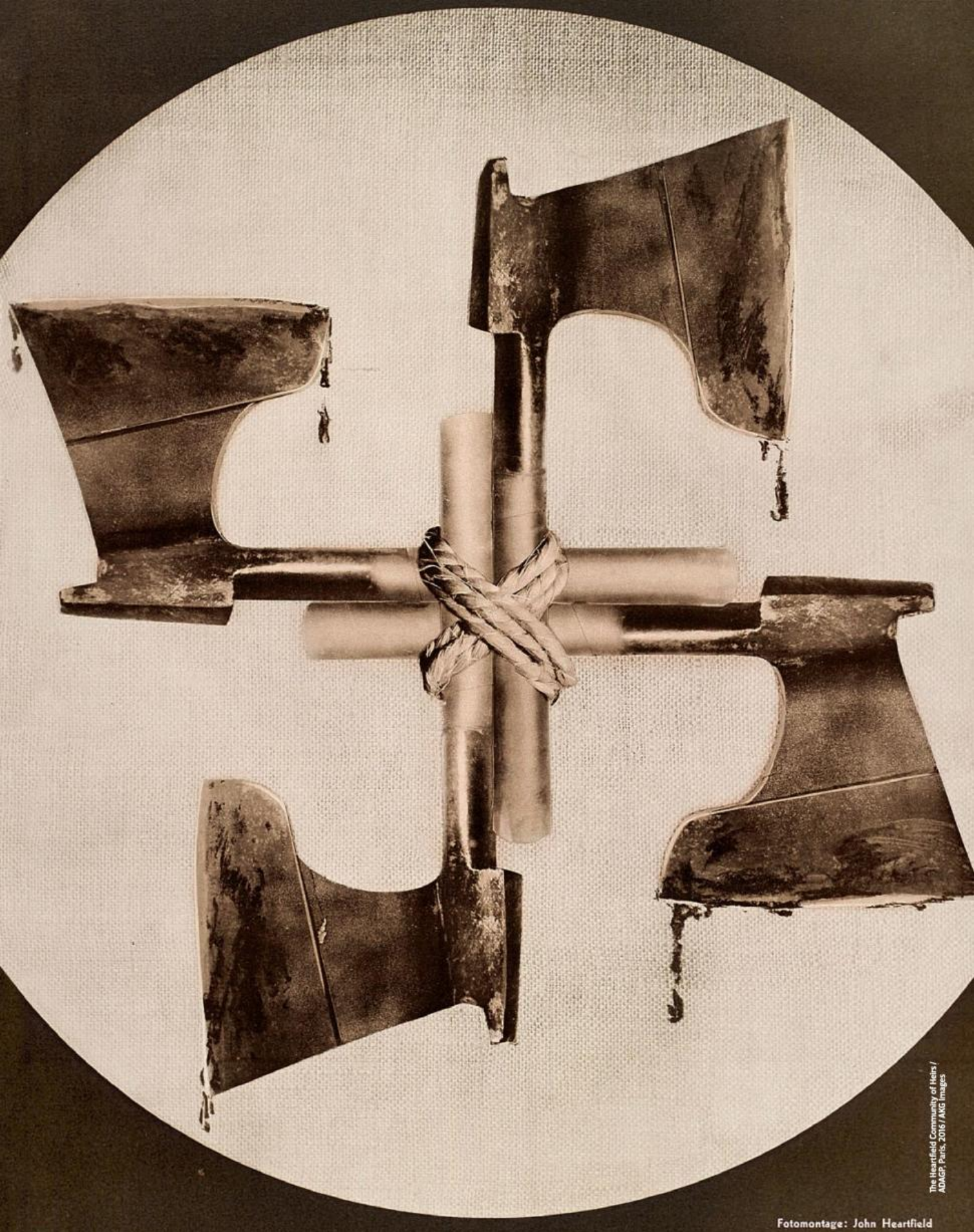
PAR ANNE DAUBRÉE

Le 31 janvier 1933 ? Un événement comme un autre pour les Allemands... Le jour de la nomination d'Hitler comme chancelier du Reich, «il ne se passe pas grand-chose à vrai dire, tout juste un de ces innombrables rebondissements et épisodes ministériels au rythme desquels vit l'Allemagne depuis 1930», rappelle l'historien Alain Brossat dans *Berlin, 1919-1933* (éd. Autrement, 2013). La montée du nazisme n'a donc pas tant inquiété les défenseurs de la démocratie. La presse et les intellectuels décrivirent souvent Hitler comme un bouffon de peu

d'envergure, et rares sont ceux qui prirent *Mein Kampf* pour un programme politique. Certains, pourtant, ont fait preuve de lucidité : artistes, intellectuels, juges, politiciens, prêtres... Issus de différents milieux, ils ont su percevoir le danger à venir et eurent le courage de s'élever contre l'idéologie nazie dès les premiers succès du NSDAP ou lors des premiers mois de 1933. Portraits de six résistants méconnus qui, chacun à sa manière, ont fait front contre une idéologie qui allait plonger l'Allemagne, l'Europe et le reste du monde dans le chaos.

Un artiste visionnaire

En 1934, exilé à Prague, l'artiste allemand John Heartfield réalise ce photomontage avec cette légende : «Le vieux slogan dans le nouveau Reich : sang et fer.»





Ulrich Bild via Getty Images

BERNHARD LICHTENBERG UN PRÊTRE CONTRE LA BARBARIE

Juin 1931. Le NSDAP vient de se trouver une nouvelle cause : l'interdiction d'un film sur la Grande Guerre, *A l'Ouest, rien de nouveau*, inspiré du roman d'Erich Maria Remarque, qu'ils jugent antiallemand. Dans leur ligne de mire : Bernhard Lichtenberg, 56 ans, chanoine de la cathédrale Sainte-Edwige de Berlin, qui a, pour sa part, encensé cette œuvre pacifiste et qui encourage ses ouailles à assister aux projections. «Le prélat raille notre défaite», l'attaque *Der Angriff*, journal pro-nazi, les SS l'accusant pour leur part d'être un «ennemi fanatique du national-socialisme».

Pas de quoi intimider cet homme d'église, habitué à porter ses convictions religieuses jusque dans la vie publique : depuis les années 1920, il s'est engagé au Zentrum, le parti catholique, et on le voit aussi défiler aux côtés d'organisations pacifistes. Alors, quelques mois à peine après les articles insultants des nazis (qui parviendront à faire interdire le film), Bernhard Lichtenberg affirme ostensiblement l'incompatibilité de sa foi

chrétienne avec un mouvement qui prend dangereusement de l'ampleur. Il refuse de distribuer les sacrements aux membres du parti d'Hitler, une mesure qu'il est l'un des rares à appliquer. Car dans son milieu, le prêtre a bien du mal à mobiliser. Lorsqu'en avril 1933, une fois arrivé au pouvoir, Hitler décrète le boycott des commerces juifs, Bernhard Lichtenberg s'efforce, en vain, d'obtenir du cardinal Bertram, président de la Conférence des évêques allemands, une condamnation officielle.

Le prêtre devient la bête noire des nazis : on perquisitionne son domicile, la Gestapo lui fait subir de longs interrogatoires... Et pourtant, il ne lâche rien de son combat, à contre-courant d'une Eglise allemande qui, dans sa grande majorité, s'efforce de trouver des passerelles entre nazisme et catholicisme (le Vatican finit d'ailleurs par signer un concordat avec Hitler, le 20 juillet 1933). Son intransigeance lui vaut d'être arrêté en 1941 pour «activité hostile à l'Etat» et de mourir sur la route pour Dachau, en novembre 1943. ■

CARL GOERDELER

La paisible Leipzig est plongée dans le chaos. En avril 1933, les SA font irruption dans le quartier juif, malmènent ses habitants, détruisent des boutiques. Alerté, Carl Goerdeler, 49 ans, bourgmestre de la ville, court s'interposer et ordonne à la police municipale de libérer les juifs déjà détenus. La violence des nazis récemment portés au pouvoir effraie ce juriste de formation, grand défenseur d'une société apaisée, qui a consacré sa vie à servir l'administration de son pays. Le nationalisme affirmé de ce Prussien, issu d'un milieu très conservateur, ne l'empêche pas de mesurer le danger que constitue l'arrivée au pouvoir du parti d'Hitler.

Immédiatement, Goerdeler s'oppose autant qu'il le peut aux exactions des nazis dans la ville qu'il administre. Mais il va plus loin encore et s'efforce d'infléchir la politique de l'Etat national-socialiste en usant de ses capacités de négociateur et de ses réseaux tissés au cours de sa brillante carrière de fonctionnaire. Sollicité par les nazis pour ses compétences, il voit là l'opportunité d'infléchir le système. Il de-

AKG Images



UN OPPOSANT DE L'INTÉRIEUR

vient alors commissaire du Reich aux prix, de 1934 à 1935. Une fois dans la place et la confiance du Führer gagnée, Goerdeler tente de le convaincre de modifier sa politique raciale et religieuse. Son argument : ces mesures permettraient de renouer de bonnes relations avec la France et le Royaume-Uni, indispensables au rétablissement de l'économie allemande, alors dans un état catastrophique...

Las, en 1936, tout bascule. A l'initiative de Goering, chargé de la planification de l'économie, le conseiller tombe en disgrâce. Ses avis, déjà peu écoutés, sont déclarés «complètement inutiles». Et dans sa propre ville, le bourgmestre, privé de l'aura née de la proximité avec Hitler, voit son autorité bafouée, notamment lorsque le nazi Rudolf Haake, l'un de ses adjoints, retire de la place publique la statue du musicien juif Felix Mendelssohn. Dans ce climat délétère, Goerdeler préfère démissionner. Dès lors, il se consacre à l'organisation d'un complot destiné à renverser Hitler, ce qui lui vaut d'être arrêté par la Gestapo. Il sera exécuté en février 1945. ■

Ulstein Bild via Getty Images



LE GÉNÉRAL KURT VON HAMMERSTEIN LA VOIX DISSONANTE DE LA REICHSWEHR

Nous avons plongé la tête la première dans le fascisme», explique, dans un éclair de lucidité, le général Kurt von Hammerstein à une journaliste suisse, au lendemain de la nomination d'Hitler au poste de chancelier du Reich, le 31 janvier 1933. Ce baron issu d'une vieille noblesse très nationaliste, militaire de carrière rallié à la République, est peu apprécié de ses pairs qui l'ont surnommé «le général rouge». En réalité hostile aux communistes, Kurt von Hammerstein est surtout inquiet de la montée en puissance du mouvement d'Hitler et tire la sonnette d'alarme dès 1930 : «Aux nazis, il ne faut laisser aucun doute sur le fait qu'à toute tentative d'illégalité, ils seront combattus par les moyens les plus rigoureux», déclare-t-il à ses proches, au lendemain du scrutin de septembre qui a vu le NSDAP gagner plus de 5 millions de voix au détriment des partis modérés et conservateurs.

L'opinion de ce général de 52 ans pèse : cette année-là, il a été nommé commandant suprême de la Reichswehr, poste très politique dans une

République de Weimar où les hauts gradés influencent les nominations au gouvernement. Deux ans plus tard, toujours plus préoccupé par le succès d'Hitler qui gagne aussi en influence dans les rangs de l'armée, Kurt von Hammerstein outrepassa tous les protocoles : il s'adresse directement au président Hindenburg et lui suggère de reporter les élections prévues en 1932, afin de barrer la route aux nazis. Le vieux président ne suivra pas ses conseils.

Quelques mois plus tard, Kurt von Hammerstein assiste, impuissant, à la mise en place du gouvernement d'Hitler qui compte un ministre de la Guerre fantôme, le général von Blomberg. Ce dernier laisse l'armée passer sous la coupe des nazis. Hammerstein demande alors, en décembre 1933, sa mise en disponibilité de l'armée. Puis, à l'exception d'une brève période où il est envoyé sur le front, il ne quitte plus la petite ville de Dahlem où il fréquente notamment Carl Goerdeler, qui complota contre Hitler. Le général meurt de maladie en avril 1943. ■





En 1925, John Heartfield (1891-1968) réalisa une couverture apocalyptique pour le livre *Après le déluge*, de Upton Sinclair.

JOHN HEARTFIELD LE MAÎTRE DU PHOTOMONTAGE SATIRIQUE ET ANTINAZI

La colle n'a pas fini de sécher que les nazis, furieux, arrachent déjà les affiches de John Heartfield – alias Helmut Herzfeld – des murs de Berlin. Dès les années 1920, le jeune caricaturiste croque féroce Hitler et ses sbires, qu'il représente comme les auxiliaires du grand capital, dans des photomontages qui le rendent célèbre. Pour cet iconoclaste né en 1891, figure incontournable du Berlin rouge et artistique, l'antnazisme constitue une évidence. Pacifiste, adhérent de la première heure au KPD, le parti communiste allemand, John Heartfield publie ses photomontages en couverture d'une revue haïe par les nazis, l'*Arbeiter*

Illustrierte Zeitung, proche du KPD, qui tire jusqu'à 500 000 exemplaires.

Autour de lui, pourtant, la plupart des communistes suivent les analyses de leur parti et considèrent le nazisme comme un phénomène sans grande importance, voire même bénéfique : l'arrivée au pouvoir d'Hitler serait susceptible de hâter l'avènement de la révolution. Un dangereux calcul que rejette Heartfield. Choqué par les affrontements opposant chaque jour communistes et nazis et inquiet de la menace pour la paix en Europe, il continue d'attaquer le NSDAP et son leader dans ses œuvres. Ce révolutionnaire va même jusqu'à proposer aux partis de la gauche modérée de réaliser

une propagande antinazie commune pour barrer la route à Hitler aux élections de 1932... sans succès.

En revanche, son acharnement lui vaut de faire partie de la première vague d'intellectuels poursuivis par les nazis dès leur arrivée au pouvoir. Il en faut de peu pour que John Heartfield ne soit emporté par la rafle. En avril 1933, l'artiste s'exile en Tchécoslovaquie où il continuera, depuis l'exil, de narguer Hitler : en 1934, une exposition consacrée à ses photomontages est organisée à Prague, suscitant l'ire du régime nazi. Après un second exil, à Londres, John Heartfield reviendra à Berlin après la guerre, où il s'éteindra en 1968. ■



Süddeutsche Zeitung/Rue des Archives

FRITZ MICHAEL GERLICH

LE JOURNALISTE DE COMBAT

Le soir du 8 novembre 1923, dans une brasserie de Munich, Hitler proclame l'instauration de la «révolution nationale», avant de tenter un coup d'Etat, sans succès. Fritz Michael Gerlich, jeune journaliste du *München Neueste Nachrichten*, qui a assisté au discours, s'inquiète de la virulence des propos et rédige un article à charge. Mais personne ne le lira : le récit de la soirée a été dicté à d'autres rédacteurs du journal par des sympathisants nazis ! Ce fils de commerçants, anticomuniste, avait pourtant flirté avec le NSDAP. Mais la violence du discours de la brasserie, son antisémitisme exacerbé, lui ouvrent les yeux. Il se jette dans le combat. Son fer de lance : *Der gerade Weg* (*La Juste voie*), journal catholique qu'il reprend en 1930, après s'être converti.

Gerlich s'efforce sans relâche de convaincre ses 100 000 lecteurs de ne pas céder aux extrêmes. En dépit des pressions qui se multiplient, le journal révèle que les SA de Berlin (les membres de la milice armée nazie) ont reçu l'ordre de se tenir prêts au combat, le 5 mars 1933, jour des élections législatives. La riposte ne se fait pas attendre : quatre jours après leur triomphe dans les urnes, les nazis investissent les bureaux de la rédaction. Avec le reste de son équipe, Fritz Michael Gerlich est emprisonné, avant d'être assassiné en juin 1934. ■

JOSEF HARTINGER

UN DÉFENSEUR ACHARNÉ DE LA LOI

Je viens de signer mon arrêt de mort», annonce Josef Hartinger, 40 ans, à sa femme, un soir de juin 1933. En accusant des SS du camp de Dachau d'assassinats de prisonniers, le substitut du procureur du tribunal de Munich sait qu'il met en péril la sérénité de sa famille. Mais depuis toujours, le sens de la justice vibre chez ce catholique issu d'une famille de tradition militaire, qui a connu les traumatismes de la Grande Guerre.

Antifasciste, Josef Hartinger manifeste dès 1923 pour protester contre la tentative de putsch d'Hitler. Au terme de ses études de droit, devenu juge, il poursuit avec la même rigueur nazis et communistes coupables de violence. Et en 1933, lors de la mise au pas de la Bavière par les nazis, Joseph Hartinger persiste à opposer le droit à la violence. Dans sa juridiction, il voit s'ouvrir le camp de Dachau où affluent les premiers prisonniers politiques. Hilmar Wäckerle, commandant SS du camp, qui y fait régner la terreur, envoie régulièrement au procureur des déclara-

tions de suicides ou de morts de prisonniers tués soit-disant parce qu'ils fuyaient. Josef Hartinger, qui suspecte des meurtres maquillés, accumule les preuves avec l'aide d'un médecin légiste, comme le raconte l'historien Timothy W. Ryback dans *Les Premières Victimes de Hitler* (Editions des Equateurs, 2015). Mais il peine à convaincre ses supérieurs, inquiets de l'influence des nazis. Le jeune juge décide alors de déclencher lui-même les poursuites. Celles-ci, ensablées par une administration noyautée par les nazis, remonteront toutefois jusqu'à Hitler, qui, pour préserver la réputation du régime à l'étranger, ordonnera la destitution du commandant de Dachau.

Après la guerre, au procès de Nuremberg, les dossiers d'Hartinger serviront à étayer le caractère criminel de l'organisation SS. A cette date, le procureur était revenu à la vie civile, après avoir été emprisonné par les Américains sur le front ouest où il était parti combattre. Cet opposant de la première heure est mort en 1984. ■



Interfoto/La Collection



Albert Harlingue/Roger-Viollet

A Versailles, Guillaume I^{er} est intronisé empereur.**18 JANVIER 1871****Proclamation de l'Empire allemand**

Alors que la guerre franco-allemande n'est pas encore officiellement terminée, la confédération d'Allemagne du Nord et les États du Sud se rassemblent au sein d'un empire. Le roi de Prusse, Guillaume de Hohenzollern, devient empereur sous le nom de Guillaume I^{er}.

9 MAI 1873**Le krach boursier**

En Autriche, la spéculation immobilière déclenche une crise boursière qui gagne toute l'Europe, et en particulier l'Allemagne. Cascade de faillites et chômage galopant...

2 JUIN 1878**Les lois antisocialistes**

Les organisations socialistes et sociales-démocrates ne peuvent plus exercer d'activités au sein de l'Empire allemand et les partis politiques de gauche sont dissous.

20 MAI 1882**Constitution de la Triple Alliance**

Face à l'esprit «revanchard» de la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie signent un accord défensif nommé Triple Alliance, sous l'impulsion du chancelier Bismarck. Durant deux décennies, les trois nations tentent d'isoler diplomatiquement leur grande rivale et d'entraver son expansion coloniale.

24 AVRIL 1884**L'Allemagne se dote d'un empire colonial**

Le chancelier Bismarck proclame la souveraineté de l'Empire allemand sur le Lüderitzland (actuelle Namibie), marquant le début de son empire colonial. Celui-ci s'étendra au Tanganyika, au Rwanda-Burundi, au Cameroun, au Togo et en Nouvelle-Guinée, avant d'être démembré par les vainqueurs de la Première Guerre mondiale en 1919.

1871

1873

1878

1882

1884

1888

1890

1891

1893



Bridgeman Images

Un intellectuel antisémite.

1873**Paul de Lagarde veut éradiquer les juifs**

Père spirituel du mouvement völkisch, courant de pensée nationaliste et raciste, le théoricien Paul de Lagarde compare les juifs à de la vermine qu'il faut éliminer...

1890**Rembrandt triomphe en librairie**

Entre biographie et manifeste esthétique, le livre de Julius Langbehn, *Rembrandt als Erzieher* (Rembrandt éducateur) rencontre un énorme succès, bien au-delà des cercles de réflexion völkisch. Derrière le portrait de l'artiste se dessine en creux l'idéal allemand prôné par les nationalistes : exaltation de la vie rurale, rejet du scientisme et de la modernité, et en particulier des élites qui, selon eux, ont pollué l'enseignement universitaire.

1891**Les pangermanistes se mobilisent**

Un groupe d'intellectuels forme la Allgemeine Deutsche Verband. Expansionnisme, nationalisme, antisémitisme sont les trois crédo de cette association très influente qui va perdurer jusqu'en 1939.

1893**Un député antisémite au Reichstag**

Quatre ans après la création de la Ligue antisémite, Otto Böckel, très populaire dans la province de Hesse-Nassau, est élu au Parlement. Son slogan : «Gegen Junker und Juden» («Contre les barons et les juifs»).

Sur cette caricature antisémite de 1896, les juifs quittent l'Allemagne.



Bridgeman Images

NAZISME (1871-1918)

du mouvement nationaliste accompagne celle d'une Allemagne en plein tumulte.



Le Kaiser Guillaume II (1859-1941).

PA Archive-Roger-Vollet

15 JUIN 1888

Guillaume II ouvre l'ère de la «Weltpolitik»

A 29 ans, Frédéric Guillaume de Hohenzollern devient roi de Prusse et empereur allemand. Il troque la «Realpolitik» de Bismarck, faite de tractations et de compromis, pour une «Weltpolitik» (politique mondiale) agressive, basée sur l'expansion territoriale et coloniale.

31 MARS 1905

La crise de Tanger exacerbe les tensions

Alors que la France souhaite placer le Maroc sous protectorat, Guillaume II prononce un discours à Tanger appelant à l'indépendance du pays. Il annonce qu'il est prêt à entrer en guerre si la France ne renonce pas à ses ambitions. Un conflit est évité in extremis lorsque l'Allemagne obtient la démission du ministre des Affaires étrangères français, Théophile Delcassé.

3 AOÛT 1914-11 NOV. 1918

Le rêve de grandeur de l'Allemagne brisé

Après quatre ans de conflit et plus de 2 millions de soldats allemands morts dans les tranchées, Guillaume II abandonne son empire et s'exile aux Pays-Bas avec sa famille. L'Allemagne plonge alors dans le chaos : des révoltes éclatent à Berlin, la marine se mutine... Le pays se cherche une voie entre réformisme et révolution.

1894

1898

1899

1905

1912

1914

1894

Création du Deutschbund, un lobby influent

Considéré aujourd'hui comme l'ancêtre du parti nazi, le Deutschbund (Ligue allemande) est fondé par le journaliste Friedrich Lange. Il faut jurer de sa filiation aryenne pour intégrer ce mouvement, entre groupe de pression et cercle de réflexion. L'organisation sera dissoute en 1945 par les Alliés.

1898

Fondation de la première école Heimat en Saxe

Contre la modernité, l'industrialisation et la corruption de l'idéal allemand, le pédagogue réformateur Hermann Lietz (1868-1919) fonde en Saxe la première école rurale résidentielle, appelée Heimat (que l'on pourrait traduire par «Patrie» ou encore «Chez soi»). Prônant le retour à la nature et aux valeurs paysannes, tout comme l'exaltation du corps, ces établissements très populaires ferment très vite leurs portes aux juifs.

1899

Chamberlain rêve d'un Führer

Dans son ouvrage *Les Fondements du XIX^e siècle*, le théoricien anglais Houston Chamberlain (qui prendra la nationalité allemande durant la Grande Guerre) appelle de ses vœux la venue d'un «Christ aryen» qui parviendrait à synthétiser la mouvance nationaliste et à conduire l'Allemagne vers son idéal de pureté.



Süddeutsche Zeitung/Rue des Archives

1912

Si j'étais le Kaiser, le manifeste völkisch

Président de la Ligue pangermaniste allemande, Heinrich Class publie un texte très populaire intitulé *Wenn ich der Kaiser wär* appelant à une dictature et à une expansion territoriale vers l'est de l'Europe. Parmi ses autres revendications, il souhaite que les journaux signalent leurs collaborateurs juifs d'une étoile de David.



La révolutionnaire Rosa Luxemburg à Stuttgart, en 1907.

5 JANVIER 1919

A Berlin, l'insurrection spartakiste

La fin de la guerre voit l'essor des idéaux communistes au sein de la population allemande. La ligue spartakiste, mouvance dissidente des sociaux-démocrates, provoque une révolte à Berlin. Mais la perspective d'une révolution inquiète le gouvernement : l'insurrection est écrasée au bout de dix jours, et ses principaux leaders, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, exécutés.

28 JUIN 1919

Signature du traité de Versailles

L'Allemagne doit rétrocéder l'Alsace-Lorraine à la France, Eupen et Malmédy à la Belgique, le Schleswig du Nord au Danemark... Au total, elle est amputée de 13 % de son territoire.

11 AOÛT 1919

La République de Weimar contestée

Portée par une coalition composée de sociaux-démocrates, de catholiques réformateurs et de libéraux, la République est proclamée à Weimar. D'emblée, le régime parlementaire est marqué par l'infamie : celle d'être constitué de politiciens ayant négocié l'armistice depuis l'arrière, contre l'avis de l'état-major. Ce mythe déstabilise d'emblée la République, et les révoltes de l'extrême gauche comme de l'extrême droite vont se prolonger jusqu'au milieu des années 1920.

1923

Stresemann relance la croissance

Face à l'hyperinflation qui mine l'économie allemande, le chancelier Gustav Stresemann introduit une nouvelle monnaie, le Rentenmark, qui laisse un an plus tard sa place au Deutsche Mark, indexé sur l'or. La croissance reprend.

16 AOÛT 1924

Le plan Dawes desserre l'étou

A l'initiative des gouvernements américain et français, un plan d'échelonnement des réparations dues par l'Allemagne est signé. Conçu par un groupe d'experts financiers coordonnés par Charles G. Dawes, il prévoit l'évacuation de la Ruhr occupée par les Français et les Belges.

1919

1920

1922

1923

1924

1919

Le Front de la jeunesse promeut une révolution conservatrice

L'écrivain Arthur Moeller van den Bruck, qui critique l'obsession raciale des théoriciens völkisch, fonde un mouvement qui va connaître un franc succès auprès des jeunes Allemands déçus par les idéaux bourgeois de la République de Weimar : le Juni-Klub (Club de juin), parfois appelé Front de la jeunesse. Van den Bruck refusera plus tard les avances formulées par Hitler et les nazis.

1920

Le principal parti antirépublicain se convertit au völkisch

Le Deutschnationale Volkspartei, principal parti conservateur hostile à la République de Weimar, devient le représentant du mouvement völkisch au Reichstag.

24 FÉVRIER 1920

Hitler appelle à la création d'un Etat «raciste et national-socialiste»

Dans une brasserie de Munich, Adolf Hitler, membre du DAP, le Parti des travailleurs allemands, présente pour la première fois l'idéologie nazie devant 2 000 personnes. Pangermanisme, racisme, antisémitisme... Son discours fait la synthèse de décennies de pensée völkisch.

24 JUIN 1922

Assassinat de l'industriel juif Walter Rathenau

Modèle d'assimilation réussie («Seul du sang allemand coule en moi», disait-il), l'homme politique et magnat de l'électricité Walter Rathenau, partisan de la République de Weimar et bête noire des antisémites, est abattu par l'organisation terroriste Consul. Un million d'Allemands assistent à ses funérailles.

Le cercueil de Rathenau est exposé au Reichstag.



Unseen Bild/Alte Images

NAZISME (1919-1933)

1929

La crise économique ébranle la République

Le renversement de la conjoncture financière qui a frappé de plein fouet la bourse de New York touche l'Europe et plonge de nouveau la République de Weimar dans le chaos. Le retrait des capitaux étrangers provoque la faillite de nombreuses banques, et le chômage touche bientôt un tiers de la population active. La production industrielle chute en trois ans de 40 %, tandis que l'inflation galopante provoque un sentiment de panique permanent. Les coalitions gouvernementales ne parviennent pas à enrayer la montée en puissance des communistes et surtout de l'extrême droite allemande. Les nazis vont devenir progressivement les maîtres du jeu parlementaire.

30 JANVIER 1933

Hitler est nommé chancelier

Avec l'appui de la droite traditionnelle, le chef du NSDAP est nommé chancelier par le maréchal Hindenburg. Deux membres du parti nazi sont placés à des postes clés : Frick devient ministre de l'Intérieur du Reich, et Goering ministre de l'Intérieur de la Prusse.

Hindenburg confie à Hitler le pouvoir.



DPA/Picture Alliance/Lesimages

23 MARS 1933

Le début de la dictature nazie

Après l'incendie du Reichstag en février et l'arrestation de 4 000 opposants, le nouveau parlement installé à Postdam donne les pleins pouvoirs à Hitler.

1925

1929

1930

1933

9 NOVEMBRE 1923

Le «putsch de la brasserie» tourne au fiasco

Fondé en 1920 sur les bases du Parti des travailleurs allemands, le NSDAP, le parti nazi, tente un coup de force à Munich. Autour d'Hitler se retrouvent ses fidèles, Hermann Goering, Ernst Röhm, Rudolf Hess ou encore Heinrich Himmler. Le putsch s'achève sur un échec total, et la plupart des comploteurs sont emprisonnés.

1924

Adolf Hitler écrit *Mein Kampf*

Emprisonné à Landsberg après son putsch raté, Hitler rédige son manifeste de l'idéologie nazie. Celui-ci connaîtra au départ un succès modeste avant d'être tiré à 12,5 millions d'exemplaires entre 1930 et 1945.



Deux jeunes Allemands consultent la «bible» du nazisme (1939).

AVG-images

29 MARS 1925

Ludendorff échoue à l'élection présidentielle

Figure militaire de la Première Guerre mondiale, Erich Ludendorff est poussé par Hitler à se présenter aux élections présidentielles, où il est sévèrement battu par son ancien supérieur, Paul von Hindenburg. Humilié, il prend ses distances avec les nazis et fonde le Tannenbergbund, un mouvement völkisch païen.

1930

Rosenberg veut créer une nouvelle religion

Dans son ouvrage *Le Mythe du XX^e siècle*, le théoricien du nazisme Alfred Rosenberg appelle les Allemands à se détourner de l'héritage du christianisme pour fonder un culte spécifiquement national-socialiste. Hitler prend ses distances avec ces écrits, ne voulant pas heurter l'électorat chrétien.



Granger NYC/Rue des Archives

ARCHIVES

L'IMPRESSIONNANT CATALOGUE DES ŒUVRES D'ART VOLÉES

Ancien as de la chasse allemande durant la Première Guerre mondiale, Hermann Goering adhère au NSDAP, le parti nazi, en 1922. C'est là qu'il fait la connaissance d'Adolf Hitler. Quand ce dernier est appelé au poste de chancelier, en 1933, Goering devient l'un des rouages du Reich. Nommé ministre de l'Air et commandant en chef de la Luftwaffe, Goering participe à l'ouverture des premiers camps de concentration, crée la Gestapo et sera l'un des instigateurs de la Solution finale à l'encontre des juifs. Passionné d'art, il s'empare de centaines de chefs-d'œuvre, le plus souvent par la spoliation des collections juives. Il transforme ainsi Carinhall, sa résidence de campagne non loin de Berlin, en musée dédié à l'art européen. On y trouve notamment 50 Cranach, 40 Van Goyen, 30 Boucher, mais aussi des Botticelli, Georges de La Tour, Courbet, Renoir, Picasso... Toutes ces œuvres ont été soigneusement enregistrées au fur et à mesure de leur «acquisition» par les se-

crétaires du potentat SS, avec nom de l'artiste et caractéristiques techniques, constituant ainsi le «catalogue Goering». C'est ce document extraordinaire et inédit que les éditions Flammarion ont eu la bonne idée d'éditer en français. Cet inventaire raconte l'histoire des 1 376 œuvres dérobées par Goering. Agrémenté de nombreuses reproductions, il retrace également la recherche, parfois très difficile, de leur propriétaire à la fin de la guerre. En préambule, on y découvre le travail fabuleux accompli après la guerre par les unités spéciales américaines (photo ci-dessus), chargées de retrouver les œuvres raflées. Et le dévouement d'une Française, Rose Valland, attachée de conservation au musée du Jeu de Paume, à Paris, qui œuvra sans répit à leurs côtés (elle est l'une des héroïnes du film *Monuments Men*) pour récupérer celles qui avaient été volées en France. Passionnant !



Le Catalogue Goering, présenté par les Archives diplomatiques et Jean-Marc Dreyfus, éditions Flammarion, 29 €.

DOCUMENTS

Au jour le jour, aux côtés d'Hitler



Disparu en 1946, le journal de l'idéologue du parti nazi a été retrouvé aux États-

Unis en 2013. Présentées par deux spécialistes, ces archives nous plongent au cœur de la machinerie nazie et dans l'intimité d'Hitler.

Alfred Rosenberg, Journal 1934-1944, édition présentée par Jürgen Matthäus et Frank Bajohr, éd. Flammarion, 32 €.

Les origines de la culture nazie

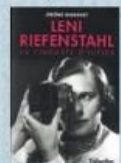


Comment les Allemands ont-ils pu adhérer au nazisme ? Pour répondre

à cette question, l'auteur remonte au romantisme germanique du XIX^e siècle et au culte de la terre et du sang. Une étude capitale.

Les Racines intellectuelles du III^e Reich, de George L. Mosse, éd. Point Seuil, 11,80 €.

Une biographie impartiale



Certains l'adulent, d'autres la détestent. Historien du 7^e art, l'auteur retrace la vie

de la cinéaste adoratrice d'Hitler, morte à 101 ans sans jamais avoir prononcé un mot de remords.

Leni Riefenstahl, de Jérôme Bimbenet, éd. Tallandier, 20,90 €.

EXPOSITION

À MUNICH, UN MUSÉE POUR EXORCISER LE PASSÉ

Un cube de béton, blanc, percé de fines ouvertures. Comme un symbole, le Centre de documentation sur l'histoire du national-socialisme a été bâti au cœur de Munich, à l'endroit où se dressait en 1930, la Maison brune, quartier général des nazis. À côté, se trouvait le *Führerbau*, le bureau d'Hitler. Berceau du national-socialisme, la capitale de la Bavière a mis du temps à se confronter à son passé. C'est chose faite depuis le 1^{er} mai 2015 et l'ouverture

de cette institution dirigée par Winfried Nerdinger, fils d'un membre de la résistance locale. L'exposition permanente «Munich et le national-socialisme» présente des photographies et films retraçant l'histoire de la ville, depuis la création du NSDAP jusqu'à la destruction de la ville par les Alliés en 1945. Afin d'éviter une mise en valeur de l'esthétique nationale-socialiste, n'y sont présentés ni uniforme ni étendard frappé de la croix gammée. En revanche, on peut y voir des objets chargés d'émotion, comme ce poème taché de sang, retrouvé dans la poche du résistant Albrecht Haushofer, exécuté juste avant la fin de la guerre.

NS-Dokumentationszentrum München (Centre de documentation sur l'histoire du national-socialisme de Munich), Briener Strasse 34, Munich.



Jeanis Weber/NS-Dokumentationszentrum in München

RÉCIT

Dès 1933, ce petit juge qui osa défier les barbares...

C'est l'histoire d'un homme qui, alors que son pays bascule dans la barbarie, croyait à la justice... Le 13 avril 1933, Joseph Hartiger, substitut du procureur de Munich, se rend au camp de Dachau, pour enquêter sur la

mort de quatre hommes, abattus lors d'une tentative d'évasion. Il comprend que les



victimes ont été sorties des rangs et exécutées parce qu'elles étaient juives. Le magistrat engage alors des poursuites contre l'administration nazie... Sa procédure deviendra, en 1945, un des piliers du procès de Nuremberg.

Journaliste et historien, Timothy W. Ryback offre un récit dur et précis de ce combat. Et rend un hommage vibrant à un homme juste, dont l'histoire ne devrait jamais oublier le nom. **Les Premières victimes de Hitler**, de Timothy W. Ryback, éd. Equateurs, 23 €.

ESSAIS

Des savants sous influence



L'archéologie est la science qui s'est le plus inféodée au nazisme. Cette enquête

montre comment, des confins du Tibet aux côtes bretonnes, les savants allemands ont tenté de fournir un alibi historique à l'entreprise de conquête menée par le III^e Reich.

Nos Ancêtres les Germains, de Laurent Olivier, éd. Tallandier, 10 €.

Un décryptage en quatorze articles



Des origines de l'idéologie au châtiement des crimes commis en son nom... Cette série de remar-

quables analyses éclaire la période la plus sombre de l'histoire du XX^e siècle.

Le nazisme, régime criminel, sous la direction de Marie-Bénédicte Vincent, éd. Perrin, 11 €.

L'occultisme démythifié



Si vous pensez qu'Hitler était médium, que la SS recherchait l'Arche d'alliance,

ce livre n'est pas pour vous. L'auteur, en effet, tord le cou aux mythes de «l'histoire mystérieuse» du nazisme.

Les Mystères du nazisme, de Stéphane François, PUF, 19 €.

Découvrez **Capital Dossier Spécial**

Partir en vacances en temps de crise ?
C'est possible !



Actuellement en kiosque

Également disponible en version numérique

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

RÉCIT / EXPO / LIVRES / DVD

**122**

Mythomane ou réapparition ? Après la mort de la Pucelle, en 1431, une jeune femme affirme être Jeanne d'Arc.

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

FRANCE Au XV^e siècle, l'affaire de la fausse Jeanne met la France en émoi **p. 122**

À LIRE Notre sélection d'essais et de beaux livres **p. 130**

À VOIR Mao, Nixon, Castro... Dix épisodes clés du XX^e siècle en DVD **p. 134**



Il n'existe qu'une seule image de l'usurpatrice Claude des Armoises, ici, à gauche,

L'AFFAIRE DE LA

En 1436, cinq ans après le supplice de Jeanne d'Arc sur le bûcher à Rouen, une



face à son époux. Deux portraits visibles au château de jaulny, en Lorraine.

FAUSSE JEANNE

rumeur met le pays en émoi : la Pucelle de France serait toujours vivante !

Lorsque l'on étudie les comptes rendus de l'exécution de Jeanne d'Arc, rédigés par des chroniqueurs contemporains de l'événement, toute évasion paraît invraisemblable. Le mercredi 30 mai 1431, selon les sources, entre 700 et 800 Anglais armés de haches et d'épées se sont déployés sur les lieux de son supplice, afin de décourager toute tentative d'arracher la Pucelle à son destin. Le bûcher, dressé bien en vue au centre de la place du marché de Rouen, s'élevait à une hauteur de 3 mètres. Ainsi, lorsqu'elle monta sur cette estrade funeste, chacun put s'assurer qu'aucune substitution n'était possible.

A 9 heures du matin, la foule, rapportent tous les témoins de l'époque, fut saisie de compassion en voyant s'avancer cette fille de 19 ans, encadrée par un bataillon de 80 gardes. Elle était revêtue d'une robe trempée de soufre et coiffée d'une mitre sur laquelle on avait inscrit quatre mots infamants : «hérétique», «relapse» (c'est-à-dire hérétique récidiviste), «apostat» (qui a renié la foi

chrétienne), et «idolâtre». La suite est connue : Jeanne demanda un crucifix, et l'on alla lui en chercher un dans l'église Saint-Sauveur toute proche. Elle se mit à prier tandis qu'on la liait. Puis, au moment où le bûcher s'embrasait, on l'aurait entendu appeler à six reprises Jésus.

Ce que l'on sait moins, ce sont les infinies précautions que prirent ensuite les Anglais pour s'assurer qu'elle avait bien péri dans les flammes. Jean Riquier, curée d'Heudicourt, près de Péronne, et présent à Rouen en mai 1431, rapporte une scène étonnante : «Les Anglais, redoutant qu'on ne fit courir le bruit qu'elle s'était échappée, ordonnèrent au bourreau d'écarter un peu les flammes pour que les assistants la pussent voir morte.» Ayant vérifié que Jeanne d'Arc avait bien cessé ce vivre, ses bourreaux la placèrent à nouveau sur le brasier pour achever la crémation. Enfin, ils allèrent répandre ses cendres dans la Seine, afin d'éviter que ses reliques ne deviennent un objet de ferveur.

Et pourtant, cinq ans plus tard, le 20 mai 1436, dans le village de La-Grange-aux-Ormes, près de Metz, à une centaine de kilomètres de Domrémy, une jeune femme brune d'environ 25 ans,

DEUX FRÈRES DE LA PUCELLE IDENTIFIENT LA JEUNE FEMME

Le 25 février 1429, Jeanne d'Arc se présente devant le futur Charles VII, dans la grande salle du château de Chinon. Cette miniature extraite des *Vigiles* du roi Charles VII, de Martial d'Auvergne, et datant de la fin du XV^e siècle, illustre le moment où la Pucelle annonce au roi qu'elle a reçu pour mission divine de «bouter les Anglais hors de France» et qu'elle doit l'accompagner à Reims pour son sacre. Le souverain lui aurait alors confié un secret. Quelques années plus tard, la fausse Jeanne fut incapable de le lui répéter.

de petite taille, vive, énergique, se présente et déclare être... la Pucelle en personne ! D'où vient-elle ? Comment a-t-elle survécu aux flammes du bûcher ? Que faisait-elle pendant toutes ces années ? Elle reste évasive et ne répond à ces questions que par des paraboles.

On parle de la réapparition de Jeanne d'Arc jusque dans le Midi de la France

Aussi incroyable que cela paraisse – et nonobstant le fait que l'inconnue se prénomme Claude – de nombreuses personnes la reconnaissent, parmi lesquelles d'anciens compagnons d'armes de la Pucelle. C'est le cas de Nicole Louve, un chevalier de Metz qui avait croisé Jeanne lors du sacre de Charles VII, le 17 juillet 1429, à Reims. Ce dernier, convaincu qu'il s'agit bien d'elle, lui offre un cheval et des jambières. Un autre lui fait don d'une épée. Encore plus probant : deux frères de Jeanne d'Arc, Pierre et Petit-Jean, arrivent à La-Grange-aux-Ormes : « Ils croyaient qu'elle avait été brûlée. Quand ils la virent, ils la reconnurent et elle les reconnut aussi », raconte le doyen de Saint-Thibaud de Metz dans ses chroniques rédigées une

dizaine d'années après les faits. Au début du mois de juin 1436, Claude s'installe à Marieulles, entre Metz et Pont-à-Mousson, avec ses frères. La foule se presse à sa porte pour lui offrir des présents.

Dans le même temps, la nouvelle de ce stupéfiant retour a largement dépassé les frontières de la Lorraine. On parle de la réapparition de Jeanne d'Arc jusque dans le Midi de la France. Comme le prouve un acte notarié, daté du 27 juin 1436, prenant note d'un pari entre deux habitants d'Arles. L'un soutient que la Pucelle est morte brûlée à Rouen, l'autre qu'elle est de retour à Metz.

Claude est-elle une affabulatrice ? Les usurpations d'identité ne sont pas rares à l'époque, comme l'explique l'historienne médiéviste Colette Beaune dans *Jeanne d'Arc : vérités et légendes*, (éd. Perrin, 2008) : « Là où nous sommes inscrits sur un registre d'état civil, là où nous sommes pourvus de papiers, de photos, d'empreintes digitales, le Moyen Âge recourt tout simplement au témoignage. » Il suffit que quelqu'un s'absente pendant quelques années pour que son souvenir devienne flou et que la substitution soit possible. Dans une étude publiée au PUF en 2005 et ●●●



INCONTRÔLABLE, L'USURPATRICE DANSE ET BOIT AVEC LES SOLDATS

Le bourreau Geoffroy Thérage, que l'on voit ici attacher Jeanne d'Arc sur le bûcher, était un exécuté expérimenté. Il exerçait sa sinistre profession depuis vingt-cinq ans. Après avoir immolée Jeanne en place publique, c'est lui qui fut chargé, sous escorte anglaise, d'aller jeter les cendres de la martyre dans la Seine (miniature extraite des *Vigiles du roi Charles VII*, XV^e siècle). Quand on interrogeait Claude, l'usurpatrice, pour savoir comment elle avait échappé à la mort, elle ne fournissait aucune explication.

●●● intitulée *L'Imposture politique au Moyen Âge*, le chercheur Gilles Lecuppre a recensé trente-cinq imposteurs ayant tenté de se faire reconnaître comme roi ou empereur à la fin de l'époque médiévale. Il était encore plus aisé de se faire passer pour Jeanne d'Arc dans une région où on l'avait à peine aperçue...

Dans le centre d'Orléans, à un jet de pierre de la place où trône la statue équestre de la Pucelle, un édifice à pan de bois attire inmanquablement le regard. Cette maison était celle de Jacques Boucher, trésorier général du duc d'Orléans, qui hébergea Jeanne d'Arc lorsqu'elle libéra Orléans en avril 1429. C'est ici, dans ce lieu transformé en centre de recherches, au milieu d'un trésor constitué de 6 tonnes de documents consacrés à la Pucelle – soit 37 000 livres, revues, films, diapositives, etc. –, que nous reçoit Olivier Bouzy, historien et auteur de *Jeanne d'Arc, l'histoire à l'endroit* (éd. CLD, 2008). Pour ce spécialiste, Claude n'avait même pas besoin de ressembler physiquement à la Pucelle pour duper ses contemporains. «Le seul fait qu'elle soit habillée en homme comme son modèle, nous explique-t-il, était assez exceptionnel pour suffire à tromper tout le monde.» Il est vrai qu'il n'existait alors aucun portrait de l'hé-

roïne de la guerre de Cent Ans. Le chevalier Nicole Louve l'avait certes aperçue en juillet 1429 au couronnement de Charles VII, soit sept ans plus tôt, mais rien ne dit qu'il l'avait vue de près. Quant à ses frères, ils ont pu être aveuglés par le désir de revoir leur sœur en vie à moins qu'ils aient été des complices. D'ailleurs, après cette date, Pierre et Petit-Jean disparaissent de l'histoire. À peine retrouvera-t-on mention, au mois d'août 1436, du passage de Jean à Orléans où il se fait remettre une somme d'argent pour «s'en retourner par-devers sa dite sœur».

En juillet 1439, la prétendue Pucelle est accueillie à Orléans avec fastes et banquets

Claude, quant à elle, ne reste pas longtemps dans la région de Metz. Le 24 juin 1436, elle part en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse, près de Laon. On la retrouve en juillet, à Arlon, à la cour du duc de Luxembourg où le comte de Vinembourg la prend sous sa protection et lui offre une armure. Le mois suivant, elle l'accompagne à Cologne où doit être désigné le nouvel archevêque de Trèves, en Allemagne. Le comte de Vinembourg soutient la nomination d'un candidat probourguignon, Ulrich von Manderscheid, contre son opposant défendu par



le pape. Sans doute espère-t-il que la notoriété de la « faiseuse de roi » fera pencher la balance de son côté. Mais c'est un mauvais pari, car l'aventurière est incontrôlable. Toujours habillée en homme, elle boit et danse en compagnie des soldats et se hasarde même à quelques malencontreux tours de magie. Ses frasques attirent l'attention de l'inquisiteur de Cologne, Henri de Kalteisen, qui décide de la poursuivre pour hérésie, et elle doit fuir l'Allemagne pour échapper au procès.

De retour à Arlon, elle se marie en novembre 1436. Son époux est Robert des Armoises, un homme âgé et désargenté, mais qui peut lui offrir un nom et lui permettre de s'acheter une respectabilité. Le couple s'installe à Metz. Lassée de la vie conjugale, Claude aurait-elle repris le cours de ses aventures ? C'est fort probable. Car trois ans plus tard, début 1439, on trouve mention d'« une appelée Jeanne qui se disait Pucelle » avec le grade de capitaine dans les troupes royales qui se battaient alors dans le Poitou.

Elle refait encore surface en juillet de la même année, cette fois à Orléans, où elle est accueillie avec fastes et banquets. Pour la remercier d'avoir jadis délivré la ville de l'occupation anglaise, on lui remet la somme de 210 livres (soit l'équivalent

de trois ans de salaire d'un manoeuvre). Pourtant, tout le monde ne semble pas convaincu : si une partie des Orléanais reconnaît en elle leur libératrice, la ville continue par ailleurs de célébrer les services funèbres à la mémoire de Jeanne d'Arc morte sur le bûcher à Rouen. Etrange paradoxe !

Claude se serait jetée au pied du souverain Charles VII pour avouer sa supercherie

Après avoir profité des largesses de la cité johannique pendant deux semaines, Claude fausse précipitamment compagnie à ses hôtes le 1^{er} août 1439, lors d'un repas, et cela « avant que le vin fût venu », comme le précise la chronique. Craignait-elle de croiser Charles VII dont l'arrivée à Orléans était prévue dans le courant du mois d'août ? Un texte tardif, écrit en 1516 d'après les confidences d'un garde du corps du souverain, le seigneur de Boissy, fait pourtant le récit d'une entrevue entre la présumée Jeanne et le monarque. Charles VII aurait accueilli la guerrière avec ces mots : « Pucelle ma mie, soyez la très bien revenue, au nom du secret qui est entre vous et nous. » Claude, ignorante de ce secret que partageaient le roi et la Pucelle, se serait alors jetée aux pieds du souverain pour avouer sa coupable supercherie. ●●●

●●● Au même moment, le parlement de Paris a diligenté une enquête sur elle. En septembre 1440, elle est finalement jugée et condamnée au pilori. Elle est alors attachée et livrée à l'opprobre de la foule dans la grande cour du Palais du Parlement (actuel Palais de justice). A cette occasion, quelques éléments de sa biographie apparaissent. Claude serait allée à Rome, probablement en 1433, pour faire pénitence après avoir frappé sa mère. Là-bas, elle se serait engagée en tant que mercenaire auprès du pape Eugène IV. «C'est sans doute là qu'elle a fait ses armes, estime Olivier Bouzy. En ce temps-là, il existait des femmes de guerre en Italie, il est possible qu'elle ait été en contact avec elles.» On connaît deux d'entre elles, Bianca Brunoro et Maria de Pozzuoli, des amazones qui combattaient en armure et qui ont pu faire naître une vocation chez Claude.

Deux semaines avant sa première apparition en tant que Jeanne, en mai 1436, on signale à proximité de Metz une troupe de mercenaires qui ravage l'est de la France. Il s'agit de la compagnie de Jean de Blanchefort, qui a justement combattu devant Orléans. «[Ils] n'ont pas plus de 5 000 chevaux, et sur ce nombre, 3 000 sont bien montés, le reste n'est qu'un ramassis au milieu duquel il y a 300 femmes à cheval», rapporte une chronique. «Ces femmes, qui accompagnent leur mari ou leur concubin, ne combattent pas. Elles peuvent faire parfois des reconnaissances, précise Olivier Bouzy, il est possible que Claude ait fait partie de cette troupe.» Et elle a peut-être même rencontré la vraie Jeanne d'Arc.

Après l'humiliation publique du pilori à Paris, Claude a apparemment continué sa vie de femme en armes : «Vers 1450, on trouve deux mentions de la présence d'une "femme-fée" qui aurait participé aux campagnes de reconquête de l'Aquitaine.

LA VRAIE JEANNE

6 janvier 1412 : naissance supposée de Jeanne d'Arc à Domrémy, en pleine guerre de Cent Ans entre la France et l'Angleterre.

1429 : des «voix» lui ordonnent de rejoindre le futur roi Charles VII réfugié à Chinon. La Pucelle libère Orléans.

17 juillet 1429 : Charles VII est couronné dans la cathédrale de Reims, en présence de Jeanne d'Arc.

23 mai 1430 : faite prisonnière à Compiègne, la Pucelle est transférée à Rouen.

21 février 1431 : accusée d'hérésie, son procès débute à Rouen devant un tribunal ecclésiastique présidé par Pierre Cauchon, évêque de Beauvais et allié des Anglais.

30 mai 1431 : condamnée à mort, Jeanne d'Arc est brûlée vive en place publique à Rouen.



Gianni Dagli Orti/Aurimages

Il est fort probable que c'était elle», conclut l'expert. On ignore ce qu'il advient de Claude par la suite, mais on trouve encore deux traces de l'existence d'une femme se faisant passer pour Jeanne d'Arc. Vers 1449-1452, des témoins rapportent le passage dans un village, près de Vitry-le-François, d'une femme déclarant être la Pucelle. Elle y vient pour se faire reconnaître par les cousins de la vraie Jeanne. On sait simplement qu'elle est habillée en homme et joue à la paume avec le curé du village. Puis, en février 1456, une dénommée «Jeanne de Sermaises» est emprisonnée à Saumur. On l'accuse, entre autres méfaits, de se faire appeler Jeanne la Pucelle. Par une lettre de rémission, René d'Anjou, qui gouverne la province – et qui a combattu aux côtés de Jeanne d'Arc en août 1429 à la bataille de Montépilloy, près de Senlis –, lui accorde son pardon à condition qu'elle cesse de porter des habits d'homme. S'agit-il de plusieurs usurpatrices ou est-ce toujours Claude qui persiste dans ses mensonges ? Pour Olivier Bouzy, il y a peu de doute : «Il s'agit d'une seule et même femme, qui revendiquait le droit de vivre comme un homme et de se battre de temps en temps. Puis, quand elle avait besoin d'argent ou de protection, elle se faisait passer pour Jeanne d'Arc, avant de retourner à sa vie de mercenaire. Si elle

avait pratiqué son imposture en continu pendant vingt ans, on l'aurait suivie, il y aurait des traces dans les archives.»

Rappelons que 1456 est l'année du procès en réhabilitation de Jeanne d'Arc : sa mort devient alors officielle, et la scène de son immolation est relatée en détail par les témoins. Dès lors, il devient difficile de soutenir que la Pucelle a survécu au bûcher. Cette fois, Claude disparaît pour de bon. ■

VALÉRIE KUBIAK



Le 11 décembre 1965, une semaine avant le second tour de la présidentielle, Mitterrand et de Gaulle prononcent leur allocution télévisée.

AFP



ESSAI

LE «DICTATEUR» FACE À L'«ARSOUILLE»

Ils ont chacun, à leur manière, marqué l'Histoire. Mais entre de Gaulle et Mitterrand, tout (ou presque) ne fut que malentendus, mépris et rivalités.

La scène est croustillante et le jugement sans appel. En 1986, à Bogota, François Mitterrand s'isole avec l'ambassadeur Pierre de Boisdeffre, grand admirateur du général de Gaulle, et lui demande comment il peut encore, avec tant d'autres, entretenir une telle fidélité à la mémoire de l'homme du 18 juin, après «tant d'échecs». «Quels échecs?» l'interroge le diplomate, avant que le président les énumère avec gourmandise : il a raté sa guerre de 14, n'a pas réussi à s'évader, il a exaspéré Churchill et horripilé Roosevelt, il a échoué à donner de nouvelles institutions à la France en 1946, a quitté le pouvoir par deux fois sur des coups de tête. Echecs encore : la construction européenne, Mai 68, le référendum raté un an plus tard...

Cet inventaire un brin cruel (et de mauvaise foi) résume la relation ombreuse que les deux personnalités entretenaient, et que retrace aujourd'hui le passionnant essai signé Robert Schneider, ancien chef du service politique du *Nouvel Observateur*. D'un côté, de Gaulle, homme de droite, qui méprisait les «politiciens» et les manœuvres,

préférant traverser son désert champenois plutôt que se corrompre dans le «régime des partis». De l'autre, Mitterrand, leader de gauche, au parcours que ses compagnons de route auraient préféré moins sinueux, participant à onze gouvernements sous la IV^e République. Deux figures tutélaires qui s'affrontèrent aux élections présidentielles de 1965, que de Gaulle considéra comme de simples formalités. Donné à 70 % par les sondages, il ne prit même pas la peine de faire une campagne digne de ce nom, avant de déchanter au soir du premier tour : avec 31 % des voix, Mitterrand, candidat unique de la gauche, lui imposa un second tour que le général jugea si humiliant qu'il songea un temps à démissionner...

Truffées d'anecdotes et de citations vachardes, les pages du livre sont sans ambage : de Gaulle méprisait Mitterrand qu'il affublait du cruel sobriquet d'«arsouille» (et que son épouse Yvonne nommait «le diable» !). Tandis que son adversaire, tout en reconnaissant le rôle historique du général, l'accusait d'accaparer la France à son seul profit, le nom-

mant pour sa part «le dictateur». Le duel à distance qu'ils se livrèrent durant un quart de siècle (ils ne se rencontrèrent que quatre fois entre 1943 et 1958 avant leur confrontation de 1965) révèle pourtant de troublantes similitudes : deux fils de la France barrésienne, dotés d'une autorité indiscutable dans leurs camps respectifs, balayés par le tonnerre de Mai 68 (Mitterrand, ringardisé par la jeune génération, s'en releva avec peine), mais surtout garants de l'indépendance de la France et de ses institutions.

Ironie de l'Histoire : après avoir combattu la constitution de la V^e République dans *Le Coup d'Etat permanent* (1964), le premier président socialiste en devint le plus respectueux défenseur une fois porté au pouvoir. Alors, de Gaulle : un raté, vraiment ? Au soir de sa vie, lorsqu'on lui demandait s'il estimait être au niveau du général, Mitterrand rangeait son cynisme et finissait par admettre, lucide : «Pour rivaliser à armes égales, il m'a manqué une guerre.» ■

FRÉDÉRIC GRANIER

De Gaulle-Mitterrand, la bataille des deux France, de Robert Schneider, éd. Perrin, 17,90 €.

MÉMOIRES

SEULE DANS LA FRANCE OCCUPÉE

Le journal bouleversant d'une jeune juive en fuite.

On avait oublié ce livre. Ou, plutôt, bien peu de personnes en connaissaient l'existence. Un exemplaire, qui date d'une première publication en 1945, en Suisse, a été retrouvé dans un déballage des Compagnons d'Emmaüs. La maison Gallimard résume la situation : si elle a cherché les ayants droit de l'auteur, elle ne les a pas trouvés. Tout aurait donc disparu avec Françoise Frenkel, dont on ne connaît pas le visage ? Libraire de littérature française à Berlin jusqu'en juillet 1939, cette jeune femme d'origine polonaise a fui la guerre et les mesures antijuives. Elle s'est réfugiée à Paris,



Avignon, Nice et Annecy, a trouvé quelques apaisements puis a végété dans les garnis ou des caches aux abords de la frontière suisse qu'elle espérait franchir.

Ce livre au ton si juste, troublant, est son journal intime. Jour après jour, même si elle ne révèle pas tout, elle y consigne ses espoirs, ses rencontres, les chausse-trapes dans lesquelles elle tombe ou vers lesquelles on la précipite. Ici, un logeur véreux, là, un ami trop pressant, plus loin, une châtelaine cupide, un passeur qui se défait. Sous le grand soleil du Sud, Frenkel côtoie jusqu'à la nausée un monde d'ombres interlopes, crain-



Devant la promenade des Anglais, à Nice, fin 1943, la Wehrmacht a posté ses sentinelles.

tives ou indifférentes, souvent cupides, parfois courageuses comme le couple providentiel des Marius. Avec, pour l'auteur, peu d'endroits ou d'épaules «où poser la tête», selon le titre du livre. D'autant que les rafles se multiplient. Les hôtels deviennent des pièges. Il faut se terrer, en se méfiant de chaque bruit, du voisin. Finalement, en juin 1943, Frenkel passe la frontière en se jetant dans les barbelés. Éraflée, en sang, à bout de nerfs. Mais sauvée. ■

JEAN-LUC COATALEM

Rien où poser la tête, de Françoise Frenkel, éd. L'Arbalète-Gallimard, 16,90 €.

CORRESPONDANCE

ÊTRE UNE FEMME AU TEMPS DE NAPOLÉON

Les lettres d'une dame de palais, Madame de Rémusat, amie de Joséphine, dévoilent la vie mondaine et familiale sous le Premier Empire.

Née en 1780, Claire-Elisabeth Jeanne Vergennes épousa à 17 ans Augustin Laurent de Rémusat, qui avait prêté assistance à sa famille après les années de Terreur. La jeune femme avait la réputation d'être froide et austère, sans doute marquée par la Terreur et la mort de son père sur l'échafaud. Lorsque son époux devint préfet du palais du Premier Consul, puis premier chambellan de l'Empereur, elle le

suit à travers l'Europe entière, dépeignant dans des Mémoires devenus célèbres la vie de cour et les confidences de Joséphine dont elle fut proche. C'est aujourd'hui sa correspondance que l'on redécouvre à travers 200 lettres écrites à son mari entre 1804 et 1813. Elle y dévoile moins les grandes affaires de l'Empire que les sentiments d'une femme, mère et épouse au lendemain de la Révolution, où pointe par-



fois la nostalgie de l'ordre ancien, de la sociabilité aristocratique et des écrivains du siècle de Louis XIV («Les femmes y étaient plus libres», écrit Madame de Rémusat).

Derrière la qualité épistolaire et la peinture des mœurs de l'Empire (y défile tout le gotha civil et militaire du régime...) se dessine, au fil des lettres, le portrait émouvant d'une déracinée. F. G.

Je vous dirai, cher ami... Lettres de Madame de Rémusat à son mari (1804-1813), éd. Mercure de France, 21,5 €.

NOUVEAU

serengo

DMLA Si je me
faisais dépister ?

NOS ANNÉES 70
Revivre la grande
épopée du Larzac

MARCHE NORDIQUE
C'est bon pour moi

20 PAGES
Santé
Bien-être
Forme

FINI LE MAL DE DOS

Les 10 conseils de nos experts
Les nouvelles techniques chirurgicales

**REVENIR SUR
UNE DONATION**
oui, c'est possible

**CONFLITS
DE VOISINAGE**
je fais comment

LE GUIDE DU QUOTIDIEN : LES AIDES À DOMICILE,
retraite, droit, argent, assurances... On vous simplifie la vie

Actuellement en vente chez votre marchand de journaux

DVD

MAO, NIXON ET LES AUTRES...

A travers des images d'archives, dix événements clés du XX^e siècle sont scrutés, disséqués, analysés. Eclairant !

Quel plaisir de retrouver pour une quatrième saison la série réalisée par Serge Viallet et ses équipes. Avec toujours la même devise («Les images racontent des histoires, nous racontons l'histoire des images»), le documentariste dévoile la face cachée d'épisodes marquants du XX^e siècle vus à travers les archives audiovisuelles. On revit la visite de Fidel Castro à New York en 1960, débarquant à l'ONU telle une star de cinéma : la bonhomie du personnage cache mal un climat de tension extrême... On découvre que



la visite de Richard Nixon en Chine en 1972 (la première pour un président américain depuis vingt ans), symbole de la détente dans les relations internationales, fut plus tumultueuse

que ce que ne laissent penser les actualités de l'époque. Et l'on comprend pourquoi les stupéfiantes images du maquis du Vercors, tournées en juin 1944, juste avant qu'il ne soit écrasé, ne furent exhumées que soixante-dix ans plus tard.

L'attaque de Pearl Harbor (1941), la traque de Pancho Villa (1916), les

funérailles de Gandhi (1948)... Ces dix épisodes construits comme des enquêtes policières rappellent que chaque image raconte une histoire, comme ces films en couleurs tournés par Eva Braun au Berghof en 1940, innocents au premier abord, mais qui révèlent de subtils jeux de pouvoir parmi les favoris du Führer. Autant d'événements que l'on croyait connaître et que l'on ne verra plus de la même manière. F. G.

Mystères d'archives, volume 4, dirigé par Serge Viallet. DVD INA, 25 €.



A gauche du Premier Ministre chinois Zhou Enlai, Richard Nixon, en visite officielle en 1972.

EXPOSITION

IL ÉTAIT UNE FOIS LES MYTHES FONDATEURS

La Petite Galerie accueille Hercule, Icare et... le commandant Dark Vador !

Pour tenter d'expliquer l'origine du monde, l'homme, de tout temps, s'est inventé des histoires. Ces contes fabuleux constituent le thème d'une formidable exposition qui se tient actuellement au Louvre, à Paris. Réunies dans l'intimité de la Petite Galerie, 70 œuvres évoquent les épopées de Gilgamesh, d'Orphée, d'Hercule, d'Icare ou encore... de Dark Vador. Il faut le dire : la présence

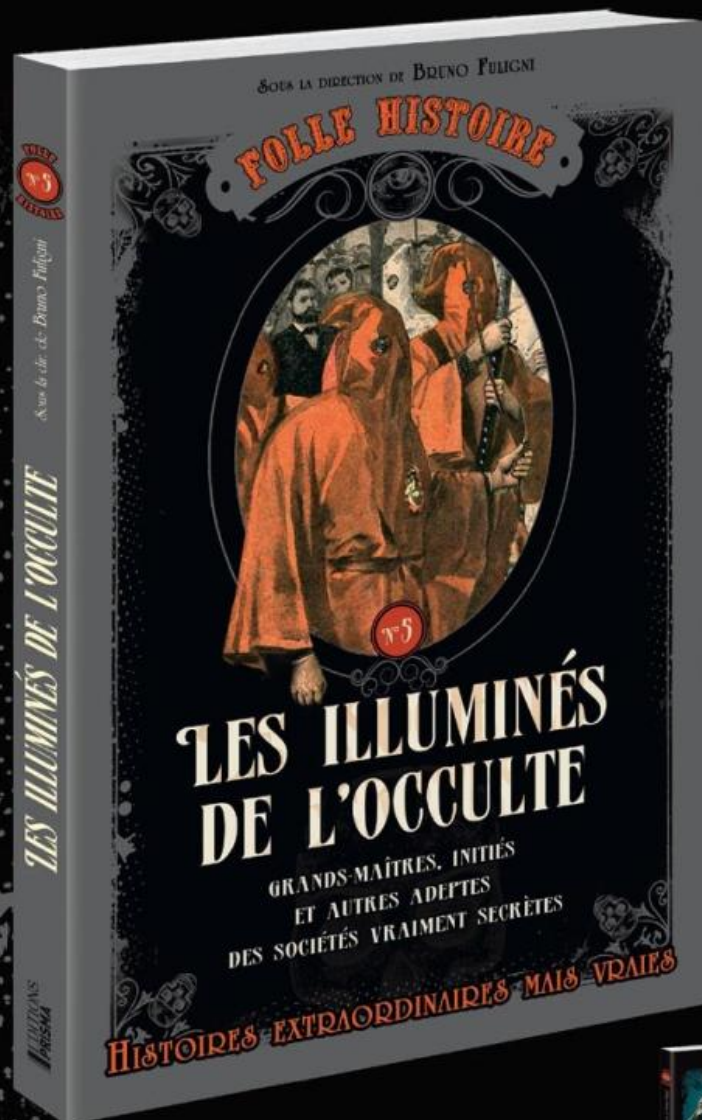
du chevalier noir sorti de l'imagination du cinéaste George Lucas étonne. *Star Wars* est certes un phénomène planétaire, mais est encore loin de mériter le statut de «mythe fondateur». Les organisateurs auraient-ils voulu profiter de la sortie du nouvel épisode de la saga, *Le Réveil de la force*, pour attirer le chaland ? Peu importe. Ou plutôt tant mieux si le chevalier Jedi déchu permet au public de découvrir le crocodile origi-

nel de Papouasie-Nouvelle-Guinée ou la troublante *Tentation de saint Antoine* de Peter Huys (XVI^e siècle) qui côtoient le casque de Dark Vador. Brillamment vulgarisatrice, l'exposition est idéale pour démontrer aux plus jeunes que l'art sait aussi raconter de merveilleuses histoires. Une plongée dans l'univers des héros immortels à approfondir avec le beau catalogue des éditions du Seuil. C. G.

«Mythes fondateurs. D'Hercule à Dark Vador», à la Petite Galerie du Louvre. Jusqu'au 4 juillet 2016. Entrée 15 €. Catalogue aux éditions du Seuil, 25 €.



ATTENTION HISTOIRES VRAIES !



La collection **FOLLE HISTOIRE**

Découvrez les affaires oubliées et les personnages extraordinaires du passé sous un angle humoristique mais toujours véridique ! Des historiens reconnus vous livrent des récits passionnants.

Sous la direction de Bruno Fuligni, historien et auteur d'ouvrages à succès.

Avec ce nouveau tome, plongez dans l'univers des sociétés les plus secrètes !

Au sommaire, une galerie de portraits décapants : l'histoire de fondateurs d'ordres initiatiques ou d'Églises dissidentes, de conseillers occultes, mais aussi d'adeptes du vaudou ou de messes noires !

À retrouver dans la même collection :



Disponibles en librairies (17,50€)
et en version e-book (12,99€)
192 pages

EDITIONS **PRISMA**



www.editions-prisma.com



près de

40%

de réduction* !

PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DU



1 an - 6 numéros

**TOUS LES DEUX MOIS,
REVIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE !**

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO.

Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages...

Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire.**

PROFITEZ DES **AVANTAGES** RÉSERVÉS AUX ABONNÉS



En optant pour l'offre 100% GEO, **vous économisez plus de 40€** par rapport au prix de vente au numéro



Vous recevez vos magazines à domicile avec la certitude de ne rater aucun numéro et **la livraison est offerte**



Vous pouvez gérer votre abonnement en ligne sur **www.prismashop.geo.fr/histoire**



Vous faites partie du club des abonnés et vous recevez des **offres exclusives** pour compléter votre collection de produits GEO



L'abonnement, c'est aussi sur **www.prismashop.geo.fr/histoire**

MONDE DE GEO !



1 an - 12 numéros

NOTRE MISSION : VOUS PERMETTRE DE VOIR LE MONDE AUTREMENT

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.



Si vous lisez la version numérique de GEO Histoire, cliquez ici !



BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO HISTOIRE - Libre réponse 10005 Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ Je m'abonne à **L'OFFRE 100% GEO**
GEO + GEO HISTOIRE (1 an / 18 n°s)
66€ au lieu de 107€40*

Près de
40%
de réduction*

☐ Je préfère m'abonner à **GEO HISTOIRE**
SEUL (1 an / 6 n°s) pour **29€90** au lieu de 41€40*

Près de
30%
de réduction*

2 JE RENSEIGNE MES COORDONNÉES

☐ Mme ☐ M (Civilité obligatoire)

GHIZ6D

Nom** : _____

Prénom** : _____

Adresse** : _____

Code Postal** : _____

Ville** : _____

MERCI DE M'INFORMER DE LA DATE DE DÉBUT ET DE FIN DE MON ABONNEMENT

Tél. _____

E-mail _____

- ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
- ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : MM / AA

Signature : _____

Cryptogramme : _____

Si vous êtes à l'étranger et que vous souhaitez vous abonner :



Suisse Par téléphone : (0041) 22 860 84 00
Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.ch/fr/5156-geo



Belgique Par téléphone : (0032) 70 233 304
Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.be/5156-geo



Canada Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)
Par mail : expressmagSAC@ls-dna.com
Site internet : www.expressmag.com

*Prix de vente au numéro. **Information obligatoire. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro : 2 mois. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à ci@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gagneux. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.primashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 37 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 97 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.primashop.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Corinne Barogier (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Costaleme (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Chefs de service : Cyril Guinet (6055), Frédéric Granier (4576)

Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)

Chef de rubrique geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui (6089) et Claire Brossillon (6079) et Elodie Montréer (cadreuse-montreuse)

Chef de studio : Daniel Musch (6173)

Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaudier (5943)

Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Jean-Jacques Alevi, Pierre Antilogus, Anne Daubrée, Christelle Dedeant, Laure Dubesset, Balhazar Gibiat, Maude Guillaumin, Clément Imbert, Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Léo Pajon, Volker Saux. Secrétaire de rédaction : Valérie Malek. Rédactrices graphistes : Claudie Devoucoux, Patricia Lavaquerie et Sophie Tesson. Rédacteur photo : Jacky Péraud. Cartographe : Sophie Pauchet.

Fabrication : Stéphane Roussis (6340),

Gauthier Coussergue (4784), Anne-Kathrin Fischer (6286).

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Julie Le Floch

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188).

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).

Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).

Directeur de publicité : Arnaud Matillard.

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Karine Azoulay (69 80), Sabine Zimmermann (6469).

Directrice de publicité, secteur automobile et luxe :

Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Céline Baudé (6467).

Responsable exécution : Rachel Eyanggo (4639).

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).

Directeur marketing client : Laurent Croisé (6025).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).

Directrice marketing opérationnel et études diffusion :

Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH,

Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

© Prisma Média 2015. Dépôt légal : mars 2016.

Diffusion Prestalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.



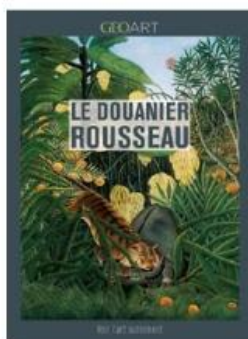
BEAUX-ARTS

DANS LES JUNGLES RÊVÉES DU DOUANIER ROUSSEAU

A l'occasion de l'exposition au musée d'Orsay «Le Douanier Rousseau, l'innocence archaïque», du 22 mars au 17 juillet 2016, ce beau livre revient sur la vie et le parcours du peintre. Henri Rousseau (1844-1910), dit le Douanier, appartient au courant post-impressionniste mais il est surtout le représentant majeur de l'art naïf.

Complètement autodidacte, l'artiste n'a jamais quitté la France. Mais observateur attentif, il a été autant inspiré par les événements historiques de la fin du XIX^e siècle que par son quotidien et ses rêveries. Ses visites au Jardin des Plantes, à Paris, ainsi que ses lectures sur les expéditions françaises en Afrique et en Indochine ont ainsi stimulé son imagination. Aujourd'hui, il est connu pour ses évocations de

paysages exotiques et d'animaux évoluant dans des jungles luxuriantes. A la fin de sa vie, il s'est lié d'amitié avec Picasso, Delaunay ou Gauguin, influençant ainsi, mais de façon modeste, le cubisme et le surréalisme. Les



œuvres du Douanier Rousseau présentées au musée d'Orsay seront d'ailleurs confrontées, entre autres, à celles de Seurat, Delaunay, Kandinsky ou d'autres contemporains moins connus.

Les illustrations de ce livre sont accompagnées d'un texte de Nathalia Brodskaya, conservatrice au mu-

sée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg et spécialiste des peintres français de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Instructif et passionnant !

Le Douanier Rousseau, 160 pages, 14,99 €, GEO Art. En vente chez les marchands de journaux.

HORS-SÉRIE

Retour sur les 80's

Aujourd'hui, la nostalgie des années 1980 est partout, du cinéma à la musique en passant par la mode. Le nouveau hors-série de GEO Ado nous plonge dans cette décennie, à l'époque du magnéto-copie, du Walkman, du Minitel, de la mode flashy, mais aussi de Michael Jackson, de Coluche et de François Mitterrand. GEO Ado évoque le quotidien de cette époque mais aussi son actualité à travers un portfolio. Il donne enfin la parole à Michel Drucker et aux frères Bogdanoff, témoins de cette période.

En vente dans les kiosques le 30 mars.
Prix : 5,95 €.

CROISIÈRE

La Polynésie avec GEO

Tahiti, Pitcairn, île de Pâques... La compagnie Ponant, en collaboration avec GEO, propose une croisière exceptionnelle en Polynésie à bord d'un yacht cinq étoiles. Eric Meyer, rédacteur en chef de GEO, sera du voyage pour vous dévoiler les secrets de réalisation de votre magazine préféré.

Du 6 au 19 octobre 2016, 14 jours/13 nuits, à partir de 3 610 € par personne au départ de Papeete.
Rens. : 0820 20 31 27 ou www.ponant.com.



DAKOTA[®]BOX



OFFREZ L'EXTRAORDINAIRE



CHOISISSEZ PARMIS 12 COFFRETS CADEAUX
SÉJOURS ET SÉJOURS GOURMANDS

sélectionnés par **GEO**

Rendez-vous sur www.dakotabox.fr

CETTE MACHINE TUE LES FASCISTES

PÉCAU
MAVRIC - DAMIEN
SCARLETT



© 2016 Editions Delcourt

Allemagne, Hongrie, Cuba, Angola, Afghanistan,
50 ans de combats et d'idéologies.

Disponible au rayon BD

DEL COURT